21959/B

71
k 13

DES

PERTES SÉMINALES

INVOLONTAIRES;

PAR

M. LALLEMAND,

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.

Ἡ δὲ τέχνη μακρὴ... ἡ δὲ πεῖρα σφαλερὴ,
ἡ δὲ κρίσις χαλεπή....
(Ἱπποκράτους ἀφορ. τμῆμα πρῶτον. Ἀ.)

TOME II. — 1re PARTIE.

COLLEGE OF PHYSICIANS

PARIS,

BÉCHET JEUNE, LIBRAIRE, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 4.

MONTPELLIER,

LOUIS CASTEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR, GRAND'RUE, 29.

1839.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

MONTPELLIER. — Imprimerie de BOEHM et C.e

DES

PERTES SÉMINALES

INVOLONTAIRES.

CHAPITRE VIII.

MÉDICAMENS.

—

Astringens.

—

N° 85.

Fièvre intermittente. — Bols de quinquina : *constipation opiniâtre ; pollutions diurnes ; symptômes de gastrite chronique et de maladie du cœur.* — *Douches abondantes ; amélioration rapide.*

Un officier, d'environ 30 ans, vint me consulter, en 1828, pour une maladie du cœur dont il se disait atteint depuis 18 mois environ. Il était grand, maigre, très-pâle;

sa voix avait quelque chose de voilé; ses manières annonçaient une timidité qui ne s'accordait pas avec sa profession. J'examinai la région du cœur avec le stéthoscope : les battemens étaient précipités, tumultueux, quelquefois même irréguliers, intermittens; mais ils n'étaient remarquables ni par la force, ni par l'étendue : on n'entendait aucun bruit de soufflet ou de râpe : les palpitations augmentaient pendant une marche rapide, surtout ascendante; mais elles survenaient quelquefois pendant le repos le plus absolu, par l'influence d'un bruit inattendu, d'une simple émotion morale. Je déclarai donc au malade qu'il n'avait pas de lésion organique du cœur. Quelques instans après, son pouls avait repris sa régularité ordinaire. Voici ce qu'il m'apprit, lorsqu'il fut plus tranquille.

Étant en Corse dans l'hiver de 1826, il était allé porter des secours dans un incendie qui avait éclaté subitement au milieu de la nuit : ayant extrêmement chaud, il s'était mouillé, et n'avait pu changer de vêtemens que fort tard : peu de temps après, il avait été pris d'une fièvre intermittente très-rebelle, contre laquelle on lui avait prescrit, à diverses reprises, une grande quantité de *quinquina*, presque toujours sous la forme de *bols*. Depuis cette époque, il fut sujet à une *constipation opiniâtre*, son estomac devint très-irritable, ses digestions se dérangèrent : il éprouva plusieurs fois des symptômes de gastrite chronique qui furent combattus par des sangsues, un régime sévère, des bains, etc. Enfin, peu à peu se manifestèrent des palpitations, des étouffemens qui firent croire à une maladie du cœur, contre laquelle on em-

ploya surtout de petites saignées souvent répétées, la digitale, etc., sans aucun succès. Il attribuait la constipation et l'irritation des organes digestifs au quinquina qu'il avait pris, et l'affection du cœur, aux émotions qu'il avait éprouvées pendant l'incendie.

Après quelques jours d'observation, je découvris comment l'administration de cette grande quantité de quinquina se liait avec ces symptômes. La constipation opiniâtre qui en était résultée, avait provoqué des pertes séminales pendant les efforts de la défécation ; d'abord légères et rares, elles étaient devenues plus abondantes, plus faciles, et avaient fini par être habituelles, malgré l'usage répété des lavemens. Le malade s'en était aperçu, dès le principe; mais il attribuait ces évacuations à la continence absolue qu'il gardait depuis le commencement de sa maladie. En examinant ses urines à diverses reprises, je constatai qu'elles contenaient quelquefois du sperme. D'un autre côté, les érections avaient diminué peu à peu ; depuis un an, elles avaient cessé complétement, ainsi que les désirs vénériens : du reste, le malade n'avait à se reprocher d'excès d'aucun genre et n'avait jamais eu de blennorrhagie ni de syphilis.

Les douches ascendantes fraîches, le lait glacé coupé avec l'eau de Spa, des lotions froides sur le périnée, produisirent une amélioration prompte. L'époque des eaux étant arrivée, je conseillai au malade celles de Barèges. Je n'ai plus eu de ses nouvelles.

—

Les palpitations étaient dues aux pollutions diurnes, comme dans tant d'autres exemples que j'ai rapportés. Ces évacuations n'ont pu être provoquées que par les efforts de la défécation, et la constipation était évidemment le résultat de l'administration prolongée du *quinquina en substance*. Depuis long-temps, les praticiens lui avaient reconnu cet inconvénient, et c'est pour cela qu'ils lui avaient substitué la résine de quinquina, avant que la chimie eût trouvé l'art précieux de former des sels solubles avec la quinine. On n'administre plus aujourd'hui la poudre de quinquina, mais la constipation peut être provoquée par bien d'autres substances, telles que la racine de colombo, le cachou, etc. Il importe d'être prévenu des conséquences qui peuvent en résulter.

Purgatifs.

J'ai montré ailleurs (chapitre V) comment les contractions spasmodiques du rectum pouvaient s'étendre aux vésicules séminales, et provoquer des pollutions diurnes aussi graves que celles qui dépendent d'une compression mécanique de ces réservoirs. J'ai trouvé depuis, dans Henri Van-Hers, une observation qui prouve qu'il avait déjà remarqué cette connexion du rectum avec les vésicules séminales.

Un jeune lord qui était marié depuis 2 ans avec une jeune personne de 16, vint le consulter et lui avoua qu'il n'avait pas encore pu parvenir à rompre la membrane hymen, parce que *le seul contact des lèvres suffi-*

sait pour provoquer l'éjaculation d'une matière aqueuse comme du petit-lait. Van-Hers lui trouvant, du reste, toutes les apparences de la santé, attribua cette émission facile du sperme à une ulcération du rectum dirigée du côté de la prostate, et cela, *d'après un cas semblable qu'il avait observé en Italie.* La suite prouva qu'il ne s'était pas trompé, puisque cette ulcération fut reconnue au toucher par un autre praticien, et qu'elle donna lieu, l'année suivante, à des fistules (1).

Si les ascarides, la diarrhée, etc., peuvent provoquer des pertes séminales, aussi bien que tout obstacle mécanique à la défécation, on conçoit que les purgatifs en irritant le rectum, doivent exposer aux mêmes dangers que les astringens en amenant la constipation.

Les purgatifs drastiques agissent sur les gros intestins à la manière d'une entérite passagère : les contractions spasmodiques du rectum peuvent donc provoquer des pollutions diurnes proportionnées à l'action du médicament ; mais cette action étant peu prolongée, les pertes séminales qui peuvent en résulter, ne méritent pas d'être considérées comme une maladie. Cependant, il est facile de concevoir que la répétition trop fréquente de cette médication, ou une action trop énergique, peut amener dans le rectum et les parties voisines un état plus durable, qui, en se prolongeant, tend à devenir habituel, à persister d'une manière idiopathique, après la disparition de la cause qui l'a fait naître. Il est surtout

---

(1) *H.* Ab Heer, *Obs. med., etc.;* Leipsick, 1645, obs. 10.

un *vomi-purgatif* auquel le charlatanisme a donné une grande vogue, parce qu'il s'est rencontré de temps en temps des cas dans lesquels des évacuations abondantes étaient indiquées. Les explications données par l'auteur sur l'action de son remède étant à la portée de toutes les intelligences, et permettant aux malades de se traiter eux-mêmes, le remède de Leroy devait réussir : aussi, a-t-il fait fureur dans toutes les classes de la société ; car, il y a partout des ignorans, crédules et suffisans, qui sont prédestinés à être dupes de tous les charlatans. Je ne parle pas des malades qui ont succombé avec des symptômes de gastro-entérite aiguë, de ceux qui ont langui pendant des années avec des gastrites ou des entérites chroniques ; mais j'en ai vu plusieurs qui ont conservé des pollutions nocturnes et surtout diurnes très-opiniâtres. Je n'ai pas retrouvé l'histoire détaillée de ces différens cas ; mais je les ai signalés plusieurs fois dans ma clinique, à l'occasion de malades soumis à l'observation des élèves, et quelques-uns d'entre eux en ont vu de semblables en ville.

Le D.r Melot rapporte dans sa thèse (1) l'observation d'un officier âgé de 40 ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, qui fit usage du remède de Leroy pour une affection catarrhale, depuis le mois de mars 1821, jusqu'en 1822. Le 11 février, le D.r Melot ayant été appelé, trouva le malade dans un état voisin du marasme, et affecté d'un écoulement spermatique qui augmentait sensi-

---

(1) *Consid. et obs. sur la gonorrhée et la blenn.* Montpellier, 1829, pag. 10.

blement lors des efforts qu'il faisait pour aller à la selle. Il était hors d'état de sortir de chez lui, et pouvait à peine faire quelques pas sans se reposer. Le D.r Melot attribua cette excessive faiblesse aux pertes séminales involontaires; et en effet, dès qu'elles furent arrêtées, le malade reprit des forces, de l'embonpoint, et recouvra sa santé première (1).

Si l'abus des purgatifs suffit pour amener des pollutions graves et opiniâtres, chez des individus qui n'y étaient pas disposés, à plus forte raison doivent-ils être funestes à ceux qui sont déjà tourmentés de cette triste maladie. Cette remarque est d'autant plus importante, que presque tous ces malades sont sujets à une constipation qui fait leur tourment, et qu'ils regardent comme la cause de tout ce qu'ils éprouvent; c'est surtout contre cette constipation qu'ils réclament des conseils, et ils ne trouvent que trop de médecins qui se laissent entraîner par leurs raisonnemens : d'ailleurs, les symptômes d'hypochondrie, les congestions cérébrales, etc., disposent aussi les praticiens à se laisser influencer par la passion de ces malades pour les purgatifs. Leur préoccupation est telle, qu'ils y reviennent continuellement, quoiqu'ils s'en trouvent plus mal, et que même beaucoup en conviennent; mais ils espèrent que l'effet consécutif sera plus avantageux. Sous quelque prétexte que

---

(1) Voy. aussi la thèse d'un autre de mes élèves, M. Madrid-Davila : *Dissertation sur les pollutions involontaires.* Paris, 3 décembre 1831, pag. 19 et suiv.

ce soit, un médecin éclairé ne doit pas consentir à l'administration d'un purgatif chez ces malades: c'est tout au plus s'il doit permettre les laxatifs les plus doux : ils ne peuvent produire d'effet bien durable ; mais ils n'ont pas les mêmes inconvéniens que les drastiques.

Je profiterai de cette occasion pour relever une erreur grave, qui a été commise par tous les traducteurs et commentateurs d'Hippocrate, à l'occasion du traitement de la *consomption dorsale;* tous lui font donner le conseil de *purger* ces malades *par en haut* et *par en bas*, *sursùm et deorsùm*. Cependant la phrase qui a donné lieu à cette interprétation n'a rien d'obscur. Πίσαι κάτω veut dire littéralement, *faites boire par en bas :* il n'y a rien là qui indique une action purgative; *donner à boire par en bas*, c'est tout simplement donner des lavemens; κλύσματα διδόναι, c'est une tournure élégante et polie, mise à la place du mot vulgaire. Ce sens est on ne peut plus direct; il est parfaitement clair et rationnel : pourquoi en chercher un autre qui n'est pas dans le texte, qui tord la pensée d'Hippocrate, et la met en opposition avec la saine pratique? Il fallait donc traduire textuellement *faites boire par en bas ;* ou bien, aussi exactement, *donnez des lavemens*, et non pas, *purgez par en bas*, prescription qui ne s'accorde ni avec le régime lacté, végétal, abstème, ni avec les boissons adoucissantes, ni avec les fomentations, les bains tièdes et tous les calmans, hygiéniques et thérapeutiques, conseillés en même temps par Hippocrate.

Narcotiques.

N° 86.

A 16 ans, narcotisme répété par la vapeur du tabac ; *dilatation des pupilles, vomissemens, céphalalgie continuelle, constipation ; pollutions nocturnes et diurnes ; impuissance. — A 19 ans, cautérisation : 10 jours après, guérison.*

M. S******, de Stockholm, petit, gros, d'un tempérament lymphatico-sanguin, jouit d'une parfaite santé dans son enfance, sauf une disposition hémorroïdaire, qui se manifesta dès l'âge de 12 ans. A 16, il entra dans une manufacture de tabac, au mois de mai 1835, et travailla dans une chambre assez petite, où l'on faisait sécher des cigarres fraîchement fabriqués : dix mille au moins étaient continuellement dans cette étuve, soumis à une très-haute température. M. S.****** n'éprouva d'abord aucune incommodité, parce qu'on ouvrait la porte et les croisées du séchoir ; mais, au commencement de novembre, il fut pris d'une céphalalgie qui se fixa principalement *derrière les oreilles ;* elle augmenta peu à peu d'intensité et de durée : à la fin de l'hiver, elle était continue : le malade ne pouvait lire pendant le jour, ni reposer la nuit. (*Pédiluves* ; *sangsues derrière les oreilles et à l'anus.*) Le jour suivant, malaise général ; *dilatation des pupilles ; vomissemens* plusieurs fois par jour, soit avant, soit après les repas ; *constipation.*

Depuis lors, le malade tomba dans une tristesse profonde, devint très-susceptible, pusillanime, et incapable d'occupations sérieuses. (*Séton à la nuque; sangsues répétées.*) Point d'amélioration (*Vésicatoire derrière les oreilles*); rétention d'urine. Bientôt après, faiblesse des membres inférieurs; amaigrissement; pâleur extrême de la face. (*Eaux de Carlsbad, d'Elms; bains de mer; douches froides sur la tête.*) Cessation des vomissemens; persistance des autres symptômes.

C'est dans cet état que le malade vint me trouver dans le mois de juillet 1836. D'après les consultations des médecins de Stockholm, de Strasbourg et de Paris, il me parut que les bains de mer lui avaient été plus utiles que tous les autres moyens; je l'engageai donc à profiter de la saison pour en faire usage de nouveau: il se rendit à Cette, et je ne le revis qu'au commencement de l'hiver. Ces bains de mer n'avaient fait qu'augmenter sa faiblesse, sans diminuer ses maux de tête; la face était d'une pâleur livide, l'intelligence très-paresseuse, la mémoire incertaine, le sommeil court et interrompu, la somnolence habituelle, la pupille extraordinairement dilatée, et la vision fort imparfaite; enfin, le malade semblait encore sous l'influence de son étuve à cigarres.

La cause première de cet état ne pouvait être douteuse; mais l'action des substances narcotiques ne dure ordinairement qu'un ou deux jours. D'un autre côté, la céphalalgie avait été combattue pendant deux ans, par une foule de moyens énergiques et rationnels. J'étais donc fort embarrassé d'établir un nouveau plan de traitement, lorsque j'examinai par hasard les urines; et

je fus fort surpris de voir au fond du vase un dépôt abondant, semblable à celui que forme le sperme : je dirigeai mes questions de ce côté, et voici ce que j'appris du malade.

Il n'avait jamais été adonné à la masturbation, et n'avait eu que des rapports très-rares avec les femmes ; mais, peu de temps après les symptômes de narcotisme qui le forcèrent de garder le lit, il avait éprouvé des pollutions nocturnes abondantes et de plus en plus fréquentes. Dans le mois de novembre 1836, il en avait eu jusqu'à trois toutes les nuits : elles diminuèrent ensuite peu à peu ; mais il en avait encore trois ou quatre au moins par semaine, et le lendemain il était toujours plus malade. Dans le principe, elles étaient accompagnées d'érections énergiques, de rêves lascifs et de plaisir ; mais ces phénomènes avaient diminué progressivement, et les pollutions n'étaient plus appréciables que par les taches qu'elles laissaient sur le linge. Enfin, depuis long-temps, le malade n'éprouvait plus d'érections ni de désirs vénériens, quoiqu'il n'eût pas encore 19 ans.

L'eau de Spa, les boissons glacées, les lotions froides, etc., n'ayant produit aucun effet, je sondai le malade au commencement de décembre, et la sensibilité excessive de l'urètre, surtout vers le col de la vessie, me fit pratiquer une cautérisation à la surface de la prostate. Cette opération, sur laquelle je comptais peu, n'a pourtant jamais produit un effet plus remarquable. Dès ce moment, les pollutions nocturnes s'éloignèrent de plus en plus; la constipation cessa spontanément. Le 10^{e} jour, les urines furent transparentes, et depuis lors, la

céphalalgie, qui durait *depuis deux ans*, disparut pour toujours: la vue se raffermit peu à peu, les pupilles se resserrèrent; les idées acquirent plus de netteté; la lecture et le travail devinrent faciles, et bientôt M. S****** se trouva en état de reprendre ses anciennes occupations.

Quant à la virilité, elle revint avec une telle énergie, que j'ai été obligé de la combattre par des pilules de thridace et de camphre, par des bains quotidiens et prolongés, etc. Pendant six mois, une espèce de priapisme s'établit toutes les nuits, et se reproduisit, pendant le jour, sous l'influence de la moindre cause, sans pourtant provoquer aucune perte séminale *involontaire*. Cet état violent, dû au séjour inaccoutumé du sperme dans ses réservoirs, diminua peu à peu; les besoins devinrent moins impérieux, et les fonctions rentrèrent dans leur état normal.

J'ai revu très-souvent M. S****** depuis sa guérison, et j'ai pu constater, pendant deux ans, qu'elle ne s'était pas un instant démentie. Enfin, une lettre de lui, datée de Stockholm, vient de m'apprendre que le changement de climat n'avait exercé aucune influence fâcheuse sur le rétablissement de sa santé. « Jamais, dit-il, elle n'a été plus parfaite. » Je dois faire observer, en passant, que M. S****** a repris l'habitude de fumer, pour laquelle il avait éprouvé une aversion insurmontable pendant toute la durée de sa maladie.

—

Cette observation montre, d'une manière bien péremptoire, la funeste influence de la vapeur de tabac sur les fonctions génitales ; mais ce résultat s'est-il opéré par l'intermédiaire du système cérébro-spinal, ou par une action directe sur les organes spermatiques ? Les premiers symptômes qui se sont manifestés, ont présenté tous les caractères de l'empoisonnement par les narcotiques ; ils ont été très-intenses et très-prolongés ; la céphalalgie a constamment eu son siége *derrière les oreilles ;* ces rapprochemens sont de nature à faire penser que les pollutions ont été provoquées par l'action spéciale du tabac sur le *cervelet*.

Cependant, la cautérisation seule a pu faire cesser la spermatorrhée. Son action s'est manifestée d'une manière subite, complète et durable, au point que l'impuissance a été remplacée en quelques jours par une espèce de priapisme, qui n'a cédé qu'au bout de six mois ; et, chose remarquable, la céphalalgie, la dilatation des pupilles, etc., qui persistaient depuis l'intoxication narcotique, n'ont disparu qu'après la cessation de la spermatorrhée.

Il existait donc, dans les canaux éjaculateurs, une affection idiopathique, qui n'a cédé qu'à l'action toute locale du nitrate d'argent : la céphalalgie, la dilatation des pupilles, etc., étaient donc entretenues par des pertes séminales excessives ; c'est ce qui explique la persistance de ces symptômes, deux ans après l'intoxication narcotique.

Le mode d'action des poisons stupéfians sur l'économie,

et, en particulier, la dilatation des pupilles, pourraient faire croire que la spermatorrhée était due au relâchement des conduits éjaculateurs ; cependant, dans le principe, les pollutions nocturnes ont été accompagnées de phénomènes qui annonçaient une vive sur-excitation des organes génitaux. L'application de deux vésicatoires fut suivie d'une rétention d'urine et de l'exaspération rapide de tous les symptômes. Si les pertes séminales avaient été dues au relâchement des canaux excréteurs, elles auraient diminué sous l'influence irritante des cantharides. Au reste, la sensibilité excessive de l'urètre, surtout dans le voisinage de la vessie, ne peut laisser aucun doute sur l'existence d'une vive irritation de la portion prostatique du canal, et cette irritation devait être partagée par les organes spermatiques ; c'est même à ce caractère tranché que j'attribue le succès remarquable de la cautérisation.

N° 87.

Tempérament nerveux. De 20 à 22 ans, narcotisme répété par la fumée de tabac. — *Impuissance, etc.*

Je donne en ce moment des soins à un jeune homme d'un tempérament très-nerveux, chez lequel des pollutions nocturnes et surtout diurnes ont provoqué des douleurs dans la région des lombes, des palpitations, des étouf-

femens, etc., symptômes qui furent attribués à une affection de la moelle, à une maladie du cœur, à une phthisie commençante, etc. Parmi les causes qui ont contribué au développement de ces pertes séminales, il faut mettre en première ligne l'usage immodéré du tabac à fumer. On en jugera par le passage suivant des notes du malade.

« A 20 ans, je voulus m'accoutumer à fumer; j'aurais dû m'apercevoir que l'usage du tabac ne me convenait pas, car il ne se passait pas un jour, sans qu'il me causât un complet enivrement, accompagné de vertiges, de vomissemens, de tremblement des membres. Chaque fois que j'avais fumé, mes yeux étaient cernés et enfoncés; tous mes traits étaient altérés. Je m'obstinai cependant à vouloir faire comme mes amis; mais je m'aperçus que ma vue s'affaiblissait, ainsi que ma mémoire: ma main devint tremblante en écrivant; mes digestions se dérangèrent sensiblement. Je remarquai aussi un grand *affaiblissement dans mes parties génitales*, et je cessai même complétement d'avoir des érections. A 22 ans, je fis la connaissance d'une jeune personne, et je fus péniblement affecté de me trouver tout-à-fait impuissant près d'elle. »

Je ne rapporterai pas la suite de cette observation, parce que le malade est encore en traitement. Je ferai seulement observer qu'il avait à peine connu la masturbation, et ne s'était livré à aucun excès vénérien, lorsqu'il voulut s'accoutumer à fumer; d'ailleurs, la santé n'avait encore subi alors aucune altération remarquable. Il est donc évident que cette *impuissance* était

due, comme tous les autres symptômes, à l'action du tabac. Mais, *à 22 ans*, l'impuissance ne peut être produite que par des pertes séminales involontaires : s'il n'en existait pas d'apparentes, ou si elles étaient très-rares, il fallait donc qu'il y eût des pollutions diurnes inaperçues : c'est, en effet, ce que le malade a reconnu lui-même plus tard.

—

L'action exercée par la fumée du tabac, sur ceux qui en essaient pour la première fois, est trop connue pour avoir besoin d'être décrite : la perturbation qui en résulte ordinairement dans toutes les fonctions, varie suivant les constitutions, mais elle présente plus ou moins les caractères d'un empoisonnement par les narcotiques. Ces effets diminuent avec l'habitude, et finissent presque toujours par disparaître entièrement. Il est cependant des individus nerveux très-impressionnables, qui ne peuvent s'y accoutumer, ainsi qu'on vient de le voir. Pour les autres, cette impression finit par être agréable, et devient même un besoin artificiel, plus ou moins impérieux.

Mais cet empire de l'assuétude a ses limites variables, au-delà desquelles l'effet narcotique recommence à se faire sentir. Chez ceux qui sont peu impressionnables, ce besoin artificiel peut être plus souvent satisfait impunément ; mais, s'il devient une véritable passion, si l'action de cette vapeur de tabac est renouvelée d'une manière presque continue, on conçoit que ses effets accumulés

pendant toute une journée, doivent finir par agir énergiquement. Aussi, les fumeurs les plus consommés finissent-ils par éprouver souvent des vertiges, de la céphalalgie, de l'anorexie, etc., surtout lorsqu'ils sont restés enfermés dans l'atmosphère épaisse qu'ils développent autour d'eux ; car l'influence de la respiration est peut-être plus grande que celle de la déglutition.

En résumé, si l'habitude émousse les effets momentanés de la vapeur du tabac sur l'économie, l'accumulation de ces effets, leur reproduction journalière, doivent amener dans divers organes des changemens plus durables. La perturbation des fonctions digestives a été remarquée depuis long-temps chez les fumeurs passionnés; mais celle des fonctions génitales n'a encore fixé l'attention de personne. Je suis cependant convaincu qu'elle doit être plus fréquente qu'on ne pense, si j'en juge par la torpeur dans laquelle tombent les organes de la génération dès que l'action narcotique commence à se faire sentir, par l'impuissance complète où se trouvent ceux qui sont un peu plus malades, enfin par l'indifférence habituelle des fumeurs pour la société des femmes. Voici d'ailleurs des faits plus caractéristiques encore.

Parmi les malades que j'ai traités de pertes séminales involontaires, quelles qu'en fussent les causes, beaucoup avaient eu la passion de fumer, et tous y avaient renoncé dès que leur santé s'était dérangée; plusieurs en étaient venus au point de ne pouvoir supporter la plus légère odeur de tabac. La plupart d'entre eux sont revenus à leurs habitudes lorsqu'ils ont été guéris. Ces changemens sont trop constans pour ne pas être fondés

sur une cause naturelle et permanente ; la prévention n'y entre pour rien, car ces malades ignorent presque toujours qu'ils ont des pollutions diurnes, et ce n'est pas sans peine qu'ils luttent contre ce besoin artificiel, avant d'y renoncer définitivement : il faut donc que l'expérience leur en ait démontré souvent les inconvéniens. Ce sont des observations analogues qui les conduisent à se priver de vin pur, de substances animales, de la société des femmes, etc., qui leur sont en effet très-nuisibles, comme je l'ai fait voir. Toutes ces déterminations peuvent paraître purement instinctives, parce que les malades ne savent pas en rendre compte d'une manière satisfaisante ; mais elles n'en sont pas moins le résultat d'expériences répétées, qui leur ont appris, à force de tâtonnemens, à constater ce qui leur était préjudiciable. Il faut donc tenir compte des changemens apportés par les pertes séminales dans les habitudes de tous les fumeurs ; ils complètent ce que nous ont appris les deux premières observations de l'influence fâcheuse du narcotisme par le tabac sur les organes spermatiques.

Maintenant, si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit de l'action spéciale de la bière sur les organes génito-urinaires, on concevra facilement que les pertes séminales involontaires doivent être singulièrement favorisées chez les peuples du Nord, par la réunion de ces deux causes, dans les tabagies où les jeunes gens passent leurs soirées et quelquefois une partie des nuits, au milieu d'une vapeur épaisse, qui permet à peine de distinguer les objets à quelques pas de distance. Qu'on se figure l'effet que doivent produire, à la longue, ces assauts

journaliers et prolongés de bière et de tabac, chez des hommes qui ont déjà fumé tout le jour, et qui ont bu de la bière à tous les repas. Pour moi, je ne doute pas de l'influence pernicieuse de ces estaminets sur les fonctions génitales; et les nombreuses consultations que je reçois, de tous les pays où les jeunes gens ne connaissent pas d'autres lieux de réunion, me confirment tous les jours dans cette opinion : je n'y vois presque jamais figurer les causes que j'ai signalées jusqu'à présent ; les pertes séminales involontaires y sont bien décrites, leurs effets ont été bien observés, mais il est impossible de les attribuer à des excès de coït, à la masturbation, à des blennorrhagies contagieuses, etc. ; car l'absence de ces causes est ordinairement indiquée, ou elle résulte des détails les plus circonstanciés. A quoi peut-on attribuer la maladie dans tous ces cas obscurs? C'est ce que je ne prétends pas décider, faute de preuves suffisantes ; mais ces observations présentent un cachet trop remarquable, pour ne pas se rattacher à des circonstances identiques.

Des recherches consciencieuses faites par les médecins du pays, les conduiraient probablement à constater l'influence de ces nuages de tabac et de ces flots de bière sur la production des pertes séminales involontaires, et, par suite, sur les habitudes rêveuses et mélancoliques de leurs concitoyens, sur le caractère particulier de leurs relations avec les femmes. C'est un sujet plus digne d'attention qu'on ne pense.

Cantharides.

J'ai fait remarquer bien souvent que l'application d'un vésicatoire avait beaucoup contribué au développement ou à l'exaspération des pertes séminales involontaires. Wichmann a vu un fait analogue : voici ce qu'il dit à cet égard (1).

« Je n'ai observé qu'une fois, et je n'ai trouvé décrite nulle part une autre espèce de pollution diurne extrêmement rare sans doute, qui diffère de celle que nous voulons signaler, mais qui me paraît digne d'arrêter un instant notre attention. J'avais appliqué au bras, en 1768, un emplâtre ordinaire de vésicatoire, à un homme âgé de 30 ans. La nuit suivante, c'est-à-dire, quelques heures après cette application, il eut plusieurs pollutions. Il m'en parla le lendemain, et il m'apprit alors que la simple odeur des cantharides lui faisait perdre involontairement sa semence pendant le jour, et, ce qui est encore plus surprenant, qu'il était menacé du même accident toutes les fois qu'il entendait parler de cantharides. Cet homme avait les organes de la génération bien conformés, et tels qu'ils n'annonçaient aucune faiblesse particulière. Il a engendré plusieurs enfans. Il est pourtant vrai de dire qu'il avait connu de bonne heure la masturbation et n'avait renoncé qu'un peu tard à cette habitude. Cette pollution diffère de l'autre par ce caractère essentiel,

---

(1) *Traduction de Sainte-Marie*, pag. 39.

que celle-ci n'est jamais due à l'impression d'une substance aphrodisiaque sur les organes générateurs. »

Je ne saurais admettre la distinction tranchée que Wichmann veut établir entre ces diverses pollutions d'après leurs causes. Ces divisions et subdivisions ne servent qu'à embrouiller un sujet déjà fort obscur. Certes, il ne faut pas confondre une indisposition accidentelle, qui se dissipe d'elle-même, avec une maladie grave qui persiste avec opiniâtreté, quand la cause qui l'a provoquée a cessé d'agir ; mais il importe de bien connaître toutes les nuances de gravité que peuvent présenter les pollutions et toutes les causes propres à favoriser leur production, quand ce ne serait que pour éviter d'y soumettre les malheureux qui sont déjà tourmentés par ces pertes, ou qui y sont très-disposés.

D'ailleurs, quand on examine les faits de très-près, on voit qu'il n'y a peut-être pas de pertes séminales inquiétantes qu'on puisse attribuer à une seule cause ; et souvent la moins importante, venant après les autres, a une influence très-prononcée et très-durable. Le malade de Wichmann était extrêmement impressionnable à l'action des cantharides ; mais, dans la pratique, il faut soigneusement tenir compte de ces idiosyncrasies, surtout quand il s'agit des organes les plus capricieux de l'économie.

Enfin, ceux qui ne sont pas doués de la même susceptibilité, peuvent être soumis à une action plus énergique, plus prolongée, et éprouver des accidens aussi graves que les autres. Les cantharides ne sont pas seulement employées comme moyen vésicant ; on les a aussi administrées à l'intérieur contre l'impuissance, contre des

pertes séminales qu'on supposait dues à la faiblesse, au relâchement des organes génitaux. Aucun des malades par lesquels j'ai été consulté, n'en a obtenu de bons effets, même momentanément; plusieurs ont éprouvé une exaspération effrayante des pertes séminales, et l'impuissance la plus complète a remplacé la faiblesse prétendue des organes génitaux. Un de mes malades, auquel on avait pratiqué une injection dans l'urètre avec la teinture de cantharides étendue d'eau, a vu échouer tous les moyens que j'ai pu employer, ainsi que d'autres praticiens, pour guérir les pertes séminales produites ou exaspérées par cette imprudence.

Le mauvais succès des cantharides est bien propre à ouvrir les yeux des praticiens sur la cause immédiate de la plupart des pollutions. Si elles ne dépendaient que d'un état d'atonie, comme l'ont pensé Tissot, Wichmann, Sainte-Marie et tous ceux qui ont écrit, après eux, sur ce sujet, pourquoi seraient-elles si constamment aggravées par le médicament qui agit de la manière la plus excitante sur les organes génitaux?

Camphre.

L'action de cette substance est, comme on sait, tout-à-fait opposée à celle des cantharides; c'est en saupoudrant de camphre les vésicatoires, qu'on empêche l'action des cantharides sur les organes génito-urinaires; c'est le meilleur spécifique qu'on puisse employer pour calmer l'orgasme vénérien provoqué par l'introduction dans l'économie des molécules de la matière vésicante, de quelque manière et dans quelque intention qu'elle ait eu lieu;

c'est le calmant le plus précieux des douleurs qui ont leur siége dans les organes génito-urinaires, et c'est avec raison qu'on regarde le camphre comme anti-aphrodisiaque.

Je pense donc que, à doses modérées et dans des circonstances dont je parlerai plus tard, le camphre peut être employé utilement pour calmer des pertes séminales involontaires; mais j'ai observé que des quantités exagérées, ou un usage trop long-temps prolongé, provoquait des pollutions diurnes plus ou moins fâcheuses et opiniâtres. Un de mes malades ayant mis un morceau de camphre entre le prépuce et le gland avant de se coucher, éprouva des pollutions diurnes si abondantes et si répétées, que sa vie fut en danger. Il est vrai qu'il avait déjà éprouvé des pertes séminales involontaires. J'ai cru cependant utile de mentionner ici ce fait, pour rendre les praticiens circonspects dans l'usage du camphre chez les individus très-nerveux ou affaiblis par des maladies antérieures.

Nitrate de potasse.

Je ne parlerais pas ici de ce médicament, si je n'avais à relever une erreur grave et généralement admise, relativement à son action sur les organes génito-urinaires. Sur quoi s'est-on fondé pour attribuer au nitrate de potasse la propriété de calmer, de rafraîchir ces organes, d'appaiser les désirs vénériens ? C'est ce qu'il paraît assez difficile d'imaginer; mais, j'ai toujours vu le nitre jouir de cette réputation sans contestation, et les boissons nitrées sont encore prescrites tous les jours avec beaucoup de confiance dans le début des blennorrhagies, pour

combattre les phénomènes inflammatoires. Rien n'est pourtant plus contraire à la vérité que cette prétendue propriété sédative.

Je conçois qu'on ait regardé le nitre comme diurétique, puisqu'il augmente *ordinairement* la quantité des urines, mais c'est précisément ce qui aurait dû faire douter de ses vertus calmantes ; car, il n'augmente la quantité des urines qu'en activant la sécrétion des reins, c'est-à-dire, en agissant sur eux d'une manière excitante ; et cela est si vrai, que, quand la rareté des urines est due à l'irritation plutôt qu'à l'atonie, l'administration du nitrate de potasse amène l'inflammation des organes sécréteurs, la suppression plus ou moins complète des urines. D'un autre côté, dans les cas les plus simples, quand on l'administre à trop haute dose, il produit des pissemens de sang, de la douleur, etc. Le nitrate de potasse n'est donc diurétique, qu'en vertu de son action stimulante sur les glandes qui sécrètent l'urine.

Mais, ce n'est pas seulement sur elles qu'il exerce cette action spéciale ; il augmente toutes les inflammations aiguës ou chroniques de la vessie ; il est même contraire dans les plus simples irritations de cette cavité ; il exaspère toutes les douleurs dont elle est le siége.

J'ai toujours vu le nitre provoquer les mêmes effets dans les maladies de la prostate ; il augmente les produits des follicules muqueux, les élancemens, les pincemens, les douleurs, le sentiment de pesanteur que les malades éprouvent dans cette région. Voici un fait remarquable qui prouve qu'il agit de la même manière sur l'urètre.

Un négociant, de Gênes, désirant se purger, envoya chercher une once de *sel d'Angleterre;* par erreur, le pharmacien remit au commissionnaire une once de *sel de nitre*, qui fut prise dans une pinte d'eau. Il en résulta une violente inflammation des voies urinaires et un écoulement semblable à une blennorrhagie : un gonflement se développa vers le milieu de la longueur de l'urètre, et quand l'état aigu fut dissipé, il resta dans ce point une induration circonscrite qui mit obstacle au passage des urines. Vingt ans après, le malade n'avait pas encore pu se débarrasser de ce rétrécissement. Aucune autre cause n'avait contribué à sa formation; car il n'avait eu, ni avant, ni après, aucune blennorrhagie, aucune contusion de la partie affectée.

Il est donc bien certain que le nitrate de potasse agit comme stimulant sur tout l'appareil urinaire. Est-il probable qu'il ait une action entièrement opposée sur les organes spermatiques? La synergie qui existe entre les deux systèmes sécréteurs, ne permet pas de le supposer. En effet, cette hypothèse est diamétralement contraire à la vérité. La remarque suivante suffit pour le démontrer.

Parmi les malades qui m'ont consulté pour des pertes séminales involontaires, il y en a plus de quarante qui ont pris du nitrate de potasse, seul ou associé à des adoucissans, en boissons ou dans différentes préparations : tous, sans exception, s'en sont mal trouvés; tous ont été obligés d'y renoncer, parce qu'ils avaient remarqué une augmentation notable de leurs pollutions nocturnes ou diurnes, et une accélération rapide de tous les symptômes généraux. La prévention n'a pu entrer pour rien

dans le récit d'un si grand nombre de malades ; elle eût été plutôt en faveur du médicament qu'ils avaient pris avec confiance. Du reste, la plupart d'entre eux avaient observé les mêmes effets des préparations scillitiques, de la racine d'asperge, de fraisier, de tous les diurétiques enfin; et cela n'est pas étonnant, puisque ces médicamens sont des excitans spéciaux des organes urinaires. C'est donc à tort qu'on les croit propres à calmer les désirs vénériens, et tous ceux qui en ont fait usage sans avoir des pertes séminales involontaires, ont pu s'en convaincre facilement, pour peu qu'ils se soient observés avec attention.

Cependant, le D.r Deslandes range encore le nitrate de potasse parmi les médicamens qui ont été conseillés *pour appaiser les ardeurs amoureuses.* « Il en est de même du nitre, dit-il (pag. 494), qui a joui, comme *anti-aphrodisiaque*, d'une grande faveur. C'est par l'usage de ce médicament que, suivant Baldassar (1), cet homme qui demandait avec tant d'instances qu'on lui enlevât les testicules, a été guéri. Baldassar avait employé ce sel, parce qu'il s'était rappelé que Prevatius, médecin de Pavie, l'ayant administré à un homme pour une affection de la *vessie*, l'avait rendu *impuissant*. »

Cette observation de Prevatius s'accorde parfaitement avec ce que je viens de dire de l'action du nitrate de

---

(1) Il s'agit ici de Balthasar Timeus : *Casus medicinales, lib. III,* dont le nom a, sans doute, été altéré par quelque erreur typographique.

potasse sur tous les malades affectés de pollutions nocturnes ou diurnes. J'ai fait observer, en effet, que ce médicament avait augmenté les pertes séminales, et tous les symptômes locaux et généraux qui en sont la suite inévitable; c'est-à-dire, qu'il en était résulté une diminution notable dans les érections et dans les désirs vénériens, une impuissance plus ou moins complète : c'est de cette manière qu'il faut comprendre comment l'administration du nitre a rendu *impuissant* le malade de Prevatius. Il avait une *affection de la vessie*, et l'on sait combien ces maladies se lient à celles des organes spermatiques : il est donc probable que le nitrate de potasse aura provoqué ou augmenté des pollutions diurnes, dont personne ne s'est douté, en sorte qu'on n'a été frappé que du résultat, sans se demander quelle était la cause de cette impuissance.

Tout me porte à croire que ce sont des faits analogues qui ont valu au nitre sa réputation comme *anti-aphrodisiaque*. Mais ce n'est pas sur les résultats consécutifs, qu'il faut juger de l'action immédiate des médicamens, car ces résultats dépendent de l'état des organes au moment de la médication. Les cantharides, par exemple, amènent aussi l'impuissance la plus complète, quand les organes spermatiques sont déjà irrités avant leur administration, parce qu'elles provoquent ou qu'elles augmentent les pertes séminales : des sangsues, des bains prolongés, des lavemens adoucissans, etc., peuvent, au contraire, rendre la virilité à ces malades, en faisant disparaître l'irritation et les pollutions qui en étaient la suite.

Il faut qu'on se persuade bien que la sécrétion du

sperme ne cesse complétement qu'à un âge très-avancé, et qu'avant cette époque, une impuissance permanente, *sans lésion des testicules*, est toujours due à des pertes séminales involontaires : s'il n'en existe pas d'évidentes, c'est qu'elles ont lieu pendant l'émission des urines et des matières fécales, et quelques jours d'une observation attentive suffisent pour les constater. Le nitrate de potasse ne peut donc amener un état d'impuissance chez un adulte, qu'en provoquant des pertes séminales involontaires. L'illusion des praticiens à cet égard, s'explique par le peu d'attention qu'on a portée jusqu'à présent aux pollutions diurnes.

Seigle ergoté.

Cette singulière production paraît agir avec autant d'énergie sur les organes génitaux de l'homme, que sur ceux de la femme.

Dans les Landes l'ergot attaque facilement le seigle, soit à cause des vices de la culture, soit à cause du climat. Les pauvres habitans de ces plages sablonneuses mettent peu de soin à monder les grains dont ils font leur farine ; aussi leur pain de seigle contient-il toujours plus ou moins de débris provenant de l'ergot. C'est à ce mélange qu'il faut attribuer la salacité remarquable des hommes et la disposition des femmes à l'avortement ; ce qui le prouve, c'est que ces deux phénomènes s'observent principalement à la suite des mauvaises années, dans lesquelles l'ergot a gagné un plus grand nombre d'épis de seigle. Ces renseignemens m'ont été fournis, dans un

voyage que j'ai fait à Mont-de-Marsan, par les docteurs Dufour, Dufaut et Lubet-Barbon, dont la pratique étendue et l'esprit observateur méritent toute confiance. Ceci explique le passage suivant du D.r Deslandes.

« Un régime affaiblissant, dit-il (pag. 486), et une salacité excessive peuvent se montrer de compagnie. Les Landais de la Gironde en sont un exemple frappant : leur régime alimentaire est le plus misérable qu'on puisse concevoir. Ils vivent de soupes aux choux, aux raves, aux haricots, avec du lard rance, du poivre et du piment; de bouillies de farine de maïs et de millet; d'un pain de *seigle* ou de maïs mal confectionné; d'eau pure, ou acidulée au plus avec du vinaigre, etc. : aussi présentent-ils une *maigreur extrême, un teint hâve et décoloré, tous les signes enfin d'une détérioration profonde;* ce qui ne les empêche pas d'être très-précoces pour l'amour, et de s'y livrer avec une extrême ardeur. »

Ce tableau s'accorde parfaitement, comme on voit, avec l'opinion des praticiens dont j'ai parlé. C'est donc à la présence du seigle ergoté dans le pain de ces malheureux, qu'il faut attribuer leur disposition aux plaisirs vénériens; et l'on peut facilement concevoir que des pertes séminales involontaires doivent être souvent la suite de cette excitation habituelle des organes génitaux et des excès qu'elle entraîne. C'est probablement à des pollutions diurnes méconnues, que sont dûs les signes de décrépitude prématurée que présentent ces populations; car les habitans de la Bretagne, ceux d'une partie de la Suisse, etc., ne sont pas nourris d'alimens plus réparateurs, et leur aspect est bien différent. Les praticiens

qui exercent dans ces localités, pourraient rendre un grand service à la science et à leurs concitoyens, en s'occupant de ce sujet important.

Café.

Tout le monde connaît l'action du café sur le système cérébro-spinal ; mais on n'a pas assez remarqué l'influence qu'il exerce sur les autres organes, soit directement, soit par l'intermédiaire des nerfs. Je ne dois m'occuper ici, que du système génito-urinaire. Le café à petite dose excite les reins et la vessie, puisqu'il augmente la sécrétion des urines et rend leur expulsion plus fréquente ; il agit de la même manière sur les organes sécréteurs et excréteurs du sperme, car il augmente les désirs vénériens, favorise les érections et accélère l'éjaculation. Ceux qui n'en prennent que rarement et *en petite quantité*, ont pu souvent observer ces effets sur eux-mêmes. Cependant, quand on en fait un usage habituel, immodéré, il semble produire un effet contraire: quelques faits suffiront pour expliquer cette apparente anomalie.

N° 88.

Usage excessif du café : émission abondante et fréquente d'urine ; pollutions nocturnes, puis diurnes ; impuissance, etc. — Cautérisation, bains sulfureux : guérison.

Un Professeur de collége, d'environ 30 ans, chargé d'un enseignement nouveau, eut recours au café pour prolonger ses veilles, et en prit successivement jusqu'à

huit ou dix tasses chaque nuit. Il en résulta bientôt une sécrétion très-abondante d'urine aqueuse, et un besoin toujours croissant d'en débarrasser la vessie. Au bout de quelques semaines, ce besoin se répéta si souvent et devint si impérieux, que le professeur était obligé de quitter plusieurs fois sa classe, quelque effort qu'il fît pour s'en abstenir, sachant combien ces fréquentes sorties prêtaient aux causeries des élèves. Peu après, il éprouva de la constipation, du dérangement dans ses digestions; elles s'accompagnèrent d'un développement extraordinaire de gaz. Son imagination, son jugement et surtout sa mémoire diminuèrent au point qu'il ne put pas finir son cours; il avait presque perdu le sommeil, quoiqu'il eût entièrement renoncé au café depuis plusieurs mois.

C'est alors que je le vis pour la première fois. Les questions que je lui adressai, le conduisirent à m'avouer qu'il était tombé dans une impuissance absolue, après avoir été tourmenté de pollutions nocturnes, qui avaient cependant diminué peu à peu pour ne plus reparaître depuis trois mois. Ayant examiné les urines, je les trouvai très-abondantes, presque incolores et parfaitement transparentes; elles ne contenaient pas le moindre nuage, mais il restait, au fond du vase, de nombreuses granulations transparentes, du volume d'un grain de millet, qui ne me laissèrent aucun doute sur l'existence de pollutions diurnes habituelles : c'est à cette cause inaperçue jusqu'alors, que j'attribuai l'impuissance et les symptômes généraux dont j'ai parlé.

Le cathétérisme m'ayant fait reconnaître une sensibilité excessive du canal, surtout vers le col de la vessie,

je pratiquai une cautérisation à la surface de la prostate. Cette opération fut suivie d'une amélioration rapide dans tous les symptômes, et, quelques mois après, la guérison fut complétée par l'usage des eaux thermales hydro-sulfureuses.

—

Ici les pollutions diurnes ne pouvaient être dues qu'à l'usage immodéré du café; car les premiers symptômes s'étaient manifestés peu de temps après, et le malade n'avait été soumis à aucune autre cause capable de favoriser le développement de cette affection.

Il est bon de remarquer que l'irritation persistait au même degré depuis six mois, quoique le malade eût renoncé complétement à l'usage du café; ainsi, l'effet se prolongeait d'une manière tout-à-fait indépendante de la cause première, et tout porte à croire qu'il n'eût jamais cessé spontanément.

Ce qui s'est passé du côté des organes urinaires peut donner une idée du mode d'action du café sur les organes spermatiques; la sécrétion du sperme a dû être augmentée comme celle de l'urine; son excrétion est devenue aussi plus fréquente, plus impérieuse. Les pollutions nocturnes ont diminué peu à peu, elles ont même cessé complétement; mais c'est parce qu'elles étaient prévenues par des pollutions diurnes de plus en plus fréquentes et abondantes. Il a donc existé une ressemblance parfaite entre les symptômes urinaires et spermatiques; la marche des uns et des autres, leur caractère, la susceptibilité excessive de la portion prostatique de l'urètre indiquent assez

clairement de quelle manière le café a développé des pertes séminales involontaires : il est évident que c'est en provoquant une excitation, puis une irritation permanente des organes génito-urinaires.

Il est maintenant facile de concevoir que l'usage accidentel et modéré du café augmente la puissance virile, tandis qu'elle peut être diminuée et même complétement anéantie par un abus prolongé, sans que le café cesse d'agir de la même manière, c'est-à-dire, en excitant puissamment les organes génito-urinaires. C'est ainsi que s'expliquent naturellement les observations contradictoires qui ont pu être faites à cet égard, par des hommes de bonne foi et dépouillés de toute prévention.

Dans l'observation que je viens de rapporter, l'action du café s'est trouvée isolée, et ses effets ont été frappans, incontestables. J'ai vu, dans beaucoup d'autres cas, des pertes séminales involontaires, plus ou moins graves, plus ou moins opiniâtres, succéder à l'abus de cette boisson; mais, d'autres causes ayant agi antérieurement ou simultanément dans le même sens, il ne m'a pas été possible de faire la part de chaque cause. J'ai remarqué cependant que presque tous ces malades étaient des artistes ou des hommes de cabinet, qui avaient voulu entretenir une excitation cérébrale forcée, pour achever des travaux commencés. Ils étaient tombés dans une espèce d'impuissance, accompagnée de symptômes spasmodiques plus ou moins alarmans, et d'un dérangement notable de la plupart des fonctions. Quelques-uns se sont rétablis par l'usage des bains, d'un exercice habituel, de nombreuses distractions, et surtout par un régime

sévère; d'autres ont eu besoin de traitemens variés : je dois signaler, parmi les moyens qui m'ont le mieux réussi, les eaux thermales hydrosulfureuses, d'une douce température et d'une activité modérée. Les constitutions grêles, délicates, impressionnables, m'ont paru, toutes choses égales d'ailleurs, avoir été plus affectées.

Une autre série de faits mérite encore de trouver ici sa place. Tous les malades qui m'ont consulté pour des pollutions nocturnes ou diurnes un peu graves, avaient renoncé depuis long-temps à l'usage du café: toutes les fois qu'il leur est arrivé d'en prendre, depuis qu'ils étaient malades, ils avaient éprouvé de l'agitation, du trouble dans la vision et dans d'autres fonctions, des contractions involontaires dans les muscles, et, en particulier, dans ceux du périnée et des organes génito-urinaires, enfin une augmentation notable dans la sécrétion et dans l'excrétion des urines, ainsi qu'une exaspération constante dans les pertes séminales involontaires. Quelques-uns, au milieu de l'agitation qui les tourmentait, sentaient même venir ces pollutions; elles étaient précédées de sensations désagréables vers le col de la vessie, et de secousses convulsives qui, probablement, avaient leur siége dans les vésicules séminales. Les jours suivans, ils se trouvaient beaucoup plus mal. Ceux qui avaient encore conservé des érections et des désirs vénériens, les voyaient disparaître; ils tombaient dans une impuissance complète, qui se prolongeait pendant plusieurs semaines.

L'ensemble de ces faits doit permettre de comprendre l'opinion de ceux qui attribuent au café la propriété de calmer les désirs vénériens, d'affaiblir la puissance virile

d'une manière directe, comme anti-aphrodisiaque. Cette opinion est fort ancienne; car il y a long-temps qu'on avait remarqué que l'abus du café pouvait amener l'impuissance. Mais, ce qu'on ne savait pas, c'est la manière dont ce fâcheux résultat est produit; il est évident cependant, qu'il tient à des pollutions diurnes méconnues.

Thé.

Par analogie, je suis porté à croire que le thé agit exactement de la même manière, et l'excès de cette boisson peut avoir les mêmes inconvéniens; mais, l'usage du thé n'étant pas répandu en France, je n'ai pas eu l'occasion de recueillir des faits aussi caractéristiques que ceux qui avaient pour objet le café. Je dois seulement faire remarquer que le thé excite puissamment les organes urinaires, et que les malades affectés de pertes séminales involontaires, s'en trouvent aussi mal que du café, et y renoncent également. C'est un sujet de recherches que je livre aux méditations des praticiens qui se trouvent placés dans les circonstances favorables.

—

Il est d'autres agens qui peuvent provoquer des pertes séminales involontaires ou favoriser leur développement, tels que les lavemens trop chauds ou trop froids, etc.;

mais leur action n'est pas assez énergique ou assez répétée, pour produire une maladie opiniâtre. Je n'en parlerai donc que quand l'occasion s'en présentera.

Ce chapitre laisse beaucoup à désirer sans doute, et je suis le premier à le reconnaître ; mais s'il peut éveiller l'attention des praticiens sur les divers sujets que j'ai indiqués, je m'estimerai assez heureux, car je suis convaincu qu'il en résultera des recherches très-utiles.

Après avoir examiné les causes de pertes séminales venant du dehors, il me reste à parler de celles qu'on peut attribuer à l'influence d'autres organes, ou à une prédisposition congéniale. C'est ce qui fera le sujet des deux chapitres suivans.

CHAPITRE IX.

SYSTÈME CÉRÉBRO-SPINAL.

Cervelet.

J'ai dit que la consistance et les dimensions des organes génitaux ne pouvaient donner une idée *exacte* des différences énormes qu'on observe d'un individu à un autre, sous le rapport de la puissance virile ; que la nature du tempérament, la force ou la faiblesse de la constitution ne pouvaient pas davantage en rendre *toujours* compte. J'ai fait voir que les idées génésiques pouvaient précéder de plusieurs années l'évolution des organes génitaux et demeurer toujours prédominantes, de manière à entretenir une convoitise érotique purement intellectuelle et disproportionnée aux besoins sexuels; je dois ajouter ici, que ce sont ces individus précoces, exaltés, qui sont plus sensibles à la diminution de leur virilité.

En général, quand cet affaiblissement est dû aux progrès de l'âge, il affecte peu, parce qu'il est insensible, et parce que les désirs diminuent dans la même proportion que les moyens de les satisfaire. Cependant, ces

hommes à préoccupations lascives sont plus sensibles que les autres à cette transition : c'est surtout quand l'impuissance est venue rapidement et prématurément, qu'elle produit chez eux une impression profonde, déplorable, qui les pousse involontairement au suicide. Je ne puis m'étendre ici sur les effets moraux que produisent les pertes séminales involontaires chez les différens malades, parce que je serai obligé de m'en occuper en détail quand je parlerai des symptômes ; mais je dois faire observer que, chez quelques-uns, la perte de la fonction fait naître de très-vifs regrets, que c'est la cause la plus cuisante de leurs chagrins, tandis que d'autres paraissent peu affectés de leur impuissance. Il est d'autres faits de même nature que je dois signaler ici, parce que je n'aurai pas occasion d'y revenir.

Tous les praticiens ont parlé de la profonde impression que laisse dans l'esprit l'ablation de la verge ou des testicules; mais, ce qu'ils n'ont pas remarqué, c'est qu'il existe à cet égard une très-grande différence d'un individu à un autre.

Il y a peu d'années, j'avais amputé le pénis à un malade d'environ 45 ans, pour une affection cancéreuse. Il était guéri et se disposait à sortir de l'hôpital, lorsque sa femme vint le voir, pour la première fois depuis l'opération. Pendant le reste du jour, il fut silencieux et sombre; le lendemain, il était mort. L'ouverture du corps faite avec le plus grand soin, ne fit découvrir aucune lésion appréciable dans aucun organe.

Il y a peu d'exemples aussi frappans du désespoir que peut causer la perte des fonctions génitales; mais il n'est

pas rare de voir le chagrin déranger la santé et abréger les jours de ces malheureux, lorsqu'ils sont encore dans la force de l'âge. Il n'en est déjà plus de même après la maturité, et je n'ai jamais observé d'impression morale de ce genre chez les vieillards; j'ai toujours remarqué que la satisfaction d'être guéris n'était altérée par aucun regret, et qu'ils se rattachaient à la vie sans arrière-pensée. D'où vient cette indifférence, si ce n'est de ce que les progrès de l'âge avaient amené l'abolition des désirs vénériens, l'éloignement des pensées érotiques, avant l'opération?

Il s'en faut de beaucoup cependant, que tous ceux qui sont opérés plus jeunes, éprouvent une impression également fâcheuse de la perte complète des fonctions génitales.

Il y a dans ce moment, à l'hôpital Saint-Éloi, un officier italien, qui, ayant été cautérisé *plus de vingt fois*, à Toulouse, pour un rétrécissement situé vers la prostate, éprouva de fréquentes douleurs dans les testicules et surtout dans le gauche. Celui-ci diminua de volume, s'endurcit peu à peu et changea de forme. Les douleurs dont il était le siége, augmentèrent de violence et de durée; elles s'étendirent successivement au cordon testiculaire, aux lombes, à tout l'abdomen et au membre inférieur correspondant. Les sangsues, les émolliens, les narcotiques, les cautères, les moxas, l'acupuncture, etc., ayant été tentés sans succès, le malade me pria souvent et avec instance de lui enlever le testicule. Comme il était très-dur, petit et déformé, je pensai qu'il ne fonctionnait plus, et me décidai à cette ablation. Le

malade la supporta avec une *satisfaction* dont je n'ai pas vu d'autre exemple : l'épididyme était cartilagineux, ainsi que les deux tiers du testicule.

Quelque temps après, la dilatation de l'ancien rétrécissement par des sondes, ramena des douleurs dans le testicule *droit*, et le malade me pria bientôt de l'enlever aussi. Je m'y refusai, parce que je n'en voyais pas la nécessité, et que je craignais l'effet moral de cette castration complète. Cependant, il a reproduit ses sollicitations avec une persistance incroyable, et n'a pas laissé passer une visite sans me dire en riant : « Vous serez bien obligé d'en venir là. » Il semblait caresser cette idée avec plaisir, et n'en parlait jamais qu'en plaisantant. J'ai quitté le service sans lui donner cette satisfaction ; mais j'ai su qu'il renouvelait les mêmes instances auprès de M. Serre, qui m'a remplacé.

Sans doute cet officier éprouve dans le testicule qui lui reste, des douleurs que nous ne pouvons pas apprécier ; mais elles ne paraissent pas en proportion du sacrifice qu'il veut s'imposer. L'organe n'est pas déformé ; il fonctionne même très-positivement, puisque des érections se manifestent de temps en temps, et sont quelquefois suivies de pollutions nocturnes. Pourquoi donc ce malade ne témoigne-t-il que de la satisfaction à la pensée d'en être délivré? Il faut bien que ses idées aient changé depuis long-temps relativement à l'acte vénérien. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès les premiers jours de son entrée à l'hôpital, tout le monde avait été frappé du caractère aigu de sa voix et de la blancheur de sa peau, presque entièrement privée de poils. Il ressemblait

exactement à un eunuque, bien qu'il offrit les signes matériels de la virilité. Les fonctions de l'organe *nerveux* avaient-elles donc souffert de la violence et de l'ancienneté de l'affection des parties génitales (1)? Voici un fait qui pourra servir à éclairer cette question.

J'ai eu long-temps à l'hôpital, un homme d'environ 30 ans, qui, pendant l'expédition d'Alger, avait reçu un énorme coup de sabre sur la nuque : une cicatrice longue et profonde existait entre les deux oreilles; les testicules étaient flétris ; les désirs vénériens avaient entièrement disparu, ainsi que les érections. Cependant, ce malheureux paraissait plus content d'être réformé, que chagrin de son impuissance. C'était toujours en plaisantant qu'il racontait les circonstances dans lesquelles il avait failli être décapité, et qu'il parlait des tristes suites de sa blessure. Je ne sais si cette insouciance a été remarquée dans tous les cas de cette nature; mais, chez ce malade, je l'ai attribuée à ce que les idées relatives aux rapports sexuels avaient disparu en même temps que la puissance matérielle.

---

(1) Je saisirai cette occasion pour m'élever de nouveau contre l'abus épouvantable que certains praticiens font aujourd'hui de la cautérisation : il n'y a pas de moyen thérapeutique qu'on ne puisse compromettre par de pareilles exagérations. Les inflammations, les douleurs des testicules n'ont certainement pas reconnu d'autre cause, et c'est une preuve de plus de l'influence que les glandes reçoivent de leurs conduits excréteurs.

Il résulte de tous ces faits, que la fonction de la génération ne se compose pas seulement des instrumens nécessaires à l'accomplissement des rapports sexuels; qu'un autre organe doit recevoir les sensations venant de ces parties, et en diriger les fonctions; que ces deux systèmes exercent l'un sur l'autre une influence réciproque, dans laquelle l'agent nerveux peut avoir la prépondérance d'une manière constante ou accidentelle, suivant que l'organe de l'instinct génésique est développé d'une manière prématurée, exagérée, ou qu'il jouit momentanément d'une activité extraordinaire.

J'ai déjà fait voir comment la précocité de l'instinct génésique, ou sa prédominance habituelle, exposait à des abus, à des excès, dont les suites étaient des pertes séminales involontaires. Il est naturel de penser que l'irritation accidentelle de cet organe, peut amener directement des pollutions nocturnes ou diurnes, et qu'il peut être nécessaire de les combattre par des moyens dirigés aussi contre le sens irrité. Les faits viennent-ils à l'appui de cette conjecture? Et, d'abord, quel est le siége de cet organe?

Gall et tous les phrénologistes ont constamment regardé le cervelet comme l'organe de l'amour physique, le *législateur* des fonctions génitales. C'est le point de doctrine sur lequel ils ont montré le plus d'unanimité; c'est celui qu'ils regardent comme le mieux établi : c'est aussi l'hypothèse qui me paraît la plus probable.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les faits et les argumens qui ont été mis en avant pour la défendre ou pour la combattre : une pareille discussion m'entraînerait

beaucoup trop loin, ou bien elle resterait incomplète et par conséquent inutile. Je laisserai donc de côté les matériaux que j'avais rassemblés depuis long-temps sur cette question, pour me borner à ce qui se rattache directement aux causes des pertes séminales.

N° 89.

Masturbation. — Faiblesse excessive des membres, des sens, etc.; érections provoquées par la percussion de l'occiput. — *Sondes dans l'urètre; guérison rapide.*

Dubourdeau, âgé de 21 ans, soldat au 36me de ligne, d'une forte constitution, se livra, vers l'âge de 14 ans, à la masturbation, jusqu'à trois et quatre fois par jour, sans que sa santé en fût très-altérée. A 20 ans, il entra dans le 36me de ligne. Quelques mois après il contracta un écoulement, avec lequel il fit la route de Bayonne à Aix. A peine guéri, il repartit pour Nismes, où sa compagnie bivouaqua dans les Arènes pendant trente-cinq jours. Il y contracta une *otite*, qui fut traitée par les sangsues et les vésicatoires : l'inflammation s'étendit aux tégumens, et se termina par suppuration. Après la cicatrisation, il resta au malade des tintemens d'oreille, des vertiges; sa vue s'affaiblit considérablement.

Le 21 décembre 1830, D.... vint à l'hôpital St-Éloi dans l'état suivant : gale; tuméfaction de la prostate;

sentiment de pesanteur dans le rectum ; faiblesse extrême de tous les membres ; engourdissement des mains, des jambes et des pieds ; perte presque complète de la vue. Après la guérison de la gale, la paralysie des membres inférieurs augmentant, le professeur Delpech fit appliquer à la région des lombes deux cautères, qui ne procurèrent aucune amélioration.

Quand je pris le service, le malade était si faible, qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes et ne distinguait plus les numéros des lits. Il me fit part d'une remarque qu'il avait faite en se frappant, par hasard, l'occiput : il avait éprouvé dans l'urètre une vive sensation de plaisir, comme celle que procure l'éjaculation, avec orgasme des corps caverneux, érection plus ou moins complète. Depuis lors, il répéta souvent la même percussion à l'occiput, et toujours elle fut accompagnée et suivie des mêmes phénomènes: la sensation voluptueuse, provoquée par la secousse, semblait se propager le long de la moelle, pour se terminer à l'extrémité du sacrum.

Quelques indices me faisant penser que le malade abusait de sa découverte, pour se livrer à des manœuvres dont il ne parlait pas, et le gonflement de la prostate mettant obstacle à l'émission des urines, je laissai dans la vessie des sondes de plus en plus volumineuses, ayant soin de les retirer quand elles avaient produit une inflammation suffisante, et de les replacer dès que la douleur de l'urètre se dissipait. Le résultat prouva bientôt que j'avais deviné juste. Peu à peu la paralysie des membres inférieurs se dissipa, ainsi que l'engourdissement des mains et la faiblesse de la vue. Après six introductions

de sondes, dans l'espace d'un mois et demi, le malade avait recouvré ses forces, son embonpoint et le libre exercice de toutes ses fonctions. Il sortit de l'hôpital peu de temps après, avouant ses erreurs et promettant de n'y plus retomber (1).

—

Au premier récit du malade, je pensai que l'otite contractée dans les Arènes de Nismes, avait provoqué quelque affection chronique de l'encéphale ou de ses enveloppes, comme j'en ai rapporté de nombreux exemples dans un autre ouvrage (2); mais la suite a prouvé que la paralysie presque complète des membres inférieurs, l'engourdissement des mains, la faiblesse extrême de la vue, etc., tenaient exclusivement à la masturbation. Cet exemple est bien propre à prémunir les praticiens contre le danger des jugemens portés sur un premier aperçu, quelque fondé qu'il puisse paraître.

J'ai déjà fait voir, ailleurs, les avantages qu'on pouvait retirer de l'introduction des sondes dans l'urètre, pour empêcher la masturbation. Mais il s'est présenté ici une circonstance bien remarquable; c'est l'influence exercée sur les organes génitaux par toute percussion de la région *occipitale*, influence tellement constante, que

---

(1) Cette observation a été recueillie par M. Franc, agrégé à la Faculté.

(2) *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances;* lettre IV, pag. 80 et suivantes.

le malade en profitait pour se procurer des érections à volonté, et se livrer à toute la fureur de sa passion.

Quelle est la cause qui a fait naître cette disposition singulière du *cervelet?* Est-ce la masturbation qui a exalté sa sensibilité? Est-ce l'inflammation de l'oreille qui, par son voisinage, y a provoqué de l'irritation? Quoi qu'il en soit, c'est sans doute sur le cervelet que les percussions agissaient pour exciter les érections.

Le D.r Deslandes a rapporté beaucoup d'exemples de lésions du cervelet, chez des masturbateurs. Le rapprochement de ces faits, assez nombreux, tend à prouver qu'il y avait un rapport de cause ou d'effet, entre ces altérations et les habitudes de ces malheureux. Ces recherches ont été faites avec assez de soin, pour n'avoir pas besoin d'être recommencées. Je renvoie donc à l'ouvrage du D.r Deslandes, pag. 156 et suivantes, ceux qui désireraient de plus amples détails à cet égard.

N° 90.

Enfance maladive; tempérament nerveux; masturbation rare; coït encore plus. Symptômes d'anévrysme et de gastrite; pollutions nocturnes; prédominance des idées érotiques; tension à la nuque. — *Applications froides sur cette région: amélioration notable.*

Un Receveur des contributions, âgé de 34 ans, né très-délicat, d'un tempérament nerveux, sujet dans son

enfance à de mauvaises digestions et à des vomissemens fréquens, se livra à la masturbation vers l'âge de 16 ans, et, plus tard, au coït; mais jamais plus de trois ou quatre fois par semaine. A 18 ans, il éprouva des palpitations, accompagnées d'oppression de poitrine, des douleurs d'estomac et des contractions involontaires dans les muscles des membres. Ces symptômes firent croire à un anévrysme du cœur, à une gastrite chronique, etc. En conséquence, on prescrivit de fréquentes saignées, des applications répétées de sangsues, de vésicatoires, de cautères, etc. Tous ces moyens furent nuisibles, excepté les cautères. Les vésicatoires favorisèrent sans doute le développement des pollutions nocturnes, qui se renouvelèrent ensuite, trois ou quatre fois par semaine, et remplacèrent les pertes séminales *volontaires*.

Peu de temps avant de venir à Montpellier, le malade avait essayé de revenir à la fréquentation des femmes, d'après les conseils des médecins; mais il s'en était trouvé beaucoup plus mal. Toutes les précautions conseillées pour prévenir le retour des pollutions, lui avaient aussi peu réussi: du reste, il avait remarqué qu'elles n'étaient pas toujours accompagnées des mêmes phénomènes et suivies des mêmes effets. Celles qui avaient lieu sans érection, sans aucune sensation, étaient les plus accablantes: leur effet se faisait sentir pendant plusieurs jours.

Ce qui me frappa le plus chez ce malade, ce fut l'obsession extraordinaire des idées érotiques, malgré le peu de développement des organes génitaux: rien ne pouvait éloigner de sa pensée les images lascives; elles revenaient au milieu de ses lectures les plus graves, de

ses occupations les plus sérieuses. Vainement il fuyait les spectacles, les soirées, etc.; vainement il avait recours aux livres de piété et recherchait les entretiens religieux, les discussions scientifiques; il était continuellement assailli de visions libidineuses; elles se reproduisaient sous toutes les formes, et ses rêves offraient le même caractère. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est un sentiment de tension et de malaise que ce malade éprouvait habituellement à la partie postérieure et inférieure de la tête. Enfin, je dois ajouter que, de tous les moyens qui ont été employés par d'autres ou par moi, les applications froides sur la nuque ont seules produit une diminution notable dans la fréquence des pollutions, mais cet effet n'a jamais été de longue durée.

—

Chez ce malade, les causes n'étaient pas en rapport avec la gravité et la persistance de la maladie. Il est bien des jeunes gens qui se sont livrés plus souvent à la masturbation et au coït sans en être incommodés : d'ailleurs, les préoccupations érotiques annonçaient une activité du sens génital qui n'était pas en rapport avec l'état des organes sexuels : le sentiment rapporté à la nuque, et l'effet des applications froides sur cette région, semblent indiquer que la maladie était causée, ou du moins entretenue, par une excitation anormale du cervelet.

J'ai rapporté, N° 79, l'observation d'un malade, chez lequel les premiers effets pathologiques de la masturbation

se sont fait sentir *derrière le cou*, au moment même de l'éjaculation ; et l'on a vu que la gravité de ses pertes séminales, ainsi que leur ténacité, n'était pas en rapport avec les abus que ce malheureux pouvait avoir à se reprocher.

J'ai parlé aussi (t. I, p. 612), d'un médecin chez lequel une fluxion périodique paraissait s'établir sur le cervelet, et provoquer une disposition érotique : la congestion ne cessait qu'après l'accomplissement de l'acte vénérien.

Chez l'horloger dont parle Tissot (p. 21), l'éjaculation était toujours précédée et accompagnée « *d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête*, qui la retiraient fortement en arrière, pendant que le cou se gonflait extraordinairement. » Plus tard, « ce spasme l'attaquait souvent sans cause apparente, et d'une façon si violente, que, pendant tout le temps de l'accès, *qui durait quelquefois quinze heures et jamais moins de huit*, il éprouvait, *dans toute la partie postérieure du cou*, des douleurs violentes. » Ici, la masturbation avait été *répétée tous les jours, et souvent jusques à trois fois*. Il n'est donc pas possible de méconnaître l'influence de cette funeste habitude sur la production des pollutions diurnes et des symptômes observés dans la région du cervelet.

Le D.r Sainte-Marie rapporte (1) l'observation d'un négociant de Lyon, qui avait été guéri d'une ancienne maladie vénérienne, par de petites doses de mercure, combinées avec les sudorifiques et quelques préparations opiacées. « Il se plaignait seulement d'une inquiétude

(1) *Traduction de Wichmann*, pag. 25.

vague, de chaleur à la gorge, de *douleurs à l'occiput et à la nuque, d'érections fréquentes.* Ayant éprouvé, en août 1812, quelques chagrins domestiques, il tomba tout à coup dans une manie violente. Il en sortit, après trois jours d'un délire furieux, par un *priapisme*, pendant lequel il éjacula *quatorze fois en quelques heures.* Le calme le plus parfait de la raison fut le résultat de cette crise singulière ; il ne resta plus qu'une extrême faiblesse, qui fut bientôt dissipée par l'usage des toniques et des analeptiques. Dans l'hiver de 1813 à 1814, la même maladie se renouvela sous l'influence des mêmes causes, et avec des symptômes absolument semblables..... La manie se termina en quelques jours de la même manière. » En février 1816, le malade eut encore un léger retour des mêmes accidens ; mais cette fois il en fut quitte pour quelques érections, sans aucune perte prolifique.

Les érections fréquentes, les *douleurs à l'occiput et à la nuque*, qui ont précédé l'explosion du délire, permettent de croire qu'une *irritation du cervelet* a été la cause première du priapisme, et des *éjaculations multipliées* qui ont servi de crise à la maladie.

Le D.r Chauffard rapporte un fait de même nature (1), qu'il tient d'un médecin de ses amis. Un homme de 53 ans, de mœurs douces et d'un caractère paisible, dans une chute frappa violemment de la nuque contre un des angles de son lit. Il survint de l'empâtement dans la région *occipitale inférieure*, et une altération remarquable dans

(1) *Journal univers. des Sciences méd.*, tom. LII, p. 275.

les habitudes du malade. Il fut pris d'un satyriasis très-violent, et d'une telle salacité, qu'il poursuivait à outrance sa femme, sa fille, et toutes les personnes de l'autre sexe. Cet homme, jusques alors pieux et modeste, tomba peu à peu dans le délire le plus érotique, tint les propos et commit les actes les plus indécens. Pendant les trois mois suivans, cet état ne fit que s'accroître ; mais en même temps les forces et l'intelligence du malade s'affaiblirent. Un jour, enfin, à la suite d'une forte colère, causée par les refus de sa femme, il tomba en convulsion : immédiatement après, la douleur qu'il avait ressentie à la partie postérieure et inférieure du crâne, se déplaça et vint se fixer en avant du sommet de la tête. Alors survint un commencement de paralysie du côté gauche du corps, et le satyriasis fut remplacé par un délire religieux, avec marmotement continuel de prières. Le malade mourut huit jours après l'invasion de ces nouveaux symptômes.

Le D.r Chauffard pense qu'il y eut d'abord affection du cervelet, et qu'elle fut remplacée par celle de l'organe de la théosophie, dont le siége correspond à l'endroit où le malade éprouva une vive douleur. Il est fâcheux que l'ouverture du cadavre n'ait pu permettre de vérifier jusqu'à quel point cette hypothèse était fondée.

Le D.r Sainte-Marie rapporte en quelques mots(1) un fait plus important. « Un médecin très-occupé, de cette ville, qui a bien lu les ouvrages de Gall, a dissipé des

---

(1) *Traduction citée*, pag. 91.

pollutions nocturnes invétérées, en faisant appliquer sur l'occiput et la nuque, le soir avant l'heure du coucher, une certaine quantité de glace qu'on y laisse jusqu'à ce qu'elle ait été convertie en eau. »

Une observation exactement semblable a été consignée par le D.r Vidal, dans sa Thèse (1). « Un homme d'une trentaine d'années, sujet à trois ou quatre évacuations de ce genre dans la nuit, et chez lequel M. Lallemand avait essayé en vain la cautérisation des canaux éjaculateurs, se présenta à Lyon, pour subir un nouveau traitement. Appuyé sur des exemples de guérison obtenue par un médecin de Berlin, se rappelant d'ailleurs les belles observations de Gall, sur les liens étroits qui unissent l'appareil génital avec le cervelet, le D.r Gensoul imagina de diriger ses remèdes sur ce dernier organe. En conséquence, il fit appliquer quinze sangsues à la nuque, et placer, immédiatement après, sur le même point, une vessie remplie d'une quantité de glace suffisante. Les pollutions furent arrêtées comme par enchantement, et ne reparurent pas de quatre nuits. L'*eau de chaux* fut aussi donnée à l'intérieur, à la dose de deux cuillerées dans une once de lait glacé ; des tisanes *ferrugineuses*, des *lavemens très-froids* furent également mis en usage, et le malade reste maintenant jusqu'à neuf jours sans éprouver de pertes séminales. »

Ces deux observations se ressemblent tellement, que

---

(1) *Observat. et réflex. sur quelques points de Chirurgie.* Paris, 1824, pag. 24.

le D.r Deslandes, en citant la dernière (p. 405), a pensé que le D.r Gensoul était, peut-être, le praticien dont Sainte-Marie avait voulu parler ; mais il résulte des renseignemens qui m'ont été communiqués par M. Gensoul lui-même, que l'ouvrage de Sainte-Marie était publié depuis plus de six ans, lorsque ce malade vint dans son service. C'est donc un fait de plus à joindre aux précédens.

Je dois ajouter que, dans cinq ou six cas de pertes séminales involontaires, j'ai vu les malades se plaindre d'une chaleur habituelle, d'une douleur sourde, ou d'un sentiment de tension dans la région occipitale, quelquefois avec battement des artères. Un autre éprouvait une pollution nocturne, toutes les fois que sa tête reposait sur un oreiller trop mou, qui lui procurait trop de chaleur. Ces phénomènes paraissent bien propres à confirmer les observations des D.rs Sainte-Marie et Gensoul, sur l'influence que peut avoir le cervelet sur la production de certaines pertes séminales involontaires ; mais je dois avouer que je n'ai jamais été aussi heureux que ces praticiens, dans les diverses applications que j'ai pu faire à la nuque ou dans le voisinage : je n'en ai vu résulter qu'une fois une amélioration momentanée (1).

D'un autre côté, ces symptômes, quoique bien remarquables, sont rares, plus rares peut-être qu'aucun de ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent. Ainsi, par exemple, ceux qu'on peut rapporter au cerveau, se sont montrés plus souvent. Il est peu de ces malades qui n'aient éprouvé

---

(1) *Voyez* Observation 90.

de la diminution dans la mémoire et l'intelligence, de la céphalalgie *frontale*, des battemens aux *tempes*, de la chaleur, de la pesanteur dans les parties *antérieures* ou *latérales* de la tête, des vertiges, des éblouissemens, des congestions cérébrales ; quelques-uns même ont fait des chutes graves : la plaie de la face a été bien plus souvent rouge et brûlante que celle de la nuque. Les symptômes d'affection chronique de l'estomac sont encore plus fréquens ; et, ce qui est bien remarquable, il n'est pas rare de voir une irritation accidentelle de l'estomac aggraver ou renouveler des pertes séminales involontaires. Cette question de l'influence du cervelet sur la production des pertes séminales involontaires, exige donc de nouvelles recherches, des observations plus complètes et plus multipliées.

Cependant, celles que j'ai rapportées, suffisent pour engager les praticiens à essayer des applications de glace, de sangsues, etc., vers la nuque, lorsque des symptômes particuliers se montrent dans cette région, ou lorsque les autres moyens ont échoué. Mais, pour bien juger des effets produits par ces applications, il faut s'abstenir de tout autre traitement, et se prémunir contre toute idée préconçue. Il y a des exagérations qui ont fait plus de mal à la vérité, qu'une opposition acharnée.

Il est impossible, par exemple, d'admettre avec Gall, Voisin, Londe, Chauffard, etc., que ce soit *constamment* au cervelet qu'il faille s'adresser pour combattre une lascivité excessive, des érections importunes, le priapisme, la nymphomanie, etc. ; que le cervelet soit *toujours* la cause première des phénomènes qui se passent

dans les organes génitaux : une pareille assertion exige à peine un examen sérieux.

Est-il nécessaire de rappeler l'influence immédiate, immense, qu'exerce le sperme sur les tissus érectiles, sur les désirs vénériens, sur la nature des pensées et des rêves, sur toutes les fonctions, sur tous les tissus de l'économie ? Ces effets ne sont-ils pas constans, journaliers et bien appréciés depuis long-temps? La présence des ascarides dans le rectum ne suffit-elle pas pour provoquer des érections fatigantes, même chez des enfans, pour pousser à des abus, à des excès déplorables, pour amener directement des pertes séminales accablantes ? La matière sébacée, retenue entre le prépuce et le gland, ne suffit-elle pas pour produire les mêmes effets ? Quant aux femmes, toutes celles auxquelles on pratique l'ablation du clitoris, n'ont-elles pas été délivrées de leur passion pour la masturbation ? N'est-il pas bien reconnu que la nymphomanie est souvent provoquée par la seule présence d'une dartre à l'entrée du vagin? Comment des faits aussi patens permettraient-ils de tout rapporter au cervelet, de diriger sur lui tous les moyens thérapeutiques?

Il est aussi des argumens que je suis fâché de voir reproduire sans cesse, pour prouver l'action du cervelet sur les organes génitaux : je citerai comme exemple l'érection qui accompagne *quelquefois* l'apoplexie du cervelet.

Gall explique très-bien le penchant à la masturbation chez les malades hydrocéphales qui parviennent à la puberté, en faisant observer que cette affection, agissant seulement sur le cerveau, laisse au cervelet une influence prédominante : cette induction est tout-à-fait irré-

prochable, et peut être appliquée avec autant de justesse aux idiots et aux crétins. Mais l'apoplexie du cervelet anéantit à l'instant la fonction de la partie désorganisée, comme le prouve la paralysie dont est frappé le système musculaire. Il y a donc contradiction flagrante à expliquer ces érections pathologiques par l'altération du cervelet, et à vouloir en conclure que le cervelet est l'organe incitateur des parties génitales.

Au lieu de faire tant de bruit de pareils faits, Gall et ses élèves auraient dû ne les admettre qu'après examen et comme de graves objections : ils auraient dû chercher à expliquer comment des érections pouvaient avoir lieu, *malgré* l'abolition plus ou moins complète du cervelet, et ils auraient vu que ces érections sont moins communes qu'on ne pense dans les apoplexies de cet organe, qu'elles accompagnent bien plus souvent les lésions de la moelle, etc.; observations que les adversaires de la phrénologie ont eu soin de faire remarquer; tant il est vrai que la vérité se fait jour par toutes les voies.

En résumé, les exagérations et les vices de raisonnement qui ont obscurci toutes les discussions relatives au siége de l'instinct génital, ne doivent pas faire méconnaître l'importance des faits pathologiques que j'ai cités : ils suffisent pour engager les praticiens à tenir compte de l'influence que peut avoir le cervelet sur la production des pertes séminales dont ils ne peuvent découvrir la cause, surtout lorsqu'elles sont accompagnées de symptômes spéciaux fixés dans la région occipitale.

Moelle épinière.

Le D.r Sainte-Marie (1) a émis l'opinion que *la pollution diurne est quelquefois cause et quelquefois seulement symptôme de la consomption dorsale.*

« La pollution diurne involontaire, dit-il (pag. 9), n'est pas toujours en première ligne; elle n'est pas toujours le point de départ des symptômes et l'unique cause à laquelle ils sont subordonnés. Elle n'est quelquefois qu'un effet dont il faut chercher l'origine dans l'altération grave, profonde, primitive d'un organe ou d'un système d'organes plus importans. C'est ainsi, par exemple, qu'il faut raisonner par rapport à la consomption dorsale. On sait qu'un symptôme remarquable de cette maladie est une perte abondante de semence aqueuse à chaque selle et quelquefois même à chaque émission de l'urine. La pollution diurne involontaire n'est plus ici que symptôme; elle a lieu, *parce que les organes générateurs ne reçoivent pas de la moelle épinière l'influence nerveuse suffisante* et bien réglée dont ils ont besoin pour exercer convenablement leurs fonctions; de là, *la sécrétion surabondante de la semence*, son élaboration imparfaite, qui la rend impropre à la fécondation; le relâchement des vésicules séminales qui la laissent si facilement échapper; l'atonie du scrotum; le tiraillement incommode des vaisseaux spermatiques; la faiblesse des érections; l'impuissance, etc.

---

(1) *Traduction de Wichmann*, Préface, pag. XIV.

» Le même état de la moelle qui prive de vie les organes de la génération, explique, d'un autre côté, l'exténuation des parties qui obéissent à ce centre sensitif; la maigreur particulière des lombes, des fesses, des extrémités inférieures; la faiblesse, le tremblement, la paralysie de ces mêmes extrémités; la constipation opiniâtre dont se plaignent les malades, et qui, semblable à celle des vieillards, ne cède qu'à l'emploi des stimulans; les formications du dos; l'incontinence d'urine; les escarres gangréneuses qui, à une époque plus avancée de la maladie, se forment sur le sacrum, les fesses, les trochanters. »

Je n'examinerai pas comment une *sécrétion surabondante de semence* peut provenir de ce que *les organes générateurs ne reçoivent pas de la moelle épinière une influence nerveuse suffisante;* comment cet état de la moelle, *qui prive de vie les organes de la génération,* peut augmenter la sécrétion des testicules, etc. Ces hypothèses n'ont pas besoin de réfutation. Au reste, le D.r Sainte-Marie n'a pas cru devoir pousser plus loin ses recherches sur cette espèce de pollution *symptomatique,* parce qu'elle *ne saurait être détachée de son cadre, et étudiée isolément* (pag. 14).

Cette réserve ne me paraît nullement fondée en raison; car, toutes les pertes séminales involontaires sont dues à des causes dont il importe d'étudier le mode d'action, pour en prévenir ou pour en combattre les effets. C'est la connaissance de ces causes qui doit diriger dans le choix des moyens thérapeutiques; c'est de ce choix que dépendent les suites du traitement. Sous tous les rapports, les *causes* éloignées ou prochaines des pollutions

sont donc du plus grand intérêt. Sainte-Marie lui-même a bien cherché à montrer l'influence que le cervelet pouvait avoir sur la production des pertes séminales, et le parti que la pratique pouvait tirer de cette indication. Pourquoi donc abandonne-t-il si vite la même question, quand il s'agit de la moelle ? Je pense que c'est uniquement parce qu'il a manqué de faits positifs, concluans, pour appuyer son opinion.

Cependant, le D.r Deslandes l'adopte et cherche à l'étayer de raisonnemens et de faits que je vais examiner rapidement. La première considération qu'il fait valoir (pag. 406), c'est la réciprocité d'action qui existe entre les divers organes de l'économie. « S'il en est un, dit-il, qui exerce une influence marquée sur un autre, soyez sûr que ce dernier le lui rend. » A cette occasion, il cite le cervelet, qui tantôt devient malade *consécutivement* à la fatigue des organes génitaux, tantôt communique à ces organes la sur-excitation dont il est le siége. Le principe est vrai en thèse générale, et j'en montrerai plus d'une application; mais l'exemple du cervelet n'est pas heureux : car, si c'est lui qui perçoit les impressions venues des organes génitaux, ce n'est donc pas la moelle; si cette influence est assez directe, assez puissante pour altérer le cervelet, et réciproquement, comment un autre organe peut-il être affecté par la même cause et réagir de la même manière ? Il y a évidemment là double emploi.

Le D.r Deslandes (p. 407) s'appuie de l'opinion de Willis, *qui, avant Gall, avait cherché à localiser dans les centres nerveux le besoin de la reproduction*, et *désigné la*

moelle épinière comme organe de ce besoin. « Des observations assez nombreuses, dit-il, et plusieurs expériences ont, dans ces derniers temps, rendu quelque crédit à cette opinion. » En cherchant à rendre de l'importance à l'hypothèse de Willis, le D.r Deslandes n'a-t-il pas oublié ce qu'il venait de dire en faveur de Gall, en faveur du cervelet?

Les expériences dont il parle, sont celles de M. Ségalas, sur des cochons d'Inde. Après avoir produit l'érection de la verge, en introduisant un stylet dans le cervelet, il détermina l'éjaculation en poussant cet instrument dans la colonne vertébrale jusqu'à la région lombaire. « M. Serre, ayant répété cette dernière expérience avec un résultat semblable, en tira la conclusion que la partie inférieure de la moelle agit sur les appareils sécréteurs et excréteurs du sperme, comme le cervelet sur le sens vénérien. »

Il ne faut rejeter, d'une manière absolue, aucun moyen d'arriver à la vérité; mais, toute expérience qui nécessite de grands désordres, qui cause une grande frayeur, de violentes douleurs, des contractions convulsives de tous les membres, peut-elle conduire à des conclusions rigoureuses? Est-il possible de tenir compte de toutes les causes d'erreur? Peut-on faire abstraction de la différence d'organisation de l'homme et des animaux sur lesquels on opère? Peut-on se préserver de la préoccupation qui fait entreprendre ces vivisections? La divergence des conclusions auxquelles arrivent tous les jours ceux qui répètent les mêmes expériences, est bien propre à rendre circonspect. Au reste, le D.r Deslandes lui-même repousse l'opinion de M. Serre comme *trop*

absolue, et il se fonde sur les faits pathologiques suivans (pag. 408).

« Une observation, que M. le professeur Lenhosseik a rapportée, semble établir que la compression et l'*atrophie* de la moelle peuvent s'opposer au développement des organes générateurs. Le sujet de cette observation avait 24 ans : il était effilé, maigre, et d'une taille répondant à celle d'un individu de 12 ans. *Ni le visage, ni l'appareil génital* ne présentaient les caractères qu'ils prennent à la puberté. Cet individu étant mort subitement, on trouva que, par suite d'un vice de conformation des première et deuxième vertèbres cervicales, le diamètre du trou occipital se trouvait réduit de moitié. La moelle allongée avait été comprimée en cet endroit, et son développement n'avait pu se faire. »

On pourrait se demander s'il y eut véritablement *atrophie* de la moelle, car il n'est pas question de paralysie; et, en admettant que la *compression* de la moelle eût empêché le développement du corps, on ne voit pas ce qu'il y a d'étonnant à ce que les organes génitaux s'en soient ressentis comme les membres. Mais, poursuivons :

« Ne serait-ce pas aussi à une affection du prolongement rachidien, ajoute le D.r Deslandes, qu'il convient de rapporter cette maladie singulière, que M. Larrey a observée en Égypte et plus tard à Paris? Peu à peu les testicules s'atrophiaient; puis, le malade perdait la faculté d'éprouver des sensations vénériennes et d'entrer en érection : en même temps, *les extrémités inférieures maigrissaient et chancelaient dans la progression ;* le visage se décolorait, la barbe s'éclaircissait, les digestions et les

facultés intellectuelles se dérangeaient. Cette coïncidence d'un affaiblissement considérable des extrémités inférieures et de l'atrophie des testicules, n'indiquerait-elle pas que cette dernière a été la conséquence d'une affection du prolongement rachidien? »

J'ai montré ailleurs comment une inflammation chronique des organes spermatiques, surtout à la suite des blennorrhagies, si communes chez les militaires, pouvait amener l'atrophie des testicules, après avoir provoqué des pollutions diurnes, dont les symptômes généraux ressemblent à ceux que signale le D.r Deslandes : cependant, j'admets pour un instant son explication, et je suppose que les faits qu'il vient de citer, corroborent, en effet, l'opinion de Sainte-Marie, touchant l'affaiblissement des fonctions génitales, par suite d'une *diminution* dans l'action de la moelle. Comment alors concilier ces observations avec celles qu'il rapporte immédiatement après (page 409), à l'appui de la même opinion ?

« Un fait certain, et que Dupuytren a depuis longtemps constaté, c'est que le *priapisme* est souvent causé par une *lésion* de cet organe. On en trouve de nombreux exemples dans l'ouvrage de M. Olivier, sur la moelle épinière. Ils prouvent que toutes les portions de la moelle, mais surtout la partie cervicale, peuvent, quand elles sont lésées, produire l'érection de la verge. MM. Potain, Renauldin, Hedelhofer ont rapporté des faits analogues. Ce dernier auteur a vu un homme qui, ayant fait une chute sur le sacrum, eut instantanément une éjaculation. M. le professeur Fages aimait à parler, dans ses leçons, d'un fait que son fils raconte en ces termes : « Un aide-

» de-camp du général Dumouriez, était atteint d'une para-
» lysie *complète* des extrémités inférieures, survenue à la
» suite d'une chute de cheval. Cette paralysie coïncidait
» avec un priapisme considérable qui l'incommodait
» beaucoup, et lui faisait éprouver des rétentions d'urine
» contre lesquelles on était dans la nécessité d'employer
» les réfrigérans les plus actifs. Passant à Montpellier
» pour se rendre à Balaruc, il se reposa quelques jours
» à l'hôpital militaire, où l'on eut à le sonder plusieurs
» fois. Lorsqu'il fallait en venir à ce moyen, on était
» obligé de lui découvrir tout le corps, de le laisser ex-
» posé quelque temps à l'air et de l'arroser d'eau froides ;
» encore fallait-il sonder avec promptitude, sans quoi
» l'érection survenait bientôt par le seul attouchement de
» la verge, et par la sensation que causait la présence
» de la sonde dans l'intérieur de l'urètre. Les bains de
» Balaruc dissipèrent presque complétement la paralysie.
» Or, à mesure que le mouvement des extrémités infé-
» rieures se rétablit, le priapisme disparut. »

» Ces faits, ajoute le D.r Deslandes, n'indiquent-ils pas que la moelle épinière exerce une puissance marquée sur les organes générateurs ? »

Cette conclusion serait admissible, si tous ces cas pathologiques avaient la même signification ; mais, parmi ceux que rapporte le D.r Deslandes lui-même, les uns tendent à prouver qu'une diminution dans l'action de la moelle amène l'atonie, l'impuissance des organes génitaux ; les autres, au contraire, montrent le priapisme comme une conséquence de la destruction *complète* de l'influence de la moelle ; car, dans les cas en question, *toutes* les

parties situées au-dessous de la lésion, étaient privées de sentiment et de mouvement. Entre ces deux ordres de faits l'opposition est complète. Quand Sainte-Marie a émis l'opinion que l'*affaiblissement* de la moelle pouvait être cause des pertes séminales involontaires, en produisant le *relâchement* des organes génitaux, il s'est bien gardé de s'appuyer sur les exemples de priapisme accompagnant la paralysie produite par la désorganisation de la moelle.

Ces derniers faits sont incontestables, j'en conviens, ils sont même assez communs, beaucoup plus communs que les érections dans les apoplexies du cervelet; mais ils prouvent seulement que l'érection peut avoir lieu *sans* l'influence de la moelle, ce qui est, je crois, le contraire de ce que le D.r Deslandes voulait démontrer. Il devait donc admettre que la lésion de la moelle n'était pas alors la véritable cause du priapisme, ou renoncer à l'hypothèse émise par Sainte-Marie.

Voici un fait qui jettera, je pense, plus de lumières sur différens points de cette question, jusqu'à présent fort embrouillée.

Un soldat du génie, voulant sortir de la citadelle, pour aller coucher avec sa maîtresse, se laissa tomber, d'une grande hauteur, sur les fesses; il en résulta une forte commotion, mais aucune fracture. Malgré les saignées, les sangsues, les ventouses, les cautères, etc., les membres inférieurs restèrent paralysés; plus tard, le galvanisme leur rendit seulement quelques faibles mouvemens et un peu de sensibilité. Mais, le gland, le prépuce, la peau de la verge et celle du scrotum restèrent

constamment et complétement insensibles : on pouvait les pincer, les piquer, y enfoncer des épingles, sans que le malade s'en aperçût. Le cathétérisme qu'il fallut pratiquer souvent dans le principe, ne provoqua jamais de plaintes. Cependant, des symptômes de catarrhe chronique de la vessie s'étant manifestés ensuite, je cautérisai cette cavité, ainsi que son col, et cette opération fut accompagnée et suivie d'aussi vives douleurs que chez les autres malades. Les suites en furent aussi les mêmes; car les urines, d'abord sanguinolentes, troubles, etc., perdirent leur aspect purulent, devinrent tout-à-fait transparentes, et furent expulsées avec plus de force et de facilité.

Pendant que ces choses se passaient, j'avais souvent trouvé la verge dans une érection complète et même extraordinaire : j'en fis la remarque au malade : il m'apprit alors qu'il était très-souvent dans cet état de priapisme, qu'il trouvait fort désagréable, à cause de l'obstacle qui en résultait pour l'expulsion de l'urine. Afin de le faire cesser, il avait essayé bien des fois de se livrer à la masturbation; mais il n'avait jamais pu déterminer l'éjaculation, quelque violente qu'eût été l'érection, quelque persévérance qu'il eût mise dans ses manœuvres. Au reste, il n'y éprouvait aucun plaisir, et ne s'y livrait que dans l'espoir de se débarrasser de ce priapisme incommode. M'ayant demandé la permission de sortir, tantôt pour prendre l'air, tantôt pour des affaires, il se faisait transporter chez cette maîtresse pour laquelle il avait escaladé les remparts d'une manière si malencontreuse. Il passait avec elle plusieurs heures dans une

copulation presque continue, à laquelle l'épuisement de cette femme pouvait seul mettre fin : mais il n'en résulta jamais d'éjaculation, pas même la moindre sensation. Ces *expériences*, dont il ne me fit part que plus tard, eurent donc le même résultat que les autres.

Du reste, toutes les fonctions s'exécutaient bien, excepté la défécation qui était un peu paresseuse; l'embonpoint augmentait tous les jours, et le moral n'était pas affecté. Des pollutions nocturnes assez abondantes avaient lieu à des époques éloignées : elles étaient précédées de rêves érotiques, mais accompagnées de peu de plaisir.

Ce fait est d'un grand intérêt, parce qu'il montre bien clairement l'influence spéciale des nerfs spinaux, et celle des rameaux du grand sympathique, sur les diverses parties de l'appareil génital. En effet, chez ce malade, tous les phénomènes dépendans du système cérébro-spinal étaient anéantis, tandis que les autres n'avaient pas éprouvé le moindre changement. L'éjaculation *volontaire* était impossible, parce que le pénis avait perdu toute sensibilité, et par conséquent toute influence sur les vésicules séminales. J'ai montré combien les conduits excréteurs avaient d'empire sur la fonction de chaque système sécréteur. Le pénis est le plus impressionnable de tous les canaux de cette nature, et les vésicules séminales ne sont que des dilatations de cet appareil compliqué : l'insensibilité complète de la verge privait donc les réservoirs du sperme de toute influence externe.

Ceci confirme, d'une manière bien remarquable, ce

que j'ai dit de l'obstacle que l'ivresse et le narcotisme apportent à l'éjaculation. Il est bien évident, d'après cette observation, que c'est en diminuant la vivacité des sensations, que les boissons alcooliques, l'opium, etc., retardent l'éjaculation et la rendent même impossible, quand la stupeur est trop prononcée, quoique l'érection puisse être complète.

Chez ce malade, elle était presque continuelle et très-énergique, comme dans le satyriasis, avec cette différence qu'elle n'était accompagnée d'aucune pensée lascive, parce qu'elle était provoquée directement par l'accumulation du sperme dans les vésicules séminales, sans qu'aucune sensation fût transmise à l'encéphale, du moins pendant la veille. Mais, dans le sommeil, tous les sens étant dans l'inaction, ainsi que le système cérébro-spinal et les nerfs qui en partent, des sensations pouvaient être transmises par les rameaux du trisplanchnique, réveiller des images, des associations d'idées, provoquer ainsi, de loin en loin, des rêves lascifs, des pollutions nocturnes ; ce qui prouve que ces phénomènes sont essentiellement sous la dépendance du grand sympathique.

D'un autre côté, ce malade n'ayant pas éprouvé de pollutions diurnes, malgré la paralysie complète des nerfs génitaux fournis par la moelle, il en résulte, à plus forte raison, que des pertes séminales involontaires ne peuvent être *symptomatiques* d'un affaiblissement de la moelle ou des nerfs qui en partent.

Dans toute cette discussion, je n'ai envisagé que cet *affaiblissement*, parce que c'est dans ce sens que l'ont

entendu ceux qui ont soulevé la question des *pollutions symptomatiques d'une affection de la moelle*. Mais je ne pense pas exactement de même, par rapport à l'excitation ou à l'irritation qui peut être transmise aux organes génitaux par les nerfs qui s'y distribuent.

Je crois qu'il peut en résulter des pertes séminales assez graves, et j'en juge par l'influence fâcheuse de certains exutoires, de certaines éruptions cutanées, au voisinage des lombes, par celle que le décubitus sur le dos exerce sur le retour des pollutions nocturnes, par les avantages incontestables qu'on retire quelquefois des douches et des applications froides sur la partie inférieure de la colonne vertébrale, etc. Toutefois, je n'ai aucune observation dans laquelle cette irritation spinale se soit présentée d'une manière assez énergique et assez isolée pour mériter d'être rapportée ici.

CHAPITRE X.

DISPOSITIONS CONGÉNIALES.

Les causes dont il me reste à parler, sont très-variées et, pour la plupart, assez obscures. Les faits que j'aurai à rapporter, sont encore moins connus qu'aucun de ceux qui précèdent : ils sont plus difficiles à bien apprécier, mais ils présentent peut-être aussi plus d'intérêt. Il s'agit, en effet, presque toujours d'infortunés dont l'avenir est gravement compromis par des causes indépendantes de leur conduite, et qui pèsent sur toute leur vie comme une espèce de fatalité. Elles diffèrent de toutes celles que j'ai examinées, en ce qu'elles sont inhérentes aux organes même de la génération. Mais elles peuvent se présenter sous des aspects bien différens; elles peuvent tenir à une conformation vicieuse, à un état primitif de faiblesse, de relâchement ou de susceptibilité des organes, à une disposition héréditaire, etc.

Dans l'examen de ces diverses causes *congéniales*, je passerai, comme à l'ordinaire, des plus évidentes aux plus cachées, et je profiterai de cette occasion pour signaler les caractères à l'aide desquels on peut quelquefois évaluer, avec assez de précision, la puissance, *fort inégale*, des organes de la génération, ce qui est d'une très-grande importance pour l'étude des pertes séminales involontaires.

Matière sébacée.

N° 91.

Phimosis naturel. — *Depuis la puberté, pollutions nocturnes très-fréquentes ; matière sébacée abondante et fétide entre le prépuce et le gland. — A 23 ans, circoncision : guérison immédiate.*

Monsieur B***, âgé de 23 ans, d'un tempérament nerveux, exempt de maladie jusqu'à l'époque de la *puberté*, avait, depuis lors, le teint jaune et plombé, les yeux cernés, le front couvert de boutons, l'air triste, timide et préoccupé. Depuis long-temps, il paraissait plongé dans une profonde mélancolie, se plaisait dans la solitude ; il avait besoin de mouvement, mais supportait mal la fatigue. Ses digestions étaient lentes, laborieuses; ses fonctions intellectuelles, paresseuses.

Ce dérangement datait de quatre ou cinq ans, et augmentait sensiblement depuis un an, lorsque M. B*** vint me consulter. Je lui supposai d'abord de mauvaises habitudes; mais il m'assura qu'il en avait été préservé par défaut d'impulsion, et qu'il n'avait jamais eu de rapports avec aucune femme.

Cependant, je ne m'étais pas trompé sur la cause des symptômes ; car, depuis la puberté, M. B*** était sujet à des pollutions nocturnes, dont la fréquence et l'abondance avaient toujours été en augmentant, malgré l'emploi de tous les moyens conseillés en pareil cas. Il en avait presque toutes les nuits, et quelquefois deux et même trois dans une nuit. Il n'avait jamais observé d'ascarides dans ses matières fécales, ni éprouvé de démangeaisons à l'anus. Je ne savais à quelle cause attribuer ces pollutions, lorsqu'en examinant les organes génitaux, je remarquai que l'ouverture du prépuce était excessivement étroite, et qu'il s'en échappait de la matière sébacée. Quelques pressions exercées d'arrière en avant, en firent sortir une grande quantité, d'un aspect laiteux et d'une odeur infecte.

D'après ce que j'avais vu dans d'autres circonstances, je pensai que ce vice de conformation était la cause première des pertes séminales. Je conseillai la circoncision : elle fut adoptée et pratiquée immédiatement. Je trouvai à la surface du gland, et surtout autour de sa base, une grande quantité de matière semblable à du fromage mou, pour la couleur et la consistance, mais d'une odeur bien différente. Le gland était d'un rouge vif, presque partout privé d'épithélium, d'une sensibilité excessive, et le moindre frottement en faisait transsuder quelques gouttelettes de sang.

Depuis ce moment, M. B*** passa douze ou quinze jours, et quelquefois plus, sans avoir des pollutions nocturnes, c'est-à-dire, qu'elles n'eurent plus lieu que par plénitude des vésicules séminales. Un changement

rapide s'opéra dans sa santé et dans ses habitudes : au bout d'un mois, il n'était pas reconnaissable.

—

Ce fait est le plus simple et le plus complet que j'aie observé dans ce genre. Il prouve bien clairement que le phimosis naturel suffit pour provoquer des pollutions très-graves, puisque le malade ne s'était pas livré à la masturbation et n'avait jamais connu de femmes. C'était bien évidemment le séjour prolongé de cette matière sébacée, qui lui donnait un caractère âcre et irritant, puisque la constitution était exempte de toute disposition humorale, de toute affection cutanée. Du reste, les organes génitaux étaient bien développés ; la santé n'était pas encore profondément altérée ; aussi, l'excision du prépuce a-t-elle produit un effet subit et durable.

J'ai vu beaucoup de cas analogues : mais l'influence de cette conformation du prépuce sur la production des pertes séminales n'était pas aussi évidente, soit parce que d'autres causes étaient venues s'y joindre, soit parce que les effets n'étaient pas aussi prononcés. Ainsi, dans un cas, il existait en même temps des ascarides ; dans beaucoup d'autres, les malades s'étaient livrés de bonne heure à la masturbation. Il est vrai que, le plus souvent, elle s'est développée spontanément, et l'on conçoit facilement comment le phimosis a pu y contribuer : l'irritation du gland par cette matière provoque des érections importunes, des titillations qui attirent l'attention des

enfans vers ces parties, et les engagent à y porter les mains, à y exercer des frottemens.

On doit donc attribuer le développement *spontané* de ces manœuvres, chez les enfans très-jeunes qui sont ainsi conformés, au séjour trop prolongé de cette matière entre le prépuce et le gland. Des exemples nombreux ne me laissent aucun doute à cet égard.

En voici un que je ne puis m'empêcher de citer, parce qu'il est encore sous mes yeux, et qu'il présente des circonstances remarquables.

N° 92.

Phimosis naturel : *érections à 8 ans ; tentatives de coït à 9 ; masturbation ; catarrhe vésical ; pollutions diurnes ; paraplégie, etc.*

Dans un voyage que je viens de faire à Narbonne, un cultivateur des environs m'amena son fils, âgé de 15 ans, qui éprouvait, depuis deux ans, une paralysie toujours croissante des membres inférieurs. Les vertèbres ne présentaient aucune altération, aucune déviation ; elles étaient seulement un peu plus mobiles que de coutume. Je remarquai sur les côtés un grand nombre de cicatrices provenant d'autant de cautères, qui avaient été appliqués successivement pendant deux ans. De larges excoriations

s'étaient formées au sacrum et sur les trochanters. En examinant les organes génitaux, je remarquai que le prépuce était très-étroit; et, comme je le pressais pour faire sortir la matière sébacée qui se trouvait à l'ouverture, le pénis se tuméfia, l'enfant rougit, et j'appris bientôt de ses parens, qu'on avait remarqué chez lui des érections dès l'âge de 8 ans; qu'à 9 ans, on l'avait surpris dans un champ de blé, cherchant à exploiter une petite fille du même âge. Il finit par avouer que le prurit dont il était tourmenté, l'avait conduit à des frottemens, à des manœuvres dont il avait conservé la fatale habitude.

Le premier symptôme qui se manifesta, fut un *fréquent besoin d'uriner*, suivi, au bout d'un an, d'une incontinence complète d'urine. Dans le cours de la seconde année, les jambes s'affaiblirent, ainsi que l'intelligence; les digestions se dérangèrent; il survint de la diarrhée; la présence de l'urine et des matières fécales amena l'excoriation de la peau. Les bains de mer, les bains aromatiques, les médicamens toniques, excitans, etc., avaient été aussi impuissans que les cautères, parce qu'on n'avait jamais soupçonné la cause du mal.

Ces manœuvres étaient devenues fort rares; mais les urines étaient épaisses, bourbeuses, très-fétides; elles contenaient une si grande quantité de mucus et de glaires, que je n'ai pu y constater la présence du sperme. Mais le malade en rendait certainement en allant à la selle; car son père m'en a montré sur les bords de la chaise percée.

J'ai pratiqué l'excision du prépuce. Huit jours après, j'ai cautérisé la vessie et la surface de la prostate. Un

mois après, les urines étaient parfaitement transparentes, de même couleur et de même aspect qu'en parfaite santé ; elles n'étaient plus rendues involontairement ; la sensibilité était revenue à la peau des membres inférieurs. Mais, depuis quelque temps, l'amélioration ne fait plus de progrès.

Cet enfant n'a jamais eu sous les yeux aucun mauvais exemple ; il a toujours été bien surveillé. Il explique très-bien comment il a été conduit à la masturbation, et tout donne de la vraisemblance à son récit. C'est donc à l'action de la matière sébacée, qu'il faut, en dernière analyse, attribuer l'état où il se trouve aujourd'hui.

§. I. *Phimosis naturel.*

Dans nos salles de vénériens de l'hôpital Saint-Éloi, il vient peut-être tous les ans, quarante ou cinquante militaires pour des balanites qu'ils appellent *chaude-pisse bâtarde*. Il y en a certainement dans le nombre, qui sont dues à l'action du virus blennorrhagique, puisqu'elles sont accompagnées d'écoulement par le canal, et qu'elles sont survenues à la suite d'un commerce avec des filles publiques ; mais, la plupart de ces inflammations sont dues à l'âcreté qu'acquiert la matière sébacée par un séjour trop prolongé entre le prépuce et le gland. Ce qui le prouve, c'est que ces balanites ne s'observent guère que chez ceux dont le prépuce est trop étroit pour laisser passer facilement le gland ; c'est que, très-souvent, elles se manifestent à la suite d'excès de boisson ou de fatigue,

sans qu'il y ait eu cohabitation, surtout chez les hommes du Nord, qui ne sont pas encore habitués aux vins spiritueux et aux chaleurs du Languedoc ; enfin, la promptitude avec laquelle ces inflammations disparaissent après l'excision du prépuce, ou même par la seule influence des soins de propreté, ne peut laisser aucun doute sur leur véritable cause.

Voici une autre série de faits que beaucoup de chirurgiens doivent avoir remarqués comme moi. Dans le nombre de circoncisions que j'ai pratiquées pour cause de phimosis naturel, j'ai rencontré bien souvent des adhérences plus ou moins étendues du prépuce avec le gland, surtout avec la couronne, autour de laquelle la matière sébacée s'accumule plus facilement et séjourne plus long-temps. J'ai vu plusieurs fois ces adhérences s'étendre à la moitié de la superficie du gland ; et c'est toujours dans les points les plus éloignés de l'orifice du prépuce, que je les ai rencontrées. Enfin, dans quelques cas, je n'ai trouvé de libre que le sommet du gland, c'est-à-dire, les parties les plus voisines du cours des urines. Ces adhérences ne peuvent s'être établies, qu'après la destruction des surfaces muqueuses correspondantes ; car les tissus muqueux ne sont pas susceptibles de se réunir, tant qu'ils conservent leur caractère. Il faut donc que l'inflammation de la surface du gland et du prépuce ait été assez intense pour produire une ulcération superficielle.

J'ai trouvé bien d'autres altérations à la suite de ces excisions, et j'ai pu suivre les nombreuses nuances qui conduisent de l'une à l'autre.

J'ai vu le plus souvent la surface du gland excoriée, mamelonnée, rutilante, laissant exsuder de chaque papille saillante une gouttelette de sang : quelquefois, des portions plus ou moins étendues de la surface du gland étaient privées d'épithélium, excoriées, excavées, ulcérées, surtout autour de la couronne, de manière à laisser soupçonner l'existence d'une infection syphilitique. La surface correspondante du prépuce était aussi plus ou moins excoriée, ulcérée ; et j'ai vu plusieurs fois ces excoriations accompagnées du gonflement inflammatoire de quelques ganglions lymphatiques de l'aine : nouveau symptôme facile à concevoir, mais qui augmentait encore la ressemblance de cette légère indisposition avec la syphilis. Ce qui distingue ces ulcérations des chancres, c'est que leurs bords sont amincis, leur fond peu cavé ; d'ailleurs, les parties voisines sont couvertes d'une couche plus ou moins épaisse de matière sébacée, d'apparence caséeuse et d'une odeur insupportable. S'il reste quelques doutes, ils ne tardent pas à disparaître après l'excision du prépuce ; car, du jour au lendemain, tout change d'aspect : des bains et quelques soins de propreté font le reste.

C'est dans cet état que se présentent les parties dans les balanites récentes ; ce sont ces inflammations, ces ulcérations qui amènent les adhérences plus ou moins étendues, plus ou moins intimes du prépuce avec le gland; adhérences ordinairement celluleuses, quelquefois fibreuses et même cartilagineuses, suivant que l'inflammation a été plus ou moins répétée.

Il en résulte aussi des indurations variables, suivant

l'intensité, la durée, la reproduction de la phlogose. Ainsi, j'ai trouvé souvent la membrane muqueuse épaissie, endurcie, chagrinée, mamelonnée à sa surface ; d'autres fois, fibreuse et même cartilagineuse, avec une épaisseur double, triple de celle qu'elle doit avoir. J'ai vu des cas où elle était devenue squirrheuse et même cancéreuse. J'ai opéré plusieurs cancers de la verge, qui ne reconnaissaient certainement pas d'autre cause. Ces malades étaient des paysans de 50 à 60 ans, qui n'avaient pas connu d'autres femmes que la leur, et qui avaient eu cependant de nombreuses balanites, acompagnées d'écoulemens âcres et abondans, de gonflement du prépuce, avec excoriation de son ouverture plus ou moins étroite, et à travers laquelle le gland n'avait jamais passé. Soit insouciance ou honte, ils avaient long-temps évité de demander des conseils, et, plus tard, ils avaient ajourné la circoncision qui leur avait été proposée.

Enfin, j'ai vu un cas dans lequel l'inflammation, exaspérée par une marche forcée et des excès de boisson, s'est terminée par la gangrène. La plus grande partie du gland était déjà détruite, quand j'ai excisé le prépuce gangréné ; mais, dès ce moment, la marche de la maladie s'arrêta, et la cicatrisation suivit de près la chute des escarres, que l'opération n'avait pas enlevées.

Tels sont les accidens que j'ai observés chez ceux dont le prépuce était trop étroit pour permettre la sortie du gland ; accidens que je ne puis attribuer qu'au séjour prolongé de la matière sébacée dans l'espèce de cul-de-sac, où s'introduit encore une certaine quantité d'urine, chaque fois que la vessie se vide.

Mais le phimosis naturel n'est pas la seule cause des fâcheux effets que la matière sébacée peut produire sur les organes génito-urinaires, comme on va le voir par des observations multipliées et variées.

N° 93.

Prépuce très-long; *organes génitaux peu développés; enfance délicate; incontinence d'urine.* — A 10 ans, suintement sébacé par l'ouverture du prépuce; *pollutions nocturnes de plus en plus fréquentes; hypochondrie; diminution de la mémoire et de l'intelligence; constipation; pollutions diurnes.* — *Lotions répétées: amélioration.* — *A 28 ans, excision du prépuce: guérison.*

M.r J. B***, né à Amsterdam, d'une constitution très-délicate, d'un tempérament lymphatique, fut sujet, pendant très-long-temps, à une *incontinence d'urine*, et conserva toujours un besoin fréquent d'uriner. Voici comment il s'exprime dans ses notes sur l'origine et les progrès de sa maladie.

« C'est vers l'âge de *dix ans*, que je crois devoir fixer le commencement des pollutions qui m'ont conduit au fâcheux état où je me trouve. A cette époque, une *matière blanchâtre* se forma *sous le prépuce:* de là vinrent des *stimulations*, des *érections*, et, bientôt après, des *pertes;* il s'y joignit aussi une *odeur mauvaise.* Je ne savais qu'en

penser ; je m'inquiétai, mais je n'osai en parler. Ces pertes augmentèrent encore par l'éveil des passions et les mauvais discours de mes camarades de collége. Je devins triste, silencieux, mécontent de moi-même, constamment occupé de la cause de mon mal. Ayant entendu parler de maladies vénériennes, je crus que cette *matière blanche qui sortait du prépuce, en dépendait*, quoique je n'eusse jamais vu de femmes.

Je crus m'apercevoir, plus tard, d'une courbure de l'épine dorsale ; mais, au lieu de me confier à un médecin, j'eus la malheureuse idée de mettre un linge dans mes habits pour cacher cette déviation. Quelque temps après il fallut en mettre deux, pour avoir le même résultat; de sorte que la difformité, imaginaire peut-être dans le principe, est devenue très-réelle et très-apparente.

Ma situation me porta naturellement à la *solitude*, et m'empêcha de prendre part aux récréations de mes camarades. Le défaut d'exercice et la concentration de mes idées, amenèrent le *dérangement des digestions*, des *pesanteurs de tête*, et enfin des fièvres dont je ne fus rétabli qu'au bout de *dix-huit mois*. C'est alors seulement, à 19 ans, que je parlai pour la première fois de ce *suintement du prépuce* et de mes *pertes*. Le médecin enleva cette *matière*, et me recommanda des lotions répétées et la plus grande propreté. J'en éprouvai une *amélioration notable*, et je commençai à me croire guéri.

Cependant, comme je prenais peu d'exercice, mes selles étaient difficiles, et je m'aperçus que je rendais *de la semence par la verge*, dans les efforts que j'étais obligé

de faire. Mes pollutions nocturnes avaient diminué, mais elles revenaient encore souvent. Je couchai sur un lit très-dur ; je me couvris aussi peu que possible ; je pris des bains froids, etc. ; mais rien n'a pu, jusqu'à présent, me délivrer d'une maladie qui empoisonna les plus belles années de ma vie, qui m'a fait perdre la mémoire, la faculté de penser, et me tient, à 28 ans, dans un état d'impuissance. »

Voici ce que je remarquai chez ce malade, en novembre 1836 :

Taille petite, membres grêles, poitrine étroite ; peau blanche et fine ; cheveux blonds et rares ; face très-pâle ; air timide et embarrassé ; hésitation en parlant ; espèce de bégaiement, dû au trouble de la pensée ou à la faiblesse de la mémoire ; organes génitaux d'une exiguïté remarquable ; verge mince et courte, perdue dans des poils presque blancs, très-longs, mais très-rares ; prépuce extrêmement allongé, formant des plis nombreux ; surface du gland enduite d'une pellicule mince de matière sébacée, malgré les soins de propreté les plus minutieux ; scrotum resserré et fort plissé, contenant seulement le testicule *droit*, du volume d'une amande ; testicule *gauche* engagé dans l'anneau inguinal, entouré d'un épanchement séreux et d'une portion d'épiploon : aucune déviation de la colonne vertébrale ; l'erreur du malade tenant à une forte saillie des hanches et du bassin, qui donne à ces parties la même apparence que chez la femme.

Je pratiquai d'abord l'excision complète du prépuce, afin de faire cesser entièrement l'influence de la matière sébacée sur le gland. Le cathétérisme n'ayant pas causé

de vives douleurs, je ne crus pas devoir employer la cautérisation; mais, pour diminuer la sensibilité du canal et lui donner du ton, je laissai, tous les huit jours, une sonde à demeure dans la vessie, pendant une heure ou deux; je prescrivis des douches abondantes fraîches, pour combattre la constipation. Le tempérament étant éminemment lymphatique, je prescrivis plus tard trois ou quatre bains aromatiques par semaine, et l'usage habituel de l'eau de Spa.

Ces moyens éloignèrent les pollutions nocturnes, facilitèrent les selles, et diminuèrent les pertes séminales qui avaient lieu lorsque les efforts étaient considérables; mais l'acupuncture, à travers le périnée et la prostate, produisit des effets plus prompts et plus décisifs. Après cette légère opération, seize jours se passèrent sans pollutions, et depuis, elles n'ont guère été plus rapprochées: les efforts de la défécation n'ont plus provoqué la moindre évacuation séminale. Peu à peu, la figure est devenue plus colorée, plus animée; les forces et l'énergie ont reparu; le caractère a pris de l'assurance et de la gaîté; les érections sont devenues fréquentes et énergiques; enfin, la santé était aussi bonne qu'il était possible de l'espérer, lorsque M.r B*** quitta Montpellier.

Six mois après, je l'ai rencontré à Paris, dans les musées, aux spectacles, en soirée: son existence était entièrement changée.

—

J'ai vu peu de malades aussi malheureusement partagés que celui-ci. C'est bien certainement à l'exiguïté

du pénis qu'il faut attribuer la saillie et les plis nombreux que le prépuce formait au devant du gland : la peau de la verge n'avait pas plus de longueur qu'à l'ordinaire ; mais elle se trouvait exubérante relativement aux parties qu'elle devait envelopper. Le scrotum offrait une disposition analogue à celle du prépuce, par une cause semblable ; il était également retiré vers les pubis, et formait des replis profonds et multipliés, parce que les testicules n'avaient pas plus de développement que chez un enfant de 8 à 9 ans : d'ailleurs, l'un d'eux se trouvait encore engagé dans l'anneau. Cette descente tardive des testicules est un autre signe de faiblesse, qui s'accorde avec leur petite dimension.

L'incontinence d'urine à laquelle M.r B*** fut sujet pendant très-long-temps, annonçait déjà une faiblesse des voies urinaires, dont on ne pouvait rien augurer de favorable pour les organes spermatiques. La connexion qui existe entre les deux fonctions, s'est montrée jusqu'à la fin, puisqu'un besoin très-fréquent d'uriner accompagnait les pollutions.

La prétendue difformité de la colonne vertébrale, que M.r B*** croyait avoir constatée, n'était autre chose qu'une cambrure de la région lombaire, produite par la saillie extraordinaire du bassin et des hanches, qui donnait à ces parties les formes évasées et arrondies de l'autre sexe ; conformation que je n'ai jamais rencontrée qu'avec une extrême faiblesse des organes génitaux.

Enfin, je dois faire remarquer que M.r B*** était né en Hollande et y avait été élevé ; que son enfance avait été maladive ; que toute sa constitution portait l'empreinte

d'un tempérament lymphatique très-prononcé, et que même une sérosité abondante enveloppait le testicule engagé dans l'anneau.

On conçoit facilement que, avec ces dispositions, M.r B*** ait échappé aux mauvais exemples du collége, qu'il soit resté chaste, continent; mais, comment a-t-il été exposé à des pollutions si précoces, si fréquentes, si tenaces? C'est qu'à 10 ans, la matière sébacée, amassée entre le prépuce et le gland, avait déjà produit un suintement *âcre*, d'une odeur *pénétrante*, dont il a parfaitement exprimé l'influence, lorsqu'il a dit: « De là, vinrent des *stimulations*, des *érections*, et bientôt après, des *pertes*. » Ce qui achève de démontrer que les pollutions n'étaient dues qu'à cette matière sébacée, c'est l'amélioration survenue à 19 ans par la seule influence des soins de propreté; amélioration qui a été telle, que le malade s'est cru guéri pendant quelque temps.

Si l'on objectait cependant que ces soins n'ont produit qu'un soulagement momentané; que l'excision même du prépuce, pratiquée à 28 ans, n'a pas suffi pour amener un rétablissement complet, il serait facile de répondre que la faiblesse des organes génitaux y mettait un grand obstacle, qu'une constipation opiniâtre avait fini par produire des pollutions diurnes, enfin qu'une habitude de 18 ans ne pouvait être rompue facilement.

C'est contre ces complications qu'ont été employés les bains aromatiques et l'eau de Spa, les douches abondantes, enfin l'acupuncture. L'effet remarquable produit par ce dernier moyen, prouve que l'habitude avait alors la plus grande part dans la persistance des pollutions.

N° 94.

Prépuce très-long ; *organes génitaux rudimentaires ; tempérament lymphatique ; point d'excès d'aucun genre.* Suintemens sébacés ; *pollutions nocturnes et surtout diurnes ; impuissance ; profonde hypochondrie.—Cautérisation, bains de Barèges : guérison.*

Le capitaine C...., d'un tempérament lymphatique, souvent malade dans son enfance, et long-temps sujet à une *incontinence d'urine*, échappa presque entièrement à la masturbation, et ne commit jamais d'excès de coït, ni d'aucune autre nature, malgré les exemples dont il fut entouré à l'École militaire et à son régiment. Il eut, *par l'ouverture du prépuce, un suintement* qui céda facilement à quelques bains et à des adoucissans, mais qui reparut plus tard sans cause connue. Depuis lors, les rapports sexuels, déjà très-rares, le devinrent encore davantage, et cessèrent complétement vers l'âge de 26 ans, « à cause de l'aversion qu'inspiraient les filles publiques et du respect que commandaient les autres femmes. »

En 1830, le capitaine C.... entra à l'hôpital Saint-Éloi, pour des douleurs vives qu'il éprouvait vers la racine de la verge, au col de la vessie, le long des cordons spermatiques, et surtout dans les testicules, avec un *besoin*

fréquent d'uriner, et des symptômes de catarrhe chronique de la vessie.

Le professeur Delpech, qui faisait alors le service, pratiqua une cautérisation au col de la vessie et à la surface de la prostate. Cette opération modifia, d'une manière avantageuse, la sensibilité des parties; les urines devinrent plus transparentes et furent rendues plus rarement.

Lorsque je pris le service, un mois après cette cautérisation, l'amélioration faisait encore des progrès. Cependant, je trouvai le malade dans un état d'hypochondrie porté au plus haut degré; il ne s'occupait, ne s'entretenait que d'idées tristes, de projets de mort, se plaignait amèrement de tout le monde. Sombre et solitaire, il parlait le moins possible, et passait presque toutes les nuits à se promener silencieusement et à gémir. Je n'appris que peu à peu la cause du désespoir concentré qui le minait. Il était le seul rejeton mâle d'une famille riche et influente. Ses parens le pressaient de se marier: il désirait vivement aussi de la postérité; mais il n'éprouvait plus d'érections ni de désirs vénériens depuis 8 ou 10 ans, et ne pouvait se dissimuler son impuissance. Chaque fois que je l'interrogeais, je voyais des larmes rouler dans ses yeux; mais ce pénible aveu ne lui échappait jamais complétement.

L'examen des parties génitales m'en apprit plus que ses réticences : la verge était à l'état rudimentaire; le prépuce, plus long de moitié que les tissus érectiles, formait de nombreux replis au devant du gland; le scrotum, très-ridé et retiré vers les pubis, contenait deux

testicules *du volume d'un haricot ;* la peau était blanche ; le système pileux rare ; la voix aiguë et faible; les hanches étaient énormes et toutes les formes arrondies; la prostate, un peu volumineuse, mais régulière, était sensible à la pression ; des tiraillemens douloureux s'étendaient de là jusqu'aux testicules.

Les pollutions nocturnes avaient toujours été très-rares ; mais, avant la cautérisation, le catarrhe vésical avait été compliqué de pollutions diurnes fréquentes et abondantes, qui se renouvelaient encore quelquefois. Le malade, impatient de guérir, réclamait instamment des traitemens énergiques, des opérations, etc. : rien ne lui aurait paru trop douloureux ou trop dangereux, pourvu qu'il eût eu quelque chance de sortir de sa triste position. Mais, la cautérisation ayant été très-énergique et ses effets continuant à se faire sentir, je me contentai de prescrire des bains, des lavemens émolliens et narcotiques, des pilules et des boissons insignifiantes, auxquelles je feignais d'attacher une grande importance, pour occuper l'imagination du malade, et je l'envoyai à Barèges, dès que la saison le permit.

L'effet de ces eaux dépassa mes espérances; car, cinq ou six mois après, un proche parent du capitaine C.... m'apprit que son caractère était tout-à-fait changé, qu'il avait repris le commandement de sa compagnie, et montrait beaucoup d'activité dans son service. Comme tout le monde ignorait la véritable nature de sa maladie, je dûs m'abstenir de toute question directe qui eût pu la dévoiler; mais j'appris qu'il était revenu spontanément à des projets de mariage, dont sa famille s'était vaine-

ment occupée jusqu'alors, et qu'il paraissait y penser sérieusement.

—

Cette observation ressemble tellement à la précédente, que je me contenterai de faire remarquer l'influence de la matière sébacée sur des organes presque rudimentaires, et les rapports de l'incontinence d'urine avec les pertes séminales involontaires.

N° 95.

Organes génitaux peu développés, excepté le prépuce; *matière sébacée très-abondante. — Depuis la puberté, pollutions nocturnes de plus en plus fréquentes. — De 30 à 45 ans, pollutions diurnes, impuissance, etc. — Ascarides; vermifuges, effet nul. — Deux cautérisations à un an d'intervalle, bains du Vernet : guérison.*

Monsieur G..., chef d'état-major, d'un tempérament nerveux, d'un caractère grave et calculateur, eut une enfance assez délicate, se livra très-rarement à la masturbation, plus rarement encore au coït, et ne contracta aucune maladie contagieuse. Les premiers phénomènes de la puberté s'annoncèrent chez lui par des *pollutions nocturnes*, qui précédèrent de long-temps toute émission *volontaire*, et contribuèrent probablement à les rendre

fort rares. Ces pollutions nocturnes devinrent bientôt assez fréquentes, pour lui donner des inquiétudes. Il employa, pour s'en débarrasser, tous les moyens connus, se soumit avec persévérance aux tortures les plus rudes, les plus variées, sans obtenir la moindre diminution dans ces évacuations : les fatigues de l'état militaire n'eurent pas plus d'effet.

Vers l'âge de 30 ans, il s'y joignit des pertes séminales pendant la défécation, rares d'abord, ensuite presque habituelles. Enfin, quelques années plus tard, les urines devinrent très-abondantes, se troublèrent par le refroidissement, et laissèrent déposer un nuage épais, floconneux, plus ou moins copieux, mais presque constant : les dernières gouttes qui tombaient du canal, étaient souvent épaisses et visqueuses, comme une forte solution de gomme.

Pendant que ces pertes séminales augmentaient d'une manière lente et continue, le caractère devenait sombre, inquiet, mélancolique ; les forces diminuaient, ainsi que la mémoire, l'intelligence, la vision, etc. Enfin, toutes les fonctions se dérangèrent : celles de la génération, peu énergiques dans tous les temps, s'affaiblirent de plus en plus, et le malade tomba dans une impuissance absolue, accompagnée d'inertie physique et morale, ainsi que d'un profond dégoût de la vie : c'est dans cet état qu'il vint à Montpellier, en 1836, à l'âge de 45 ans.

Sa voix était faible, son système pileux rare et blond, sa constitution frêle et sa maigreur excessive. Ses organes génitaux paraissaient s'être arrêtés, dans leur développement, à l'état qui précède la puberté ; les tissus

érectiles surtout étaient très-exigus ; le prépuce seul avait une longueur disproportionnée, et contenait une matière sébacée abondante, qui se reproduisait avec une grande promptitude : l'ouverture du gland était d'un rouge violacé, qui annonçait une vive irritation de l'urètre. En effet, le passage d'une sonde provoqua, tout le long du canal, de violentes douleurs, accompagnées de contractions spasmodiques, qui auraient pu faire croire à des rétrécissemens.

Ces circonstances me paraissaient indiquer clairement la cause des pollutions, lorsque le malade me parla d'ascarides dont il avait été souvent tourmenté ; ajoutant que, tout récemment encore, provoqué par de vives démangeaisons à l'anus, il avait retiré, sous l'ongle du médius, un de ces petits vers vivant. Ces renseignemens positifs me firent essayer, pendant quinze jours, les vermifuges les plus puissans, sous toutes les formes ; mais il ne parut dans les selles que deux ou trois ascarides, et il ne se manifesta pas la moindre amélioration dans les symptômes. Je fus donc obligé de renoncer à une indication qui m'avait paru si positive.

L'excessive sensibilité de l'urètre, surtout au voisinage de la prostate, la rougeur violacée de l'ouverture du gland, etc., me déterminèrent à pratiquer, avant tout, une cautérisation, depuis le col de la vessie, jusque vers le bulbe de l'urètre. Ses effets furent si prompts et si décisifs, que je renonçai à l'excision du prépuce, pour laquelle le malade montrait d'ailleurs quelque répugnance. Au bout de huit jours, les urines étaient transparentes, et leur expulsion s'opérait avec une énergie

inaccoutumée ; la constipation avait cessé, ainsi que les pertes séminales qui avaient lieu dans les efforts de la défécation. Bientôt les érections reparurent, et M.r G...., dont le congé expirait, partit quinze jours après, dans l'état le plus satisfaisant, tant au moral qu'au physique.

L'année suivante, M.r G.... revint à Montpellier, et me remit une note très-détaillée de ce qu'il avait éprouvé dans cet intervalle.

Il avait été obligé de renoncer à l'eau de Spa, ainsi qu'au lait glacé, à cause de l'irritation que ces boissons provoquaient dans les organes génito-urinaires : les fraises, les cerises, les groseilles, et tous les rafraîchissans, avaient, au contraire, produit les meilleurs effets, ainsi que les soins de propreté les plus assidus. Les pollutions diurnes n'avaient plus reparu dans aucune circonstance. Les pollutions nocturnes ne s'étaient reproduites que quarante-trois fois pendant les douze mois qui venaient de s'écouler ; c'était une diminution de plus de moitié : aussi, ces évacuations n'avaient-elles plus d'influence sur le cerveau, que lorsqu'elles étaient très-rapprochées. M.r G.... pensait bien qu'elles ne pourraient cesser complétement, que lorsqu'elles seraient remplacées par des émissions normales ; mais l'effet subit et durable qu'il avait obtenu de la première cautérisation, lui faisait espérer qu'une seconde opération améliorerait sa position, en attendant l'union qu'il voulait contracter.

Je pensai de même, parce que l'urètre avait encore conservé une sensibilité exagérée. Notre attente ne fut pas trompée, et les eaux sulfureuses du Vernet, auxquelles M.r G.... se rendit, seize jours après, contri-

buèrent encore à consolider sa guérison, en diminuant l'abondance de la sécrétion préputiale.

—

Ici, la longueur du prépuce n'était pas aussi remarquable que dans les cas dont je viens de parler ; mais la matière sébacée était sécrétée en grande abondance et se reproduisait très-promptement. Elle se déposait sous forme de pellicules très-minces ; et, quand on voulait en débarrasser le gland, sa surface semblait comme excoriée. Je n'ai pas besoin de faire observer que cette matière, retenue par la disposition du prépuce, peut seule expliquer la précocité et la persévérance de ces pertes séminales, de plus en plus graves, qui ont empoisonné, pendant plus de trente ans, l'existence de cet officier. Lui-même avait fini par en avoir la conviction; mais les soins de propreté ne pouvaient plus suffire, quand il y eut recours.

Il est évident que les ascarides n'ont pas contribué sensiblement à la production de ces pertes séminales, puisque les vermifuges les plus énergiques et les plus variés n'en ont fait rendre que deux ou trois, et qu'il n'en est résulté aucune amélioration. C'est un de ces cas insidieux dont j'ai parlé, dans lesquels la présence d'une petite quantité de ces vers est purement accidentelle.

Le peu de développement des organes génitaux aurait pu faire croire que ces pertes séminales étaient dues à la faiblesse des canaux éjaculateurs, si l'irritation de l'urètre n'avait pas été si prononcée, surtout vers le col de la

vessie. Il est d'ailleurs un fait bien remarquable, qui ne peut laisser aucun doute sur la cause *immédiate* de ces accidens ; c'est le mauvais effet produit par l'eau de Spa et le lait glacé, en opposition avec les avantages obtenus des rafraîchissans de toute espèce. La guérison étant déjà bien avancée, je crus que l'usage de la glace et des ferrugineux la consoliderait; et cependant, ces moyens, tant préconisés, faillirent tout compromettre. Il ne peut s'être glissé aucune prévention dans cette appréciation de l'effet des toniques, puisque le malade y avait une grande confiance : il faut donc qu'il ait été bien vivement frappé de leurs inconvéniens, pour y avoir renoncé.

Quant à la cause première de cette irritation de l'urètre, il faut bien remonter à l'action permanente de la matière sébacée sur la surface du gland, puisque ce malade n'a jamais été soumis à aucune autre influence capable de produire cet effet.

N° 96.

Prépuce fort long ; *tissus érectiles peu développés ; matière sébacée très-abondante ; émissions séminales provoquées par l'équitation, ensuite par des rapports conjugaux incomplets. — Pendant cinq ans de mariage, pas de copulation ; impuissance complète ; pollutions diurnes. — Circoncision : guérison prompte.*

Monsieur C**, d'une constitution robuste, né en Suisse, de parens sains et d'une grande austérité de mœurs, en

reçut des principes rigides de morale et de religion. A 18 ans, étant à cheval, il éprouva, *pour la première fois*, une abondante émission de sperme, et ne tarda pas à provoquer le retour des sensations voluptueuses contre lesquelles il n'avait pas été prémuni. Plus tard, il trouva le moyen de se les procurer par d'autres manœuvres. Cependant, il n'y revint qu'à des époques éloignées, et s'en abstint même souvent pendant un mois ou deux: aussi, sa santé n'en fut-elle jamais altérée, et de fréquens voyages achevèrent de lui en faire perdre l'habitude.

A 25 ans, il n'avait jamais eu de rapports sexuels; il n'avait même aucune idée de leur nature. Dans ces circonstances, il épousa une jeune personne qui n'en savait pas davantage. Plusieurs fois ses parens la crurent enceinte, parce qu'elle prenait de l'embonpoint; elle-même, quoiqu'elle eût ses règles, croyait volontiers ce qu'elle entendait répéter, ce qu'elle désirait ardemment. Après trois ans d'attente, M.r C** consulta un médecin, qui, mal informé, crut à quelque faiblesse ou relâchement de la matrice, et prescrivit à M.me C**, les eaux ferrugineuses de Licthenthal, en Allemagne.

Au bout d'une autre année, M.r C** s'adressa au vieux praticien qui lui avait donné des soins dans son enfance, et celui-ci, à force de questions et d'explications de plus en plus précises, finit par découvrir que l'acte n'avait jamais été consommé. Des émissions fréquentes et abondantes avaient eu lieu, même avec beaucoup de facilité; mais elles avaient été provoquées par de simples pressions, ou tout au plus par quelques frottemens extérieurs, et jamais elles n'avaient même approché du but.

Malheureusement les érections, très-énergiques dans le principe, avaient diminué progressivement; et M.r C** se trouva désormais dans l'impossibilité absolue de profiter des instructions qui lui furent données.

Les préparations ferrugineuses, les frictions excitantes sur la région des lombes, les injections froides dans l'urètre, et tous les toniques, firent plus de mal que de bien. C'est alors que le médecin de M.r C** me l'adressa, dans le mois de juillet 1837, cinq ans après le mariage.

Le malade, âgé de 30 ans, était grand, fortement constitué, et paraissait jouir de la meilleure santé; il n'éprouvait, en effet, qu'une certaine faiblesse dans les jambes et dans les mains: toutes les fonctions, à part celles de la génération, s'exécutaient bien. Mais la verge était remarquable par sa petitesse; le prépuce, au contraire, plus long que les tissus érectiles, formait de nombreux replis au devant du gland, et l'intérieur de ce long canal était rempli d'une abondante quantité de matière sébacée: il y en avait plusieurs couches épaisses accumulées à la surface du gland, qui était fort injecté et d'une excessive sensibilité. Les urines contenaient habituellement un dépôt floconneux plus ou moins abondant, au milieu duquel j'ai presque toujours trouvé des animalcules spermatiques.

Je pratiquai immédiatement l'excision du prépuce. Quelques jours après, les urines devinrent transparentes et les érections reparurent; faibles d'abord, elles acquirent peu à peu plus d'énergie, et le mariage put enfin être consommé.

Je viens d'apprendre, par une lettre touchante de M.r C**, qu'il allait bientôt être père.

—

Les abus auxquels il a été conduit spontanément, ont été trop rares pour avoir pu exercer la moindre influence sur le développement de cette singulière impuissance : d'ailleurs, dans les premiers temps du mariage, les érections étaient fréquentes et très-énergiques : il est probable qu'alors elles auraient pu suffire à l'accomplissement de l'union, sans l'absence absolue de toute expérience. Est-ce à ces actes incomplets, irréguliers, qu'il faut attribuer l'établissement des pollutions diurnes? Leur reproduction, pendant plusieurs années, aurait bien pu donner aux vésicules séminales l'habitude de se contracter convulsivement sous l'influence des moindres frottemens; mais il y a loin d'une pareille disposition, à des pertes séminales constantes pendant l'émission des urines.

Si l'on réfléchit à la facilité avec laquelle des émissions volontaires furent provoquées par l'équitation, et plus tard, par les moindres rapprochemens conjugaux, on sera forcé d'admettre que le pénis jouissait d'une excessive sensibilité. Celle-ci ne peut être attribuée à la prédominance des tissus érectiles, puisqu'ils étaient, au contraire, remarquables par leur exiguïté : il faut donc qu'une cause particulière ait développé et entretenu dans le gland une susceptibilité anormale; et cette cause irritante ne pouvait être que la matière sébacée retenue

à sa surface et altérée par un séjour trop prolongé. Au reste, ce qui le prouve incontestablement, c'est que la seule excision du prépuce a suffi pour arrêter les pollutions diurnes, et amener le développement complet de la fonction.

N° 97.

Prépuce très-long; *tissus érectiles peu développés; matière sébacée abondante; pas d'excès d'aucun genre: mariage à 25 ans; impuissance complète pendant 15 ans: altération profonde de la santé; pollutions nocturnes et diurnes.* — *Excision du prépuce; cautérisations; bains sulfureux; acupuncture: amélioration lente et progressive.*

En 1836, je reçus la consultation suivante de M.r B. F**, négociant, né dans le duché de Bade.

« La première partie de votre Traité sur les Pertes séminales, vient de m'être communiqué par le vénérable(1) médecin qui me donne des soins *depuis quatorze ans*..... Je

(1) On peut juger combien il mérite cette qualification : il a 82 ans, il accueille avec empressement les vérités publiées loin de son pays, et il avoue courageusement qu'il s'est trompé pendant quatorze ans : exemple rare à tout âge, admirable chez un vieillard !

suis âgé de 39 ans, né de parens sains, qui vivent encore et jouissent d'une bonne santé. Je n'ai jamais été maladif. D'une constitution assez frêle, sous le rapport des muscles, j'ai cependant toujours bien supporté les fatigues corporelles; je m'en suis même bien trouvé. Il est vrai que les principes et les habitudes que je dois à mon éducation, m'ont préservé de tout excès. Jusqu'à mon mariage, à 25 ans, je n'ai jamais tenté la cohabitation. Ce n'est pas que je n'aie eu des désirs vénériens depuis l'âge de 15 ans; je joignais même à un tempérament sanguin, une imagination assez ardente. Mais mon caractère *timide*, et la réserve imposée par l'exemple et l'éducation, m'ont tenu éloigné de tout commerce avec le sexe.

» Mes organes génitaux manifestaient une certaine vigueur; des érections se montraient même quelquefois avec une violence qui les rendait *douloureuses* et *convulsives*; des *pollutions nocturnes* survenaient de temps en temps, accompagnées de sensations agréables et suivies de réveil. Je me rappelle que, à cette époque, *l'ouverture du prépuce était souvent tapissée de petits filamens blancs ou de débris de pellicules, à la présence desquels j'attribuais une chaleur un peu douloureuse que j'y ressentais;* mais le peu d'importance que j'y attachais, m'a empêché d'en parler jusqu'à présent.

» A côté de ces manifestations des organes sexuels, je crus remarquer, de bonne heure, une particularité singulière dans leur *conformation*, et cela fit naître en moi la malheureuse idée qu'il pourrait bien en résulter l'impossibilité d'une parfaite cohabitation. Cette particularité consistait dans le *peu d'étendue de la verge;* à l'état

de repos, elle se retirait derrière la peau du prépuce, *au point de sortir à peine au-dessus des testicules.* Mes craintes se croisaient d'une manière si bizarre avec mes désirs, qu'étant à Paris, à 22 ans, et pensant au mariage, je consultai un médecin : il m'assura qu'avec la même conformation, beaucoup d'autres avaient eu des enfans, et je fus rassuré, autant que je pouvais l'être.

» Les liens que je contractai, trois ans plus tard, furent le résultat d'une véritable inclination. Cependant, mes appréhensions ne firent qu'augmenter pendant les dix-huit mois que je passai comme fiancé ; par surcroît de fatalité, dans le moment qui devait les détruire ou les confirmer, se présenta chez ma femme la circonstance dont vous faites mention dans votre observation N° 44. Un autre aurait tout surmonté, du moins un peu plus tard ; mais ce qui n'était peut-être chez moi qu'une impuissance imaginaire, devint et resta désormais une impuissance trop réelle, malgré des tentatives réitérées et prolongées ; malgré l'emploi de remèdes astringens, toniques et même excitans, tels que les bains salés, les lotions vinaigrées et froides, les fumigations et les onctions aromatiques; malgré l'usage de l'eau de Spa, du musc, du phosphore, des cantharides, etc. Dans une dernière consultation qui eut lieu à Paris, on me conseilla des bains et des adoucissans, qui ne produisirent pas plus d'effet. On avait parlé d'une incision au prépuce ; mais elle ne fut pas pratiquée.

» Cependant ma santé n'éprouva pendant long-temps aucune altération importante ; j'étais seulement sujet à une constipation qui devint excessive en 1832, à la suite

d'un voyage en Italie, pendant les grandes chaleurs de l'été et en poste; ce ne fut qu'après *plusieurs jours d'efforts inouïs et très-douloureux*, que je parvins à aller à la selle. La voiture m'a toujours produit cet effet; je ressentais quelquefois alors des douleurs cuisantes à l'anus. Ces échauffemens cédaient au repos et aux bains; mais ils reparaissaient facilement.

» Au printemps de l'année suivante, je remarquai qu'une lecture à haute voix me fatiguait bientôt la poitrine; ma voix devenait rauque; j'éprouvais la même chose en parlant un peu long-temps. Je ressentis aussi des douleurs rhumatismales au cou, au dos, aux épaules, à la poitrine; des battemens de cœur fréquens; des étouffemens; de la *gêne dans la respiration* en marchant vite, ou en montant; un sentiment de *lassitude dans les jambes* sans cause apparente; des *vertiges* momentanés; *de fréquens et pressans besoins d'uriner, qui me mirent quelquefois dans de grands embarras*. Les eaux de Baden diminuèrent mes douleurs rhumatismales, mais elles augmentèrent ma constipation. Bientôt après, j'éprouvai plus d'inquiétude et d'agitation; les *vertiges* et les *palpitations* revinrent plus souvent et avec plus de force. Le lait d'ânesse me donna des flatuosités, qui interrompaient mon sommeil et semblaient remonter jusqu'à la gorge; des tiraillemens d'estomac qui produisaient un tremblement dans les jambes, des distensions entre la poitrine et le bas-ventre. Mes digestions devinrent de plus en plus pénibles, et mes selles, laborieuses; je perdis l'appétit; je maigris rapidement; je devins très-faible; je dormis fort peu et très-mal.

» En novembre 1835, mes palpitations redoublèrent, *surtout la nuit;* mon sommeil fut presque nul ou interrompu par des rêves affreux : j'étais toujours beaucoup plus fatigué en me levant, qu'en me couchant. Mes urines, *très-abondantes*, surtout la nuit et le matin, étaient extraordinairement troubles, et contenaient une espèce de nuage épais.

» Les fortes palpitations firent désirer l'apparition d'un flux hémorrhoïdal. Pour y parvenir, on appliqua, tous les vingt-huit jours, des sangsues à l'anus : depuis cinq ou six mois, j'ai en effet des hémorrhoïdes, qui donnent de temps en temps quelques gouttes de sang ; mais je ne m'en trouve pas mieux. La seule chose qui m'ait fait du bien, c'est l'exercice ; mais mes jambes sont si faibles, que je suis obligé le plus souvent d'aller en voiture ou à cheval..... Aucun jour ne ressemble exactement à celui qui précède, ni à celui qui suit. La moindre contrariété suffit pour m'agiter et augmenter mes palpitations : elles redoublent aussi pendant les selles.

» Depuis huit jours, mon médecin a constamment reconnu dans mes urines *la présence du sperme*, c'est-à-dire, *d'un nuage floconneux, blanchâtre*, etc. Je viens encore d'avoir une pollution nocturne presque sans érection ; elle m'a laissé une très-grande fatigue le lendemain. Je n'ai remarqué qu'une fois, en allant à la selle, une matière épaisse et visqueuse à l'ouverture du canal. Les désirs vénériens sont presque nuls depuis long-temps ; mais j'évite tout ce qui pourrait les exciter..... »

Le malade vint à Montpellier, peu de temps après m'avoir écrit. Sa maigreur était extrême ; sa voix faible

et cassée ; ses forces physiques et morales anéanties ; les testicules n'avaient ni le volume ni la fermeté ordinaires, mais la verge surtout était remarquable par sa petitesse : le prépuce, d'une longueur excessive, formait de nombreux replis au devant du gland ; il contenait une grande quantité de matière sébacée ; le gland était très-petit, très-rouge et d'une extrême sensibilité ; l'orifice avait une couleur violacée. Les urines, rendues très-fréquemment et en abondance, contenaient constamment un nuage copieux, épais et blanchâtre, dans lequel j'ai toujours rencontré des animalcules spermatiques. Les pertes séminales, pendant la défécation, étaient variables en quantité, mais à peu près constantes. Les pollutions nocturnes étaient devenues rares, peu abondantes et tout-à-fait passives. L'introduction d'une sonde dans la vessie causa de vives douleurs.

Le 22 juin 1836, je pratiquai l'excision du prépuce ; quelques jours après, je cautérisai la portion prostatique de l'urètre.

Au bout d'un mois, les urines étaient presque entièrement transparentes ; les érections avaient repris une énergie nouvelle ; les digestions se faisaient mieux ; la constipation avait cessé ; le sommeil était plus réparateur ; l'embonpoint augmentait, ainsi que les forces et la gaîté. J'espérai que l'usage des eaux sulfureuses suffirait pour achever le rétablissement, et je conseillai celles d'Aix en Savoie.

Deux ans après, je revis M.^{r} B. F** ; sa santé s'était consolidée ; sa virilité s'était accrue, et, maintes fois, il s'était senti si bien disposé, qu'il s'était cru sur le point

de remplir enfin ses devoirs conjugaux. Mais une appréhension insurmontable s'était toujours opposée à l'accomplissement entier de l'acte, et, le plus souvent, il éprouvait, dans la nuit même, une pollution abondante, accompagnée de rêves et d'érection énergique.

S'étant trouvé plus mal pendant un voyage fait en hiver à Paris, il avait été cautérisé par le D.r Labat, et en avait éprouvé les mêmes effets que la première fois, sans pourtant avoir pu atteindre le but de tous ses désirs.

Les urines étaient presque transparentes; cependant, j'y ai trouvé trois fois des animalcules spermatiques, parfaitement caractérisés, quoique peu nombreux.

Je pratiquai encore une cautérisation, et je conseillai les eaux du Vernet, près Perpignan. La santé générale de M.r B. F** s'en trouva bien : cependant, ce ne fut qu'après l'acupuncture du périnée, que les fonctions génitales commencèrent à s'accomplir.

—

Ce malade, exempt de tout excès, comme les précédens, épouse, à 25 ans, une femme charmante qu'il aime depuis long-temps, et, quinze ans après, il n'a pas encore pu consommer cette union ! A quoi faut-il attribuer cette longue impuissance, pendant la période de la plus grande énergie virile? Est-ce à la faiblesse primitive des organes génitaux? Sans doute, il faut tenir compte de leur peu de développement. Mais, des érections s'étaient manifestées dès l'âge de 15 ans, et depuis,

elles avaient été souvent énergiques et même importunes. L'impuissance n'était donc pas congéniale.

Faut-il l'attribuer à l'imagination? L'appréhension peut bien agir dans une circonstance défavorable, et croître ensuite par le souvenir des échecs précédens. Mais, à côté d'une femme charmante et d'un caractère admirable, il se serait bientôt présenté un moment décisif : d'ailleurs, ces appréhensions avaient précédé le mariage ; elles devaient donc être fondées sur quelque chose.

Une circonstance remarquable, à laquelle le malade n'attachait cependant aucune importance, permet de donner une solution satisfaisante de ce qui est arrivé. *Les petits filamens blancs, les débris de pellicules* qui se présentaient à l'ouverture du prépuce depuis la puberté, n'étaient certainement autre chose que de la matière sébacée; et M.r B. F** ne se trompait pas, quand il lui attribuait *la chaleur un peu douloureuse* qu'il éprouvait dans ces parties. L'action de cette matière âcre explique parfaitement pourquoi les érections étaient quelquefois assez violentes pour devenir *douloureuses* et *convulsives ;* pourquoi, *malgré ces manifestations des organes génitaux*, M.r B. F** éprouvait cependant des doutes sur sa virilité ; pourquoi *ses craintes se croisaient d'une manière si bizarre avec ses désirs.*

En effet, ces érections étaient provoquées par l'irritation du gland, plutôt que par l'accumulation du sperme, puisqu'elles étaient *douloureuses ;* elles devaient être facilement suivies de pertes séminales, puisqu'elles étaient *convulsives.* Le malade ne se doutait pas de ces évacuations, qui ont été long-temps méconnues par les médecins eux-mêmes ; mais il avait la conscience de sa

faiblesse ; il sentait que ces érections importunes étaient tout-à-fait involontaires, indépendantes de ses pensées, de ses besoins réels ; elles ne lui inspiraient aucun entraînement énergique vers l'autre sexe. Telle est la véritable cause de la fluctuation qu'il éprouvait entre ses craintes et ses désirs.

La longue et constante impuissance qui a si malheureusement justifié ces craintes, ne peut être expliquée que par les pertes séminales : cela est si évident, que je crois tout-à-fait inutile d'insister sur ce point. Mais je dois faire remarquer que ces évacuations n'étaient pas dues seulement à la faiblesse, au relâchement des organes génitaux, puisque les toniques, les excitans, les aphrodisiaques n'ont produit aucun bien, même temporaire.

L'état des voies urinaires peut donner une idée de ce qui devait se passer du côté des organes spermatiques : les urines étaient abondantes ; le besoin de les rendre se reproduisait très-souvent d'une manière impérieuse, irrésistible. Il existait donc, dans toutes ces parties, une irritation chronique qui s'étendait jusqu'aux organes sécréteurs, en passant par les réservoirs destinés aux produits de la sécrétion ; et cet état était dû à l'influence permanente de l'irritation entretenue à l'extrémité du canal excréteur. Si la soustraction de cette cause première n'a pas suffi pour faire disparaître ses effets, c'est qu'elle avait agi pendant vingt ans sans interruption, et que, d'ailleurs, l'inaction complète des organes génitaux devait avoir ajouté à leur faiblesse congéniale.

—

— Je viens de recevoir une consultation, qui contient exactement les mêmes détails; seulement, l'impuissance est encore plus ancienne, puisqu'elle dure depuis dix-neuf ans. Cependant, le malade n'avait que 24 ans lorsqu'il s'est marié. Il affirme aussi n'avoir jamais été adonné à la masturbation, n'avoir jamais eu de rapports intimes avec aucune femme, et s'être abstenu d'excès de boisson. Les causes de cet état paraissent être les mêmes; les symptômes qui l'accompagnent sont semblables : émission fréquente et abondante des urines; pollutions nocturnes sans érection; pollutions diurnes variables, etc. « L'acte n'a pu être consommé, parce que le membre manquait de la roideur nécessaire, ou ne la conservait pas assez long-temps, un épanchement de semence ayant lieu de suite..... »

Depuis 1821, jusques en 1834, le malade n'a cessé de faire des frictions, des fumigations, des lotions; de parcourir toutes les eaux thermales d'Europe; d'user enfin des toniques, excitans, aphrodisiaques, etc., employés par les deux malades précédens, et avec aussi peu de succès.

Ce sont donc trois cas semblables, et bien remarquables par la durée de l'impuissance dans l'âge de la plus grande virilité, sans que ces malades y aient contribué par leur conduite. Certes, des faits de cette nature sont d'un grand intérêt pour la science, et d'une haute importance pour la société.

—

N° 98.

Prépuce très-long ; *organes génitaux rudimentaires ; constitution délicate ; masturbation précoce , mais peu répétée ; impuissance absolue* depuis 19 ans jusqu'à 29 ; *altération profonde de la santé ; pertes séminales pendant l'émission des urines et des matières fécales. — Excision du prépuce ; cautérisation de la portion prostatique de l'urètre : guérison très-prompte et complète.*

Dans les premiers jours de mai 1824 , je fus consulté par M.r A*** , médecin , d'une petite taille et d'une constitution très-délicate. Il avait la voix faible et efféminée , la démarche timide et l'air embarrassé. Après quelques mots obscurs sur sa maladie , il me remit la note suivante.

« Agé de 29 ans , issu de parens sains , mais né faible et maladif , je suis sujet , depuis mon enfance , à de fréquentes indispositions , telles que catarrhes pulmonaires , toux opiniâtre , vertiges , éblouissemens , maux de tête , débilité extrême , lassitudes spontanées , insomnies accablantes. Ma poitrine a toujours été très-faible ; peut-être aussi a-t-elle été fatiguée par le chant , que j'aimais beaucoup. A 10 ans , j'eus le malheur de *trouver* la masturbation , et depuis je m'y suis livré pendant plusieurs années , mais à des intervalles fort éloignés.

» A 19 ans, le hasard m'offrit une bonne fortune; je voulus en profiter. Mais, assiégé par un pressentiment sinistre, je tombai dans un abattement extrême : non-seulement il ne put y avoir introduction ; mais il n'y eut pas même érection. La verge resta constamment d'une flaccidité complète. Pendant un mois, les mêmes circonstances favorables se représentèrent, sans que l'acte pût être consommé. Cependant, l'érection eut lieu quelquefois, mais d'une manière incomplète ; et, si je voulais en profiter, j'étais arrêté tout à coup par une *douleur vive à la racine de la verge*, ou par le relâchement subit des parties. Enfin, dans tous ces efforts impuissans, je n'éprouvai pas la moindre jouissance ; ils ne furent jamais accompagnés ni suivis d'éjaculation. Il en résulta une maladie qui dura cinq semaines : je ne sais trop comment la caractériser ; mais je crois que c'était de l'épuisement.

» Après mon rétablissement, je restai dans la même impuissance. Je confiai mon état à un de mes amis, étudiant en médecine, qui me fit une légère incision au frein de la verge. Cette opération fut absolument sans résultat. Un an après, je contractai des liaisons très-intimes avec une jeune personne que j'avais l'occasion de voir fort souvent. Ces rapports consistèrent *forcément* en des jouissances artificielles et réciproques, les seules que je pusse goûter et procurer. Au bout de huit mois, je retombai dans un état de faiblesse extrême; j'eus de fréquens épistaxis, et je cessai ces manœuvres dangereuses. Six mois après, j'avais repris quelque force et le désir des femmes.

» Désespéré de ne pouvoir le satisfaire, je consultai le D.r Sernin, de Narbonne, qui attribua mon impuissance à la crainte et à la timidité. Cependant, comme je toussais beaucoup et ne dormais presque pas, M.r Sernin me prescrivit des bouillons pectoraux et un régime adoucissant, qui me calmèrent pendant quelque temps, sans cependant produire aucun changement dans l'état des parties.

» En 1820, j'étudiai la médecine dans l'espoir d'y trouver la cause de mon malheur; mais, avant tout, je résolus de m'assurer s'il tenait réellement à une influence morale, et je m'adressai à une femme incapable de m'intimider. Malgré son expérience, elle ne put me procurer qu'un plaisir mensonger, mêlé de *douleur* et terminé par l'*écoulement* de quelques gouttes d'un *liquide aqueux*. Depuis cette époque, j'ai passé trois ans sans avoir le courage de tenter d'autres essais.

» En 1823, le professeur Fages me conseilla des lotions froides sur les parties génitales, avec l'eau vinaigrée. Plus tard, le professeur Delpech me fit une incision au prépuce, et me conseilla de prendre plus de confiance en moi-même; mais je sens que je n'ai éprouvé aucun changement. Je dois vous faire observer que les toniques ne m'ont jamais réussi, et que les rafraîchissans ne me conviennent pas non plus pendant long-temps.

» Je n'ai jamais éprouvé une très-grande ardeur pour le sexe, soit par apathie naturelle, soit par sentiment de mon impuissance. *Je n'ai jamais eu de pollutions nocturnes.* Bien souvent, près d'une femme qui me plaisait, ou à la suite de pensées voluptueuses, je me suis senti mouillé, mais c'était bien peu de chose. Plus j'avance,

plus il me semble que l'érection est difficile et incomplète. Autant que je puis m'en souvenir, dans le principe l'émission avait lieu pendant l'érection ; ensuite, elle s'est opérée pendant le relâchement qui succédait à la masturbation : le sentiment de plaisir était très-faible, et le gland restait *tuméfié* et *douloureux* pendant quelque temps. J'urine *très-souvent*, surtout après les repas, et quelquefois *avec une sorte de plaisir :* le premier jet est toujours très-clair, mais les dernières gouttes sont *plus épaisses*, comme *visqueuses ;* elles sortent *difficilement*, et me causent quelquefois de la *douleur* le long du canal.

» Depuis dix jours je suis dans une position affreuse ; j'aime et je suis payé de retour. J'ai tout obtenu, excepté la dernière faveur, que j'ai faiblement sollicitée, *dans la crainte de l'obtenir*. Que dois-je faire ? Quelle est la cause de mon état. Dépend-il d'une faiblesse originelle ? Est-il le résultat de l'onanisme ? Je ne m'y suis, cependant, livré que bien rarement. La crainte peut-elle produire un pareil effet? »

L'examen des parties génitales confirma l'opinion que je m'étais formée en lisant cette consultation. La verge était très-petite et comme perdue au milieu des poils ; le prépuce, en partie divisé, plus long que les corps caverneux, formait, de chaque côté, de nombreux replis, sous lesquels était accumulée une grande quantité de matière sébacée : les testicules étaient aussi peu développés que ceux d'un enfant de 8 à 10 ans ; le bassin était très-large et contrastait, par son évasement, avec l'étroitesse de la poitrine ; les hanches formaient une saillie aussi prononcée que chez une femme de même

taille ; l'urètre paraissait d'une sensibilité excessive, surtout depuis le bulbe jusqu'à la vessie, et la sonde fut arrêtée plusieurs fois par des coarctations spasmodiques; la prostate avait son volume ordinaire ; cependant, elle était douloureuse à la pression.

Je conseillai à M.r A*** l'excision complète du prépuce, et la cautérisation de la portion prostatique du canal. Il demanda du temps pour y réfléchir : je ne le revis que plusieurs mois après, et je le trouvai beaucoup plus mal.

N'ayant pu renoncer à l'espoir qui s'offrait sans cesse à son imagination, il avait consulté plusieurs praticiens; et, d'après le conseil de l'un d'eux, professeur distingué, il avait fait usage d'une infusion de cantharides dans du vin de Malaga, deux heures avant le moment du rendez-vous. Il en avait éprouvé la plus grande agitation ; son corps s'était couvert d'une sueur abondante ; mais jamais il n'avait été plus complétement impuissant. La nuit s'était passée dans une espèce de délire, qui avait fini par une pollution abondante, sans érection, ni plaisir.

Depuis lors, il avait perdu le sommeil et l'appétit : ses jambes pouvaient à peine le soutenir. Du reste, il avait constamment observé dans ses urines un nuage épais, qui tombait au fond du vase, comme le dépôt d'une décoction d'orge concentrée. Les dernières gouttes qui sortaient du canal, étaient filantes, visqueuses entre les doigts ; il prétendit même avoir senti distinctement du sperme passer avec les urines, en produisant dans le canal une titillation mêlée de plaisir et de douleur. Enfin, il avait constaté plusieurs fois l'expulsion d'une quantité

plus ou moins considérable de sperme pendant les efforts de la défécation.

Ces renseignemens me firent insister sur mes premiers conseils ; mais le malade manqua encore de résolution. Pendant un mois, il essaya différentes préparations aphrodisiaques, qui ne firent qu'aggraver de plus en plus sa position.

Enfin, la circoncision et la cautérisation furent pratiquées, et leurs effets dépassèrent mes espérances. Avant que la cicatrice du prépuce fût terminée, les érections étaient assez énergiques pour causer des tiraillemens douloureux. Depuis lors, les urines restèrent parfaitement transparentes : aucune perte séminale ne reparut pendant la défécation. Le rétablissement s'acheva sans accident, et M.r A*** partit, au bout d'un mois, dans un état de joie qui tenait du délire.

—

Depuis quinze ans que ces notes ont été recueillies, j'ai souvent eu l'occasion de revoir M.r A***, qui exerce la médecine dans une petite ville des environs. Chaque fois, il est entré avec moi dans les plus grands détails sur son état, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre que sa guérison ne s'était pas un instant démentie. Ce résultat est bien remarquable, quand on pense que l'impuissance la plus absolue avait été constatée sans interruption, pendant dix années consécutives, par une série d'essais déplorables, bien propres à aggraver encore l'état

fâcheux dans lequel étaient tombés des organes aussi peu développés.

La chétive constitution de ce malade a fait croire que son impuissance absolue et prolongée était due à la faiblesse de ses organes *rudimentaires*, et l'illusion était plus naturelle que dans les cas précédens, à cause de l'absence constante et remarquable de toute pollution nocturne. Cependant, les pollutions diurnes elles-mêmes n'étaient pas dues au relâchement des canaux éjaculateurs.

En effet, les toniques, les lotions froides, etc., n'ont jamais produit de bien; les aphrodisiaques ont toujours été très-funestes : les adoucissans, les rafraîchissans, au contraire, ont souvent été utiles, du moins momentanément. D'un autre côté, le malade était tourmenté par un *besoin fréquent d'uriner :* dans ses tristes tentatives de coït, il était arrêté tout à coup par une *douleur vive à la racine de la verge*. Après d'autres manœuvres plus déplorables encore, le plaisir était mêlé de *douleur*, le gland restait *tuméfié* et *douloureux :* la sensibilité de l'urètre était excessive ; elle déterminait des contractions spasmodiques qui s'opposaient au passage de la sonde; enfin, la prostate était *douloureuse à la pression*. Ces pertes séminales étaient donc évidemment entretenues par un état phlogistique très-prononcé.

L'accumulation de la matière sébacée entre ce long prépuce et le gland, a probablement été la cause première de cet état de la membrane muqueuse. Dans les observations précédentes, il n'en existait pas d'autre, et cependant l'irritation s'est propagée jusqu'aux testicules et même jusqu'aux reins, comme chez ce dernier malade.

Il est vrai que celui-ci a connu la masturbation, mais il ne s'y est livré que très-rarement. D'ailleurs, comment a-t-il pu y être poussé, à l'âge de 10 ans, avec une constitution délicate et maladive, avec des organes aussi rudimentaires? Il faut bien qu'il y ait été entraîné par une irritation morbide, et cette irritation est suffisamment indiquée par le *gonflement* et la *douleur* dont le gland était souvent le siége.

Ainsi, en tenant compte de l'influence que ces rares abus peuvent avoir exercé sur la production de cette phlogose de l'urètre, il faudrait encore les regarder comme secondaires. La cause première serait toujours la matière sébacée retenue à la surface du gland.

N° 99.

Prépuce excessivement long ; *organes génitaux rudimentaires : masturbation dès l'âge de 9 ans ; affaiblissement et roideur du système musculaire ; catarrhe vésical.— A 19 ans, sonde à demeure dans l'urètre ; excision du prépuce ; cautérisation de la vessie et du canal : amélioration rapide ; guérison très-probable.*

Ferdinand Mas, faible et délicat, quoique né de robustes paysans, se développa difficilement, et resta toujours petit et chétif. A 10 ans, il eut la rougeole, et l'année suivante, les mouvemens des membres devinrent embarrassés, surtout ceux des jambes, sans

cause apparente et sans douleur. Cette faiblesse, accompagnée d'une certaine roideur, augmenta lentement pendant cinq ans; en sorte qu'à 15 ans, Ferdinand Mas ne pouvait changer de place qu'en se cramponnant aux meubles ; ce qui lui était même difficile, parce que les bras étaient roides et n'obéissaient pas bien à la volonté.

Pendant deux ans, on appliqua des vésicatoires, des emplâtres, des cautères; on fit des frictions avec divers linimens ; on donna des bains aromatiques, de la tisane de houblon, etc., le tout sans le moindre succès. Enfin, le malade entra à l'hôpital de Montpellier, vers la fin de septembre 1836, dans l'état suivant :

Constitution chétive, semblant appartenir à un enfant de 8 à 9 ans, quoique le malade en eût 17; peau lisse et pâle; absence de poils sur tout le corps, même autour des organes génitaux; verge très-petite; prépuce fort long; testicules aussi petits que des haricots; air hébété; intelligence bornée; réponses lentes; parole embarrassée; presque inintelligible; contraction comme tétanique de tout le système musculaire; flexion habituelle des membres et des doigts ; déviation des pieds en arrière et en dedans ; station impossible; mouvemens des membres thoraciques difficiles, saccadés et irréguliers ; urines très-abondantes, troubles, fétides, laissant déposer un nuage épais, rendues très-fréquemment, environ trente fois par jour; colonne vertébrale régulière; rien de remarquable du côté de la poitrine ou de l'abdomen.

Après avoir observé ce malade pendant quelques jours, je restai convaincu que son état était dû à la masturbation. L'exiguïté de ses organes génitaux paraissait

contraire à cette opinion : mais l'aspect de la face, l'ensemble des symptômes, et surtout la contraction permanente du système musculaire, m'avaient frappé. Ce fut cependant en vain que je le pressai de questions ; et, pendant trois semaines, aucun élève ne fut plus heureux. Enfin, le D.r Riutort-y-Font ayant gagné sa confiance, en obtint des aveux qui justifièrent complétement mes soupçons. Ce malheureux avait commencé dès l'âge de 9 ans, peut-être plus tôt : il prétendit qu'il avait renoncé depuis long-temps à ses manœuvres : je n'en crus rien, parce qu'il avait caché trop long-temps la vérité.

Le 19 novembre, j'introduisis dans l'urètre une sonde de gomme élastique n° 8, les dimensions du canal ne permettant pas d'en employer une plus grosse, et je la laissai à demeure jusqu'au 23, malgré les supplications du malade. La présence de la sonde provoqua une inflammation, suivie d'écoulement, et surtout d'une *vive douleur*, qui rendit insupportable le moindre attouchement de la verge.

Huit jours après, on crut observer déjà de l'amélioration dans l'état général du malade ; il parut plus éveillé, plus intelligent ; ses mouvemens furent un peu plus libres et plus étendus. C'est alors seulement que je remarquai un suintement épais et abondant de matière sébacée par l'ouverture étroite et allongée du prépuce ; suintement très-ancien, mais augmenté par la présence de la sonde.

Le 29 novembre, je pratiquai l'ablation du prépuce, pour soustraire le gland à l'action de cette matière, comptant d'ailleurs sur cette plaie, pour empêcher pendant long-temps tout attouchement de la verge. Après

cette circoncision, je trouvai la surface du gland rouge dans toute son étendue, et comme excoriée dans plusieurs points.

Le 8 décembre, la plaie du prépuce était cicatrisée, et l'écoulement du canal avait cessé. On remarquait aussi une amélioration notable dans l'intelligence du malade, une plus grande liberté dans tous ses mouvemens ; mais les urines étaient toujours fort abondantes et rendues très-fréquemment ; elles se troublaient bientôt par le refroidissement, et contenaient un dépôt blanchâtre très-copieux.

Le 16 décembre, je cautérisai la vessie et le commencement de l'urètre jusque vers le bulbe. (*Bains ; lavemens ; boissons adoucissantes ; huit grains de thridace.*) Le 25 décembre, les urines n'ont été rendues que trois fois dans la nuit. Le 31, leur émission n'a eu lieu que quatre fois dans les vingt-quatre heures ; elles n'ont pas été plus abondantes qu'à l'état normal, et leur transparence est restée parfaite.

Depuis lors, l'amélioration fit des progrès rapides ; l'intelligence et la vivacité augmentèrent ; une gaîté inaccoutumée anima les traits du malade ; sa langue se délia ; tous ses mouvemens devinrent plus faciles et plus étendus ; on ne le vit plus occupé qu'à exercer ses membres ; il commença par s'asseoir et put bientôt se tenir debout ; enfin, tous ses muscles, auparavant si rigides, s'assouplirent et rentrèrent peu à peu sous l'empire de la volonté : il ne lui manquait plus, disait-il, que de la force pour bien marcher et compléter son rétablissement. C'est dans cet état progressif que je laissai Ferdinand Mas, à la

fin de mon service. J'ai appris qu'il était sorti de l'hôpital, peu de temps après (1).

—

J'aurais pu rapporter cette observation parmi celles qui sont relatives à la masturbation ; mais cette habitude elle-même se rattachait à une autre circonstance, qui avait besoin, pour être bien comprise, d'être rapprochée d'autres cas analogues.

Ce malheureux avait 17 ans quand il fut admis à l'hôpital, et ressemblait, sous tous les rapports, à un enfant de 8 à 9 ans : ses organes génitaux, tout-à-fait rudimentaires, n'offraient aucun des signes qui annoncent l'approche de la puberté ; cependant, il y avait sept ans qu'il se livrait à la masturbation, et ce n'étaient pas de mauvais exemples qui l'y avaient conduit. Comment a-t-il été poussé à ces manœuvres ? Pourquoi y a-t-il persisté si long-temps ? Il n'avait pas d'ascarides ; ce n'est pas son tempérament qui a pu le tourmenter. Il est donc probable que la matière sébacée qui s'accumulait entre ce long prépuce et la surface du gland, a provoqué de bonne heure l'irritation habituelle de ces parties, et que les mains y ont été attirées par de vives

(1) Cette observation a été recueillie par le D.r Riutort-y-Font, de Palma, île de Mayorque.

démangeaisons, par des érections purement pathologiques. Les observations précédentes, et, en particulier, celle du N° 92, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

Les effets du traitement ne sont pas moins remarquables. Si l'on se rappelle la chétive constitution du malade, l'état déplorable où il était tombé, et les complications qui existaient, on concevra quelle peut être la puissance de l'art, quand il atteint la cause première du mal.

N° 100.

Prépuce excessivement long et étroit; *pénis petit; matière sébacée abondante; excès vénériens fréquens.— A 35 ans, satyriasis; pollutions nocturnes, puis diurnes; diabètes sucré; perte des dents; gastrite chronique; phthisie pulmonaire. Mort.*

Monsieur C***, négociant, d'une haute taille, d'une constitution sèche, eut de bonne heure des relations sexuelles, et remarqua de *fréquens suintemens* par l'ouverture étroite et allongée du prépuce. A 32 ans, il se maria, et usa de ses droits avec peu de modération; mais une grossesse survint et fut bientôt suivie d'une seconde, en sorte que ces excès n'eurent pas de suite. Malheureusement Mme C*** prit alors à son service une jeune fille ardente, qui ne répondit que trop aux désirs de son mari:

bientôt il tomba dans une véritable fureur érotique, accompagnée d'un priapisme presque habituel. Il crut pouvoir profiter impunément de cet état morbide, pour rassasier sa maîtresse, sans s'épuiser lui-même ; parce que les émissions séminales étaient rares et peu abondantes, en comparaison de la fréquence et de la durée des actes.

Les organes génitaux acquirent bientôt une sensibilité excessive ; le prépuce se tuméfia, s'enflamma ; son ouverture, déjà étroite, se rétrécit, au point de ne plus permettre le passage du gland ; les érections devinrent rares, peu énergiques, peu prolongées, et les émissions séminales furent de plus en plus précipitées ; des pollutions nocturnes, puis diurnes, se manifestèrent : alors, cette salacité extraordinaire se changea en aversion pour les femmes ; toutes les fonctions se dérangèrent : l'affaiblissement fit des progrès rapides, malgré les analeptiques, les fortifians et les traitemens de toute espèce, qui furent prodigués pendant trois ans. Enfin, en décembre 1834, le malade, âgé de 39 ans, vint à Montpellier dans l'état suivant :

Maigreur squelettique ; faiblesse excessive, surtout des jambes ; station fatigante ; déambulation presque impossible : douleur habituelle et pesanteur dans les lombes et la colonne vertébrale ; peau sèche et squammeuse ; yeux enfoncés et cernés ; pommettes saillantes ; joues fortement déprimées ; *facies* de vieillard, par suite de la perte de toutes les dents ; langue d'un rouge vif dans toute son étendue, fendillée et pointue ; soif ardente, inextinguible ; appétit vorace ; digestions très-labo-

rieuses, accompagnées de flatuosités, d'assoupissement et de bouffées de chaleur à la figure ; toux ; expectoration souvent mêlée de stries de sang ; émission fréquente et abondante d'une urine incolore, légèrement trouble au fond ; dernières gouttes épaisses, visqueuses comme de l'eau de gomme, empesant le devant de la chemise, comme une couche épaisse d'amidon.

La quantité d'urine rendue dans les vingt-quatre heures, varie *de* 6 *à* 8 *litres ;* concentrées par l'évaporation sur le feu, elles fournissent pour résidu une espèce de *caramel* très-abondant ; analysées par le professeur Balard, elles contiennent une grande quantité de matière *sucrée*, peu de substance animale, pas de traces d'urée ou d'acide urique.

Constipation opiniâtre depuis le début de la maladie : pendant la défécation, émission par la verge d'une matière gluante et visqueuse, presque transparente, et variable pour la quantité ; *érections nulles depuis trois ans : absence complète de désirs vénériens ;* testicules *pendans* et *sensibles à la moindre pression ;* scrotum *très-relâché ;* cordons spermatiques *variqueux*, et souvent *douloureux ;* verge *très-petite*, retirée vers le pubis ; *prépuce excessivement long et plissé*, terminé par une ouverture très-étroite, habituellement remplie d'une matière épaisse, blanche, *très-fétide*, fournie par les follicules sébacés.

Pour faire cesser l'irritation que devait entretenir cette matière sébacée, j'excisai le prépuce. Le gland était extrêmement rouge, excorié dans plusieurs points, et d'une sensibilité extraordinaire. Quelques jours après, je cautérisai le col de la vessie et la portion prostatique de l'urètre.

La rigueur de la saison ayant exaspéré la toux, j'explorai la poitrine, et je trouvai une *pectoriloquie* très-prononcée au-dessous de chaque clavicule. J'appliquai six cautères en quinze jours, etc. Le malade partit au printemps pour son pays, où il succomba quelques mois après, avec tous les symptômes de la phthisie pulmonaire.

—

Cette observation est assez compliquée pour que je fasse abstraction de la gastrite chronique et de la phthisie pulmonaire, qui n'ont probablement été que les effets éloignés, éventuels des excès vénériens, dont il importe davantage de rechercher la cause et les conséquences directes.

On a vu dans les observations précédentes la matière sébacée, retenue à la surface du gland par un prépuce trop étroit ou trop long, provoquer à la masturbation des enfans très-jeunes, dont les organes génitaux étaient peu développés. Ici, une disposition semblable a produit des *excès vénériens*, parce que les circonstances ont favorisé des rapports sexuels précoces. L'exiguïté de la verge, la flaccidité et l'allongement du scrotum, la disposition variqueuse des cordons, tout annonçait cependant peu d'énergie et d'activité dans les organes de la génération.

A quoi faut-il attribuer cette salacité extraordinaire? A l'irritation permanente de la surface du gland. Ce qui le prouve, c'est que l'ouverture étroite de ce prépuce, long et plissé, était habituellement rouge et enduite d'un suintement âcre et abondant; c'est que les derniers excès,

ceux qui ont amené l'altération de la santé, ont été provoqués par un priapisme habituel et prolongé, véritable état pathologique, si l'on en juge par le caractère des rapports sexuels, et par l'état d'inflammation où se trouvaient le prépuce et le gland au moment de la circoncision.

Ici, l'affection des voies urinaires a été portée au point de constituer un véritable *diabètes sucré;* mais cette complication n'a rien qui doive surprendre, quand on se rappelle tant d'autres observations, et surtout celles qui précèdent, dans lesquelles les pertes séminales involontaires ont été précédées d'incontinence d'urine, ou accompagnées d'une sécrétion extraordinaire d'urine mal élaborée dont l'expulsion était fréquente, précipitée, etc. Ce diabètes sucré n'était donc que le plus haut degré d'un symptôme qui s'associe très-communément aux pollutions diurnes, parce que l'urètre est le conduit excréteur des urines et du sperme : seulement, cet exemple est le plus propre que je connaisse à donner une idée d'un véritable *diabètes spermatique.*

En effet, les symptômes ont suivi la même marche des deux côtés. Après les derniers excès qui ont amené l'altération de la santé, l'éjaculation n'a plus eu lieu qu'avec précipitation ; les évacuations volontaires ont été remplacées par des pollutions nocturnes ; celles-ci ont bientôt fait place à des pollutions diurnes de plus en plus abondantes : de là, l'aversion pour les femmes et l'impuissance.

La matière visqueuse qui s'échappait de la verge pendant les efforts de la défécation, celle qui accompagnait les dernières gouttes d'urine, était loin d'avoir la consis-

tance, la couleur, l'odeur du sperme ordinaire ; mais les urines aussi étaient privées des matériaux qui les caractérisaient, et elles contenaient une grande quantité de sucre, qu'on n'y rencontre jamais dans l'état de santé. Cette matière *gommeuse*, qui épaississait les dernières gouttes d'urine, n'était pas très-abondante ; mais son expulsion se répétait si souvent, que, dans les vingt-quatre heures, il s'en répandait assez sur le devant de la chemise, pour lui donner la consistance d'un carton.

Si l'on prétendait que cette matière ne venait pas des testicules, parce qu'elle ne ressemblait pas au sperme ordinaire, il faudrait nier que le fluide expulsé par la vessie fût produit par les reins, parce qu'il n'avait plus les caractères de l'urine : encore resterait-il à expliquer l'aversion pour les femmes et l'impuissance absolue, qui ont succédé au satyriasis.

Prépuce exubérant.

Dans les observations qu'on vient de lire, les organes génitaux étaient remarquables par leur exiguïté. Des corps caverneux grêles et courts, surmontés d'un gland très-petit, formaient au devant des pubis une espèce d'appendice vermiforme, composée presque entièrement d'une peau abondante et ridée, presque perdue au milieu de poils longs et rares. Le scrotum présentait une disposition analogue : également retiré vers les pubis, il formait des plis nombreux et profonds; les testicules étaient d'une petitesse remarquable, et même ils n'avaient pas toujours franchi l'anneau inguinal.

C'est au peu de développement des tissus érectiles qu'il faut attribuer la longueur démesurée du prépuce, et ses nombreux replis au devant du gland, comme c'est à la petitesse des testicules que tenaient les rides profondes et multipliées du scrotum. C'est ce qui explique pourquoi ces circonstances se rencontrent souvent ensemble; pourquoi il s'y joint, tantôt une hernie congéniale, tantôt un varicocèle, tantôt une dimension exagérée du bassin, des formes arrondies qui appartiennent à l'autre sexe.

Il est remarquable aussi que tous ces individus étaient d'une constitution délicate, maladive, d'un tempérament lymphatique ou nerveux; que la plupart venaient du nord de l'Europe, et avaient reçu une éducation très-sévère.

Cependant, malgré la réunion de circonstances aussi peu favorables à l'action des organes génitaux, ces malades ont eu des pollutions nocturnes dès l'âge de 10 à 12 ans, sans aucune espèce de provocation; ou bien ils ont été conduits *spontanément* à de graves abus, plusieurs années avant la puberté, et l'un d'eux s'est livré à des excès vénériens précoces : tous sont tombés promptement dans une impuissance complète et prolongée, par suite de pollutions diurnes.

Ces érections prématurées ne peuvent s'expliquer par l'état rudimentaire des organes génitaux, ni par la constitution délicate des malades, ni par les circonstances où ils étaient placés; enfin, ils n'avaient pas non plus d'ascarides. Cette activité prématurée dépendait donc d'une excitation purement locale du pénis; elle était tout-à-fait étrangère au sperme, puisque, dans plusieurs cas, les testicules n'en sécrétaient pas encore. L'accumulation de

la matière sébacée autour du gland, peut seule expliquer cette irritation habituelle, tout-à-fait pathologique, et attestée d'ailleurs par des *suintemens*, des *écoulemens* plus ou moins abondans, plus ou moins répétés ; par l'*excoriation habituelle de l'ouverture du prépuce ;* par son inflammation fréquente ; par la douleur du gland, et la vive injection de sa surface.

Au reste, les effets remarquables produits par les soins de propreté, et surtout par l'excision du prépuce, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

Ceux dont le prépuce est excessivement long et plissé au devant du gland, sont donc exposés, comme ceux qui ont un phimosis naturel, à tous les inconvéniens qui résultent d'un séjour trop prolongé de la matière sébacée à la surface du gland ; et l'irritation de cet orifice excréteur se propage, dans un cas comme dans l'autre, à l'appareil urinaire, aussi bien qu'aux organes spermatiques.

Il existe cependant une différence importante à signaler entre ces deux variétés. La longueur excessive du prépuce, dépendant de l'exiguïté des tissus érectiles et coïncidant presque toujours avec des testicules rudimentaires, il en résulte que l'irritation, provoquée par la matière sébacée, agit toujours sur des organes faibles, chétifs, qui résistent mal aux abus, aux excès que cette irritation peut provoquer ; il en résulte surtout que les pertes séminales involontaires sont infiniment plus difficiles à guérir. Dans les cas de phimosis naturel, la circoncision suffit ordinairement pour amener la guérison, parce que l'étroitesse du prépuce ne tient pas, comme son exubérance, à un état rudimentaire des organes génitaux.

Il est rare qu'on soit aussi heureux chez ceux qui ont le prépuce excessivement long, parce qu'il ne suffit pas de l'enlever, ni même de détruire l'irritation de l'urètre, de la vessie, etc. ; il reste encore une débilité congéniale des organes génito-urinaires, qu'il est souvent difficile de combattre par des toniques, à cause de la susceptibilité des tissus qui ont été long-temps phlogosés ; débilité qui tient d'ailleurs à l'organisation primitive des parties, et ne peut par conséquent disparaître complétement. Ces malades ne sauraient avoir, après leur guérison, une vigueur à laquelle ils n'ont jamais été prédestinés.

Il me reste à parler des cas dans lesquels une sécrétion sébacée, excessive ou viciée, peut être cause de pertes séminales involontaires, indépendamment de la conformation du prépuce.

N° 101.

Matière sébacée abondante et âcre entre le prépuce et le gland. —*De 13 à 19 ans, pollutions nocturnes de plus en plus fréquentes ; hypochondrie croissante. — Soins de propreté, etc. : cessation des pertes séminales et de l'affection mentale.*

Un jeune hollandais, d'un tempérament lymphatique, d'un caractère grave, adonné de bonne heure aux études les plus sérieuses, éprouva, vers l'âge de 13 ans, des pollutions nocturnes qui augmentèrent juqu'à 19. Alors

il tomba peu à peu dans une hypochondrie si profonde, que sa mère prit le parti de le conduire à l'établissement de Vanves, près de Paris, destiné au traitement des aliénés, et dirigé par MM. Falret et Voisin. Voici la note qui leur fut adressée par le médecin du malade.

« Causa effluvii liquoris seminalis, quod sæpè locum habebat, posita erat in *irritatione glandis, orta ibi excretione materiæ scrophulosæ :* hujus materiæ copia tanta fuit, ut *totum interstitium præputii et glandis impleret ;* hæc materia omni glandis superficiei tenaciter adhærebat, tàmque *acris erat,* ut indè *irritatio penis* et ita *effluvium liquoris seminalis* produceretur. Materia humectando ablata fuit ; deìn lotione et balneis aquæ frigidæ excretio et effluvium planè cesserunt ; adhibitâ simul medicatione internâ antiscrophulosâ. »

A l'établissement de Vanves, on joignit, à ces soins de propreté, des moyens hygiéniques, des exercices gymnastiques variés, et proportionnés aux forces du malade, ainsi qu'un traitement moral convenable, et les symptômes d'hypochondrie ne tardèrent pas à se dissiper.

Je dois ces renseignemens à l'obligeance du D.r Falret. Je regrette qu'ils ne contiennent pas plus de détails sur les caractères de cette affection mentale ; mais on peut facilement s'en faire une idée, d'après les nombreux cas analogues que j'ai rapportés.

Ce qu'il y avait d'essentiel à bien constater ici, c'était la cause première des pollutions, et, par suite, de l'hypochondrie. Or, la note que j'ai rapportée, est on ne peut plus précise à cet égard ; et je dois ajouter que le malade y est désigné par l'épithète de *juvenis honestissimus,*

pour faire comprendre, sans doute, que ces pertes séminales ne pouvaient être attribuées à la masturbation. Au reste, l'*abondance* de cette matière accumulée sous le prépuce, son *adhérence* au gland, son *âcreté*, etc., sont parfaitement appréciées, ainsi que la disparition des pollutions, par l'absence de cette cause d'irritation. Ce tableau, quoique rapide, ne laisse rien à désirer.

N° 102.

Parens érysipélateux. — A 11 ans, masturbation spontanée : inflammation fréquente du gland, du prépuce et de l'urètre, ressemblant tantôt à une dartre, *tantôt à une* blennorrhagie; *pollutions nocturnes et diurnes ; hypochondrie, etc., etc.— Traitement infructueux pendant 16 ans ;* matière sébacée abondante. — *Excision du prépuce : guérison.*

Ignace Arias, espagnol, né de parens robustes, mais disposés aux érysipèles, n'eut que des épistaxis et des vers dans son enfance. A 11 ans, il contracta *spontanément* l'habitude de la masturbation, quoiqu'il n'obtînt d'émission séminale qu'à 15, et continua jusqu'à 20. A cette époque, il éprouva de très-vives douleurs dans la région des reins, et se corrigea momentanément ; mais il devint timide et mélancolique, éprouva de la chaleur dans tout le corps, des *fourmillemens dans les testicules*, et une terreur profonde de sa position. (*Emétiques et purgatifs.*)

A partir de cette époque, dérangement des digestions, spasmes, vapeurs, perte de l'appétit. A 22 ans, maladie inflammatoire (*Quatre saignées, un émétique et un purgatif*); faiblesse extrême; mélancolie plus profonde: rétablissement lent. Retour à la masturbation, bientôt après: rechute, constipation opiniâtre, malgré les lavemens répétés: mauvais effets des toniques et de l'opium, à diverses reprises. Changement de conduite: alors, pollutions nocturnes de plus en plus fréquentes; mauvais effets des bains froids et des eaux sulfureuses. L'année suivante (*Sangsues aux lombes; diète sévère; usage de l'eau pour toute boisson*): amélioration.

En 1824, forcé de s'expatrier, le malade tomba dans une hypochondrie déplorable, avec penchant au suicide: les pollutions nocturnes devinrent plus fréquentes; il s'y joignit des pertes séminales pendant l'expulsion des matières fécales et des urines. Le coït avait toujours été précipité; bientôt il suffit du contact, et même de la vue d'une femme, pour déterminer l'éjaculation. La situation devint de plus en plus grave: toutes les fonctions se dérangèrent, toutes les sensations se pervertirent.

Je ne suivrai pas le malade dans le récit minutieux et compliqué de tous ses maux, et des traitemens variés qu'on y opposa; mais je dois faire remarquer qu'il y eut, de 20 à 35 ans, de très-fréquentes inflammations *du gland, du prépuce et de l'urètre, qui ressemblaient tantôt à une dartre, tantôt à un écoulement blennorrhagique.*

A 36 ans, un médecin de Saint-Ander pratiqua deux injections dans le canal, avec une solution de nitrate d'argent, sans aucun résultat. Le malade se rendit alors

à Montpellier, et fut reçu à l'hôpital Saint-Éloi, le 4 novembre 1837.

Le professeur Serre, qui faisait le service, pratiqua deux cautérisations de l'urètre, à trois semaines d'intervalle. Ces opérations, qui paraissaient parfaitement indiquées, ne produisirent cependant aucune amélioration, non plus que les sangsues, les bains, les préparations camphrées, opiacées, etc., soit en boissons, soit en lavemens ou en frictions.

Quand je pris le service, le 1er janvier, les pollutions nocturnes et diurnes étaient aussi fréquentes, aussi abondantes que jamais ; la maigreur, la faiblesse, l'hypochondrie, la constipation et tous les autres symptômes persistaient au même degré. En lisant avec attention tous ces détails, recueillis par M. Mata, compatriote du malade, je fus frappé de ces inflammations fréquentes *du gland, du prépuce et de l'urètre*, dont la cause n'était pas indiquée. Je découvris le gland, et je trouvai, à sa surface, une grande quantité de matière sébacée, épaisse, et d'une odeur très-forte. Le malade affirma qu'il avait cependant soin de l'enlever souvent, mais qu'elle se reproduisait du jour au lendemain.

Le 3 janvier, je pratiquai l'excision du prépuce.

Depuis ce moment il s'opéra, dans l'état du malade, un changement lent, mais progressif, que je ne puis attribuer qu'à la circoncision ; car je n'employai que des lavemens, des bains, des émulsions, etc., qui avaient été mis en usage, bien des fois, sans le moindre résultat. Les urines devinrent de plus en plus naturelles, la constipation cessa, et avec elle les pertes séminales qui avaient

lieu pendant la défécation : les pollutions nocturnes s'éloignèrent de plus en plus : les digestions se rétablirent ; l'embonpoint revint, ainsi que les forces et la gaîté. Enfin, I. Arias sortit de l'hôpital, quatre mois après, dans l'état le plus satisfaisant.

—

Comment ce malade a-t-il été porté *spontanément* à se livrer à la masturbation, quatre ans avant le développement des organes génitaux ? A quoi tenaient ces inflammations qui s'étendaient du prépuce au gland, du gland à la membrane muqueuse de l'urètre ? C'est ce qu'explique la sécrétion exagérée de la matière sébacée. Cet état habituel tenait peut-être à une disposition héréditaire, puisque les parens du malade étaient sujets à de fréquentes inflammations érysipélateuses. Quoi qu'il en soit, la guérison du malade, après l'excision du prépuce, ne peut laisser aucun doute sur la fâcheuse influence exercée par cette matière ; puisque les pertes séminales avaient résisté aux traitemens les plus énergiques et les plus variés ; puisque je n'ai employé, après l'opération, que des moyens insignifians, déjà mis en usage bien des fois sans le moindre succès.

—

N° 103.

Dartre préputiale, *alternant avec une dartre anale ; masturbation, etc.*

Monsieur de S***, fils du malade qui fait le sujet de l'observation N° 1, né faible, avec une hernie ombilicale, eut une enfance délicate, et présenta tous les caractères des tempéramens nerveux. Cependant, sa santé se consolida par des exercices gymnastiques, et M.r de S*** montra beaucoup d'intelligence dans ses premières études ; mais, vers l'âge de 15 ans, il resta en arrière de ses camarades, et perdit l'aptitude au travail : son caractère devint inquiet, impatient, et il manifesta un penchant irrésistible à détruire tout ce qui lui appartenait, surtout ses cahiers et ses livres, qu'il déchirait ou qu'il jetait au feu, sans motif. C'est alors que j'appris qu'il avait contracté, dans sa pension, l'habitude de la masturbation. Il fut mis à la campagne, admonesté, surveillé, et promit de se corriger ; il parut faire tous ses efforts pour y parvenir, mais il retomba toujours au bout d'un temps plus ou moins long, qui ne dépassa jamais trois semaines ou un mois. C'est quand il croyait être plus sûr de lui-même, qu'il revenait à sa passion avec fureur, et qu'il éprouvait des pollutions nocturnes multipliées.

Une vive démangeaison existant habituellement à l'anus avec suintement muqueux, douleur dans le rectum et érections importunes, je pensai que ces symptômes étaient provoqués par des ascarides; mais on n'en put jamais découvrir.

Enfin, le malade vint à Montpellier, et voici ce que je remarquai au premier retour de sa malheureuse passion : le prépuce était rouge, fort tuméfié, luisant à l'extérieur comme s'il fût devenu le siége d'une inflammation érysipélateuse; à l'intérieur, il était tapissé d'une espèce de fausse membrane blanche et épaisse qui recouvrait aussi le gland; c'était de la matière sébacée consistante, très-abondante et d'une odeur infecte, qui se reproduisait avec une grande rapidité; les parties sous-jacentes étaient d'un rouge vif, à papilles saillantes, que le plus léger frottement faisait saigner. Ce malheureux jeune homme m'apprit alors, que cet état se reproduisait au moins tous les mois, et qu'alors il éprouvait dans toutes ces parties un tel prurit et des érections tellement continues, que sa volonté était vaincue : il se faisait attacher pendant la nuit, mais il ne pouvait éviter des pollutions répétées. Cette irritation se dissipait au bout de sept à huit jours, pour se reporter à la marge de l'anus et revenir quelque temps après.

Il me parut évident dès-lors, que l'indication consistait à faire disparaître cette *dartre préputiale* intermittente, et j'envoyai le malade aux bains d'Aix en Savoie, avec la recommandation de faire pratiquer la circoncision, si l'usage des eaux sulfureuses ne suffisait pas pour modifier cette disposition. J'aurais commencé par cette opération,

si la dartre de l'anus n'avait eu son importance aussi, comme affection locale et comme indice d'une disposition plus générale, qu'il fallait combattre avant tout.

—

J'ai vu plusieurs malades chez lesquels le retour d'une irritation préputiale ramenait avec violence des abus, des excès ou des pertes séminales involontaires ; ces irritations étaient accompagnées d'une rougeur érysipélateuse, ou bien de l'éruption de petits boutons, de petites vésicules, de plaques dartreuses, et, dans tous les cas, d'une sécrétion plus abondante de matière sébacée, d'un prurit et d'une salacité extraordinaires. Il en résultait aussi des retours périodiques de symptômes généraux plus ou moins graves : chez un de ces malades, le penchant au suicide se reproduisait à chaque époque.

Le cas que je viens de rapporter, présente un intérêt particulier, à cause du rapprochement de la maladie du père avec celle du fils. Je suis maintenant disposé à croire qu'il existait aussi chez le premier (*Voy.* Obs. N° 1), quelque disposition dartreuse de même nature, qui s'est portée plusieurs fois sur les organes spermatiques.

—

N° 104.

Dartre préputiale, *alternant d'une manière remarquable avec une irritation de la portion prostatique de l'urètre; pollutions nocturnes, puis diurnes; impuissance variable. — Cautérisation; rétablissement.—Rechute; bains de Vernet: guérison.*

Monsieur B***, juge, d'un tempérament lymphatico-sanguin, s'adonna rarement à la masturbation, et ne commit jamais d'excès vénériens. Il eut, pour la première fois, à 18 ans, une éruption de *boutons sur le prépuce;* elle disparut spontanément, revint bientôt après, se dissipa de même, et fut désignée par les médecins sous le nom de *dartre préputiale*. Depuis lors, elle est revenue à des époques de plus en plus éloignées, et a présenté diverses circonstances qui méritent d'être remarquées.

« Ces boutons, dit M.r B***, se montraient, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, au nombre de cinq ou six; ils n'étaient pas plus gros d'abord qu'une tête d'épingle, et s'accompagnaient d'un violent prurit; peu à peu ils augmentaient et se réunissaient; puis ils se desséchaient, et ne laissaient qu'une certaine rougeur qui se dissipait assez promptement. L'apparition de ces boutons a toujours été précédée, pendant trois ou quatre jours, d'un sentiment plus prononcé de lassitude et de pesanteur à la

racine de la verge. Pendant l'éruption, cette lassitude disparaissait entièrement, et l'ardeur, ainsi que la puissance vénérienne, étaient beaucoup plus prononcées qu'à l'ordinaire. Le retour de cette éruption eut lieu d'abord tous les deux ou trois mois; puis deux ou trois fois par an, puis tous les ans, tous les deux ans : il y a maintenant trois ans qu'elle n'a reparu. En devenant plus rare, elle a aussi perdu de son intensité et de sa durée : je n'y ai jamais opposé que des lotions d'eau fraîche. »

Deux années après la première apparition de cette *dartre préputiale* intermittente, M.r B*** eut une ulcération à la verge : on la regarda comme syphilitique, parce qu'elle était survenue à la suite d'un coït suspect. Plus tard, il eut deux écoulemens assez rapprochés, puis un gonflement à l'aine. A tous ces symptômes on opposa des traitemens antivénériens très-longs et exécutés scrupuleusement.

Depuis douze ans que M.r B*** est marié, il n'a eu de rapports avec sa femme, que deux ou trois fois par semaine; mais il a ordinairement éprouvé trois ou quatre pollutions nocturnes par mois. Depuis quatre ans, il ressent plus de pesanteur et de lassitude vers la racine de la verge; les érections *spontanées* ont disparu ; celles qui peuvent être provoquées par des rapports conjugaux, sont très-variables, rarement complètes et souvent tout-à-fait impossibles; l'éjaculation est toujours *précipitée*, quelquefois même elle *précède l'intromission*, et jamais elle n'est accompagnée de plaisir. Elle est suivie d'insomnie, de prostration générale, d'irritation ou de crampes d'estomac, surtout si le rapprochement a eu lieu le soir. Les

pollutions nocturnes sont *très-abondantes*; elles ont lieu *presque sans érection*, et sont suivies de symptômes beaucoup plus graves et beaucoup plus prolongés que les évacuations dues au coït. Depuis deux ans, elles sont devenues de plus en plus rares, et M.r B*** a remarqué, par hasard, à plusieurs reprises, qu'il rendait du sperme en allant à la selle, *quoiqu'il ne fût pas constipé*. Depuis quinze mois, le testicule gauche et le canal déférent sont *engorgés*, mais non douloureux.

A son arrivée à Montpellier, le malade avait 42 ans; son teint était coloré, sa santé paraissait excellente; mais ses digestions se faisaient mal; ses nuits étaient mauvaises; il sentait que sa mémoire et son intelligence avaient beaucoup perdu. L'affaiblissement progressif de ses facultés viriles lui causait un vif chagrin. Les urines étaient troubles, très-fétides; elles contenaient beaucoup de flocons muqueux et un dépôt abondant d'apparence spermatique. A cette occasion, le malade me fit observer que, *depuis douze ans*, elles avaient presque toujours présenté des caractères analogues : ainsi, cette altération des urines remontait à l'époque de son mariage.

Le 6 mai 1836, cautérisation depuis le col de la vessie jusqu'à la portion membraneuse de l'urètre : effet prompt et très-prononcé : seize jours après, urines parfaitement transparentes; état général fort satisfaisant : départ précipité.

Trois mois après, M.r B*** m'apprit que, malgré l'irritation causée par le voyage, les urines étaient restées transparentes, et que les fonctions génitales avaient acquis une énergie inaccoutumée. Enfin, il se trouvait si bien,

qu'il jugeait inutile de se rendre aux eaux thermales que j'avais cru devoir lui conseiller.

Deux ans après, M.r B*** eut une légère rechute, qui céda promptement à l'usage des eaux sulfureuses de Vernet, près de Perpignan.

—

Je n'examinerai pas s'il y eut réellement infection syphilitique ou blennorrhagique. Je ferai seulement remarquer que la *dartre préputiale* a paru long-temps avant tout commerce sexuel; que son retour était accompagné de prurit violent, et d'une augmentation notable des désirs vénériens; que les actes ont dû, par conséquent, être plus répétés pendant cette éruption.

Quoi qu'il en soit, les rapports singuliers de cette affection *intermittente* avec les fonctions génitales, sont bien remarquables par leur caractère et par leur constance: on voit bien là un déplacement continuel de l'irritation du prépuce sur la membrane muqueuse de l'urètre. Aussi, dès que la dartre préputiale se montre, le sentiment de lassitude et de pesanteur qui existait habituellement dans la région prostatique, disparaît, et la vigueur de la fonction augmente: les symptômes prostatiques se reproduisent sitôt que la dartre a disparu: bien plus, l'éruption diminuant d'intensité et de durée, un intervalle de plus en plus long s'écoulant entre chaque retour périodique, les fonctions génitales se dérangent dans la même proportion; enfin, la dartre cesse, et l'impuissance devient presque absolue.

J'ai déjà rapporté des observations analogues dans le chapitre V; mais aucune n'est aussi remarquable par la régularité avec laquelle l'irritation de l'urètre alternait avec celle du prépuce.

Il est à remarquer que les urines étaient troubles, etc., depuis douze ans, c'est-à-dire depuis l'époque du mariage : il est donc probable que des actes plus rapprochés ont contribué à la production des pollutions diurnes. Il est bon de noter aussi, que, quand les pollutions nocturnes sont devenues plus rares, l'affaiblissement des organes génitaux s'est prononcé d'une manière plus frappante, et qu'à partir de ce moment, les pertes séminales, pendant la défécation, ont été assez abondantes pour être remarquées du malade.

L'impuissance n'était pas absolue, permanente, parce que les pertes séminales étaient très-variables. Cette mobilité des symptômes est un des phénomènes les plus communs de ces cas peu intenses, qu'on pourrait appeler chroniques. C'est ce qui explique l'inégalité d'humeur de ces malades. Au reste, cette inconstance ne doit pas étonner ici, d'après l'intermittence de cette singulière dartre préputiale.

N° 105.

Dartre héréditaire ; *constitution robuste. — A 20 ans, première cohabitation suivie de blennorrhée et de* pollutions diurnes *;* suintemens par l'ouverture du prépuce *; nombreux écoulemens ; irritation* intermittente *des organes spermatiques; symptômes généraux,* intermittens aussi, *et très-variables. — A 31 ans, dernière blennorrhée; symptômes* continus *jusqu'à 37. — Cautérisations, bains d'Aix : amélioration notable. — L'année suivante, eaux de Vernet : guérison.*

M.r O***, d'une constitution robuste, apporta en naissant une disposition héréditaire aux affections cutanées, qui se manifesta d'abord, par un mal constant aux paupières, ensuite par une multitude de boutons, assez volumineux pour laisser au front et à la face des empreintes semblables à celles de la variole. A 20 ans, dartre au scrotum et à la partie interne des cuisses. (*Préparations d'antimoine; eaux de Barèges, de Luchon.*) Disparition de la dartre, à droite seulement.

Après le retour des eaux, en automne 1819, première cohabitation : écoulement *assez suspect*, mais peu abondant, pas douloureux; guérison en trois semaines, par des bains ordinaires et des boissons rafraîchissantes. Peu de temps après, février 1820, malaises; pesanteurs

dans le bas-ventre ; *tiraillemens douloureux dans les testicules;* pendant la défécation, *expulsion par la verge d'une certaine quantité de matière séminale:* plus tard, maux de gorge, *douleur dans l'urètre*, et parfois, *léger suintement d'une couleur jaunâtre par l'ouverture du prépuce.*

En 1821, augmentation de tous ces accidens ; douleur dans la région des lombes. (20 *grains de sublimé; essence de salsepareille.*) Pendant et après ce traitement antisyphilitique, excitation extraordinaire alternant avec une mélancolie profonde. (*Bains quotidiens ; régime lacté.*) Amélioration générale ; seulement, retour de l'écoulement pendant quatre ou cinq jours, à la suite de quelques actes vénériens un peu rapprochés.

En 1823, sans cause connue, violent étourdissement, accompagné de palpitations. « Cet accident alarmant, dit M.r O***, fut attribué à un état pléthorique ; on m'appliqua des sangsues, *qui me firent beaucoup de mal, comme elles m'en ont toujours fait depuis :* il me resta un malaise permanent que je ne saurais définir ; je n'éprouvais rien de marqué, si ce n'est un mal de tête très-violent et continuel. *Après chaque acte vénérien, ces accidens prenaient une nouvelle force*, quoique je misse toujours un très-long intervalle entre eux. » A la fin de l'année, léger écoulement accompagné de *douleur dans l'urètre, et de suintement par l'ouverture du prépuce ;* jet de l'urine un peu contourné ; *très-légère cautérisation vers la partie moyenne de l'urètre,* qu'on suppose un peu rétrécie ; amélioration assez prononcée pour faire croire à une guérison complète.

En 1824, retour des mêmes accidens tous les jours,

entre deux et quatre heures de l'après-midi. (*Valériane; assa fœtida; bains froids.*) Point de changement. (*Extrait de quinquina.*) Cessation des palpitations et des étourdissemens périodiques; mais, le onzième jour, irritation de l'estomac; trouble des digestions; agitation générale; étouffemens; tremblement des lèvres; faiblesse extrême des jambes; diminution progressive de cet état, après deux mois de séjour à la campagne.

En 1825, apparition subite et sans cause connue d'une nouvelle série de symptômes : *retour des douleurs dans les testicules et l'urètre; constipation opiniâtre;* irritation vive de l'estomac; difficulté extrême de digérer les alimens les plus légers; battemens à l'épigastre; sentiment de compression dans cette région; serrement à la gorge; engourdissement et faiblesse des jambes; chaleur brûlante à la face; trouble dans les idées; tintemens d'oreille; léger embarras de la langue; perte de la mémoire des mots; état semblable à l'ivresse; impressionnabilité aux moindres changemens de température.

En 1826, amélioration prolongée; plus tard, douleur au côté gauche de l'abdomen: application de *douze sangsues;* retour des premiers accidens. En 1827, état très-variable. En 1828, nouvelle amélioration pendant près d'un an. En 1829, à la suite d'un seul coït, retour des mêmes symptômes: diminution de plus en plus prononcée des désirs vénériens.

En juillet 1831, après une seule cohabitation avec une femme très-saine, blennorrhagie très-abondante, peu douloureuse, qui rappelle les *douleurs testiculaires* et *l'embarras dans le jet de l'urine.* A la fin d'août, sans cause

connue, redoublement des douleurs testiculaires, de l'irritation du canal, du périnée, et surtout de la racine de la verge; *gonflement des épididymes et des canaux déférens;* susceptibilité excessive de toutes ces parties au moindre contact d'un liquide froid, ou seulement un peu frais; tremblement spasmodique de tout le corps; *pertes séminales pendant la défécation, plus abondantes et plus fréquentes;* urines troubles, épaisses, fétides.

Depuis cette époque, aucune amélioration: mélancolie profonde; découragement; dégoût de la vie; faiblesse générale; désordre de toutes les fonctions; impossibilité de toute occupation sérieuse.

Lorsque je vis le malade pour la première fois, au commencement de juin 1836, il avait 37 ans; et souffrait depuis l'âge de 20. Il ajouta aux renseignemens qu'on vient de lire, qu'il n'avait pas parlé de la masturbation, parce qu'il se souvenait à peine de s'y être livré. Quant aux actes vénériens, toujours très-éloignés, ils n'avaient jamais été répétés deux fois dans les vingt-quatre heures. L'urètre était d'une sensibilité excessive, surtout vers la prostate; il se contractait spasmodiquement au devant de la sonde, de manière à simuler des rétrécissemens de distance en distance; cependant l'instrument, quoique très-gros, est arrivé dans la vessie, sans rencontrer des traces d'aucun obstacle permanent. Une dartre vive existait encore à la partie interne et supérieure des cuisses.

Je pratiquai une cautérisation, depuis le col de la vessie, jusqu'à la portion membraneuse de l'urètre; elle produisit ses effets ordinaires. Au bout de douze jours,

les urines devinrent transparentes, et la constipation cessa spontanément. Peu à peu les digestions se firent avec plus d'énergie; les forces revinrent, ainsi que la confiance et la gaîté. Vers le milieu de juillet, M.r O*** partit pour les eaux d'Aix, afin de profiter de la saison pour achever son rétablissement.

Au printemps de 1837, M.r O*** vint me demander une nouvelle cautérisation. Il n'avait rien perdu depuis l'année précédente; mais il voulait obtenir davantage. Ayant trouvé le canal libre et indolent, je crus devoir m'abstenir d'y toucher, et j'engageai M.r O*** à prendre les eaux de Vernet, près de Perpignan. Deux mois après, j'en reçus les nouvelles les plus satisfaisantes: sa guérison est aujourd'hui complète.

Je n'ai pas besoin de dire que ces suintemens du prépuce, ces écoulemens de l'urètre étaient dûs au déplacement de l'affection dartreuse, et non à un principe contagieux: on peut suivre la marche de l'irritation, depuis la peau du scrotum, jusqu'aux organes sécréteurs de l'urine et du sperme, quand on se rappelle que les douleurs de la verge et du périnée se sont étendues aux cordons spermatiques, aux testicules et à la vessie; que les canaux déférens et les épididymes ont été souvent tuméfiés; que les urines étaient souvent troubles, infectes, abondantes, etc.

Il est évident que ce ne sont pas des *excès* de coït qui ont appelé cette irritation vers les organes spermatiques;

car ces actes ont toujours été très-éloignés, et la raison qu'en a donnée le malade, est importante à noter. Il en était tellement affaibli pendant plusieurs jours, qu'il lui était impossible de rien faire : ses forces étaient anéanties; il perdait la mémoire et la volonté. Cet effet constant du coït à l'époque de la plus grande virilité, prouve que les pollutions diurnes n'ont jamais cessé complétement depuis l'âge de 21 ans.

L'intermittence des symptômes généraux a tenu au déplacement continuel de l'irritation, jusqu'au moment où elle s'est fixée, d'une manière permanente, sur les organes spermatiques.

—

— J'ai en ce moment sous les yeux, un malade d'une constitution athlétique, qui se trouve exactement dans le même cas que M.r O***. Les organes génitaux ont toujours été fort impressionnables, et leurs fonctions très-irrégulières. L'impuissance n'est pas complète, mais peu s'en faut. Elle est due à des pollutions nocturnes et diurnes abondantes, qui diminuent de temps en temps, et laissent des intervalles assez longs d'une santé supportable. Seulement, chez ce second malade, au lieu de dartres, il y a des furoncles abondans, qui, depuis plusieurs années, parcourent la tête, le cou, le dos, les cuisses, les jambes, l'abdomen, et s'approchent souvent des organes génitaux. Il existe une irritation de l'urètre, qui semble alterner avec ces éruptions cutanées.

Au reste, j'ai rapporté beaucoup de faits de même nature ; c'est pourquoi je n'entrerai pas ici dans d'autres détails.

N° 106.

Hernie congéniale ; constitution cacochyme ; enfance maladive ; suintement sébacé ; *pollutions* nocturnes *multipliées et abondantes ; urétrite ;* dartre au cou, au scrotum ; *gonflement spontané des testicules ; huit écoulemens, même sans copulation ; pollutions* diurnes ; *impuissance, etc. —A 41 ans, cautérisation ; bains d'Aix : guérison prompte et complète.*

Le comte de H***, né à la Haye, en 1795, de parens goutteux, fut seul de sa famille exempt de cette maladie. Il apporta en naissant une hernie inguinale et une constitution très-délicate : il eut successivement des croûtes à la tête et à la face, des maux d'yeux, des écoulemens d'oreille, des engorgemens au cou, des fièvres intermittentes répétées, une constipation opiniâtre ; enfin, il grandit, suivant ses expressions, *entre le médecin et l'apothicaire.*

A 14 ans, développement lent de la constitution, vie sédentaire, éducation très-sévère. Jusqu'à 18 ans, ignorance complète de tout ce qui a rapport à l'union des sexes, quoique des érections fréquentes et énergiques se fussent manifestées, d'une manière importune, depuis

un an, et que des pollutions *nocturnes*, très-rapprochées et très-abondantes, eussent produit une grande faiblesse. Du reste, pas de masturbation, ni à cette époque, ni plus tard. De 19 à 24 ans, études sérieuses et assidues à l'université de Leyde; abstinence complète des femmes, par principes de morale et de religion, malgré des désirs très-prononcés.

« Depuis cinq ou six ans, dit M.r de H***, il existait un *suintement constant par l'ouverture du prépuce*, appelé par les médecins, *fausse gonorrhée*. Cet écoulement a quelquefois été très-abondant, et n'a jamais complétement cessé, même dans l'Inde, malgré tous les soins de propreté; il a souvent été accompagné d'excoriations difficiles à guérir. C'est aussi pendant ces cinq années passées à Leyde, que les pollutions nocturnes ont été plus fréquentes et plus abondantes; elles se reproduisaient toutes les nuits, et quelquefois à plusieurs reprises : elles avaient fini par porter une profonde atteinte à l'intelligence et à la mémoire. »

A 24 ans, *après une trentaine de bains de mer*, première cohabitation, suivie, *au bout de six semaines*, d'une violente urétrite, regardée par le médecin comme *non contagieuse*, malgré l'opinion contraire du malade; urines *sanguinolentes*, provoquant des douleurs assez violentes pour causer quelquefois des évanouissemens. (*Traitement émollient.*) Guérison subite, *après l'apparition d'une dartre au cou*, peu incommode, mais rendant une humeur aqueuse, âcre et abondante.

A 25 ans, apparition d'une *dartre à la surface du scrotum*. A 26 ans, gonflement considérable des testi-

cules, *sans cause connue ;* diminution rapide de ce gonflement, *après l'apparition d'une tumeur* volumineuse *sous le bras droit,* suivie d'une suppuration abondante. A 27 ans, seconde urétrite, moins intense que la première, mais plus opiniâtre. A 28 ans, gonflement des os des jambes. (*Fumigations mercurielles et salsepareille ; rob de Laffecteur; régime très-sévère.*) A 29 ans, troisième écoulement, qui dure trois ou quatre mois : apparition de quelques hémorrhoïdes et d'un *suintement abondant à la marge de l'anus.* A 30 ans, séjour aux Indes ; amélioration générale sous l'influence des climats chauds. Trois nouvelles blennorrhagies, avec des esclaves séquestrées et bien surveillées, examinées avec soin et trouvées parfaitement saines. Dyssenterie des tropiques.

A 36 ans, retour en Europe : pertes séminales *pendant la défécation ;* disparition des pollutions *nocturnes* qui duraient depuis la puberté ; diminution progressive de la virilité. (*Eaux d'Ischia, près de Naples ; lotions sur les parties génitales, trois ou quatre fois par jour, avec de l'eau glacée ; douches en arrosoir tous les matins.*) Point d'amélioration dans l'état des parties génitales. Pendant quinze jours, essais infructueux de coït, renouvelés toutes les nuits, dans les momens les plus favorables ; érections toujours insuffisantes ; éjaculation précipitée et sans plaisir. Après ces tentatives inutiles et réitérées, nouvel écoulement qui dure tout l'été, et guérit plus difficilement que les autres ; *émission très-fréquente des urines,* provoquant un gonflement de la verge, qui s'oppose à l'évacuation complète de la vessie. (*Bains sulfureux artificiels ; eaux d'Enghien; homœopathie, etc.*) Point d'amélioration.

A 40 ans, nouvelles tentatives de coït, *pendant six semaines*, sans plus de succès que la dernière fois ; nouvel écoulement qui cesse spontanément, au bout d'un mois.

Enfin, le 1er mai 1836, le malade, âgé de 41 ans, vint me trouver dans l'état suivant :

Face pâle, triste ; maigreur prononcée, surtout des fesses et des cuisses ; faiblesse extrême et gonflement œdémateux des jambes ; digestions laborieuses, accompagnées de flatuosités ; alternatives continuelles de constipation et de dévoiement ; *pertes séminales* variables *pendant la défécation ;* diminution des fonctions intellectuelles, portée au point de déterminer le malade à se démettre de tout emploi public ; micturition très-fréquente ; urines copieuses, troubles, fétides, contenant un dépôt épais et des nuages plus légers. A cette occasion, le malade fait observer qu'il n'a jamais vu ses urines transparentes et de couleur naturelle. *Cessation des pollutions nocturnes depuis trois ans ;* impuissance complète depuis la même époque ; *matière sébacée abondante et fétide* entre le prépuce et le gland, promptement reproduite, malgré des lotions fréquentes ; membrane muqueuse urétrale d'une sensibilité excessive au contact d'une sonde ; contractions spasmodiques du canal, simulant des rétrécissemens de distance en distance ; écoulement d'une assez grande quantité de sang après le cathétérisme.

Le lendemain, je pratiquai une cautérisation vers la portion prostatique de l'urètre. Les contractions spasmodiques du canal ayant retardé la marche du porte-caustique, il s'introduisit du sang et du mucus dans sa sonde, et le nitrate d'argent produisit peu d'effet. Vingt-

cinq jours après, je pratiquai une seconde cautérisation, depuis la vessie jusqu'au bulbe de l'urètre : elle offrit moins de difficultés que la première, et fut beaucoup plus énergique.

Au bout de trois semaines, une amélioration sensible se manifesta : elle continua jusqu'au départ de M.r de H*** pour les eaux d'Aix en Savoie. Deux mois après, j'eus la satisfaction de l'y retrouver complétement guéri. Ses urines n'étaient plus troublées par le plus léger nuage; il n'observait plus la moindre apparence de perte séminale pendant la défécation; ses digestions étaient parfaites et son estomac s'accommodait de tout : l'embonpoint et la fraîcheur avaient reparu avec la force physique et morale; une gaîté inaccoutumée et soutenue avait succédé à l'hypochondrie; toutes les fonctions, surtout celles des organes génitaux, s'étaient rétablies, ou plutôt, suivant la remarque de M.r de H***, elles n'avaient jamais été aussi énergiques *à aucune époque de sa vie*.

—

En embrassant, par la pensée, toute cette longue histoire, on voit qu'il a existé chez ce malade une disposition humorale, qui a parcouru, dans l'enfance, tous les organes de la partie supérieure du corps, et s'est fixée, après la puberté, sur ceux de la génération : de là, ce *suintement constant par l'ouverture du gland*, qui a précédé *de plusieurs années* toute cohabitation; qui s'est montré quelquefois très-âcre, très-abondant, et n'a jamais cessé depuis, malgré les soins de la plus grande propreté ;

de là, ces pollutions nocturnes si fréquentes, si accablantes, ces nombreux écoulemens contractés avec les femmes les plus saines, et même dans des cas où l'acte n'avait pu être accompli; de là, ces gonflemens spontanés des testicules, ce trouble habituel des urines, etc.

On a dû remarquer que l'impuissance s'était manifestée peu de temps après la disparition complète des pollutions nocturnes, *qui duraient depuis la puberté*, et que la santé s'était altérée d'une manière rapide depuis cette époque. Cette coïncidence pourrait surprendre, si le malade n'avait noté que, depuis cette époque, il rendait constamment une grande quantité de sperme en allant à la selle, etc. Ces divers changemens s'expliquent donc facilement par l'arrivée des pollutions diurnes, beaucoup plus graves que les pollutions nocturnes. Cependant, tous les jours, de pareils rapprochemens déconcertent les praticiens les plus distingués, parce que la marche des pertes séminales involontaires n'est pas assez connue.

Cette guérison si prompte et si complète peut donner une idée de la puissance de la cautérisation ; puisque l'affection des organes spermatiques et urinaires avait commencé *vingt-cinq ans auparavant*, et qu'elle tenait à une disposition générale de l'économie, manifestée dès la plus tendre enfance.

Matière sébacée abondante, viciée, etc.

Dans ces dernières observations, la matière sébacée n'était plus retenue à l'intérieur d'un prépuce trop étroit

ou trop long; mais elle se reproduisait avec une grande facilité, ou bien ses propriétés étaient modifiées par un état pathologique.

Il est des individus chez lesquels les follicules muqueux du prépuce et du gland sont plus développés ou plus actifs qu'à l'ordinaire, et fournissent habituellement une plus grande quantité de matière sébacée. Cette disposition particulière se manifeste chez eux de bonne heure et dure toute la vie : c'est un état permanent; ses effets sont donc de tous les instans. Des soins assidus de propreté pourraient peut-être en prévenir les inconvéniens. Mais, comme on ne soupçonne pas toute la gravité des conséquences qui peuvent en résulter; comme, d'ailleurs, cette disposition particulière ne saurait être prévue, les parens n'ont aucun motif pour faire entrer dans l'éducation de leurs enfans, des ablutions, des frottemens, qui auraient aussi leur danger. Ces soins recherchés ne sont donc pas en usage à l'époque de la puberté, et cependant, c'est alors surtout qu'ils seraient indispensables à ceux dont la sécrétion sébacée est exagérée, à cause de l'orgasme qui s'empare alors de tout le système génital, et de l'inexpérience de cet âge.

Je suis intimement convaincu que cette disposition particulière est la cause directe d'une foule de pollutions opiniâtres, ou d'abus *spontanés* dont les jeunes pubères sont victimes.

Il en est d'autres chez lesquels la sécrétion est augmentée ou altérée par un état morbide plus ou moins opiniâtre, ordinairement intermittent, qui tient presque toujours à une disposition générale de l'économie, et en

particulier à des affections cutanées, assez souvent héréditaires. La constitution de ces malades est en général frêle, délicate; leur enfance maladive. Dans le principe, c'est vers la tête que se manifestent les premiers symptômes de cette disposition aux affections cutanées, dont les membranes muqueuses se ressentent presque toujours. Ces enfans sont sujets à des croûtes au cuir chevelu, à des boutons, à des dartres de la face, à des engorgemens des ganglions du cou, alternant avec des ophthalmies, des otorrhées, des coryzas, des angines, etc.

Aux approches de la puberté, ces constitutions cacochymes s'améliorent et semblent devoir se consolider. Cependant, la révolution produite par cette crise importante, n'a pas toujours sur l'économie l'effet salutaire et durable qu'on était en droit d'en attendre, parce que l'activité nouvelle dont les organes génitaux deviennent le centre, appelle sur eux la congestion qui s'opérait autrefois sur la tête; des éruptions cutanées se montrent au pourtour de l'anus, au périnée, à la partie interne des cuisses, au scrotum, à la base de la verge, et surtout au prépuce; ce qui amène les conséquences les plus fâcheuses.

Quelles que soient la nature et la durée de ces éruptions; qu'elles consistent en boutons, en taches plus ou moins vives, en écailles furfuracées; qu'elles soient accompagnées ou non de prurit, de douleur; qu'elles soient durables ou intermittentes, il importe beaucoup d'en tenir compte, car cette irritation se déplace avec la plus grande facilité. Quelque insignifiante qu'elle puisse paraître, elle acquiert une grande importance lorsqu'elle

se fixe à la surface du prépuce et du gland. D'ailleurs, elle peut se porter directement sur la membrane muqueuse de l'urètre, comme on a pu s'en convaincre par les exemples nombreux et frappans que je viens de rapporter (1).

De là, des balanites répétées; des suintemens sébacés plus ou moins abondans, plus ou moins âcres; des excoriations, des boutons, des rougeurs érysipélateuses du prépuce et du gland; de là, des urétrites multipliées, quelquefois aussi intenses que les blennorrhagies les plus virulentes, et presque toujours plus opiniâtres; de là, de graves erreurs de thérapeutique. Enfin, l'irritation se déplace quelquefois brusquement sur les parties les plus éloignées de l'orifice excréteur; comme le prouve l'apparition subite d'élancemens au périnée, au col de la vessie, etc.; le gonflement douloureux des canaux déférens et même des testicules, ainsi que la cessation non moins soudaine de ces symptômes, après le développement inattendu de quelque phlegmasie dans une autre partie du corps.

Il est facile de concevoir que le déplacement de ces irritations provoque, tantôt des abus ou des excès temporaires, tantôt des pertes séminales intermittentes plus ou moins graves, plus ou moins prolongées; mais, comme elles ne consistent pas seulement en pollutions nocturnes, et que les pollutions diurnes sont plus communes, beaucoup plus graves, et très-difficiles à con-

---

(1) *Voy.* aussi le chapitre V.

stater, la plupart des malades n'en soupçonnent pas même l'existence ; en sorte qu'ils ne savent à quoi attribuer les perturbations périodiques qu'ils éprouvent dans leur santé, précisément aux époques où ils ne sont plus tourmentés par aucune affection apparente. Ceux qui les entourent, comprennent encore moins ces changemens brusques de caractère et de conduite, ces alternatives de gaîté et d'hypochondrie, d'activité et de torpeur : ces malheureux sont donc généralement regardés comme des maniaques ; on attribue leur mobilité quinteuse, leurs accès bizarres, à quelques travers d'esprit, à des calculs d'originalité, ou bien à d'autres motifs aussi erronés.

Plus tard, les pollutions diurnes persistent d'une manière à peu près uniforme. Alors, il y a seulement rémission dans les symptômes ; la santé reste chancelante, et les exacerbations se rapprochent de plus en plus ; enfin, les accidens s'aggravent encore, se prolongent, et finissent par devenir continus.

Ce qui déroute encore les malades et les médecins, c'est que, pendant les périodes les plus graves, les pollutions *nocturnes* diminuent et même disparaissent, parce qu'elles sont remplacées par des pollutions diurnes beaucoup plus fâcheuses. Enfin, par la même raison, c'est quand les malades se voient débarrassés pour toujours de leurs pollutions *nocturnes*, que les symptômes deviennent permanens, que l'impuissance la plus absolue s'établit sans retour. On conçoit que ce rapprochement n'est pas propre à faire soupçonner la véritable cause de cette aggravation. Il est naturel alors que les malades se rattachent à l'idée d'une affection syphilitique, en se

fondant sur les suintemens, les excoriations, les boutons, etc., qui se sont montrés autour du prépuce et du gland, ou sur des urétrites plus ou moins répétées, plus ou moins intenses. D'un autre côté, les praticiens, après avoir essayé de tout, doivent se laisser facilement entraîner à ces instigations.

J'ai vu beaucoup de ces malades qui avaient passé une partie de leur vie dans les traitemens mercuriels, sudorifiques, etc., les plus variés, parce que la copulation ne pouvait pas avoir lieu sans provoquer des excoriations, des boutons, qu'ils prenaient pour des chancres, pour peu qu'il y eût motif à des soupçons de cette nature. Chez eux aussi la membrane muqueuse de l'urètre, après avoir été souvent ou long-temps affectée, est altérée dans son organisation, au point de ne plus pouvoir reprendre son état normal : elle se trouve donc de plus en plus exposée à devenir le siége de nouvelles congestions, et la répétition de ces écoulemens augmente encore la croyance à une cause syphilitique.

La cautérisation est alors le plus puissant moyen qu'on puisse employer. Cependant, quand on a modifié profondément la membrane muqueuse, il ne faut pas négliger d'agir sur toute la peau, sur toute l'économie, par des eaux thermales hydrosulfureuses, etc. Il serait aussi plus prudent de pratiquer la circoncision, que de s'en fier à des soins de propreté pour parer aux inconvéniens d'une sécrétion exagérée des follicules muqueux du prépuce et du gland, ou pour mettre les parties à l'abri de nouvelles irritations.

Il est clair qu'une activité exagérée des follicules mu-

queux, une affection cutanée, une constitution cacochyme, peuvent se rencontrer avec une conformation vicieuse du prépuce ; c'est même ce qu'il faut supposer dans bien des cas, puisque ceux qui ont un phymosis naturel, ou le prépuce fort long, n'éprouvent pas tous les mêmes inconvéniens. Il doit donc être bien entendu que, si j'ai examiné toutes ces circonstances séparément, c'est uniquement pour les faire apprécier d'une manière plus claire. Du reste, tous ces cas se ressemblent sous le point de vue le plus essentiel.

Il résulte de leur ensemble, que l'action de la matière sébacée sur le gland est d'une grande importance, à cause de l'influence que celui-ci exerce sur les organes spermatiques et urinaires, par l'intermédiaire de l'urètre leur conduit commun.

Au reste, l'anatomie, la physiologie et le simple raisonnement, auraient pu faire deviner ce que viennent de nous révéler les faits pathologiques.

J'ai insisté bien des fois sur l'influence constante, immédiate, que les orifices des conduits excréteurs exercent sur les glandes auxquelles ils appartiennent ; mais, si l'on compare le gland à tous les autres orifices excréteurs, on voit qu'il est le seul qui possède un appareil érectile et nerveux aussi développé. Le mamelon du sein présente bien quelque chose de semblable, et l'on connaît son influence sur la sécrétion du lait : mais, quelle différence pour le volume des vaisseaux et des nerfs ! Dans le gland, tout semble disposé pour augmenter l'exquise sensibilité de sa vaste surface sentante, pour assurer son empire instantané sur le reste de l'appareil.

Non-seulement les papilles nerveuses sont énormes, mais elles sont très-saillantes et presque à nu ; la moindre turgescence du tissu érectile qui les soutient, augmente encore beaucoup leur exaltation : l'appareil vasculaire, considérable et tout spécial, qui entoure l'urètre dans tous les sens, ne sert qu'à l'acte de la génération ; son action est loin d'être utile à l'expulsion des urines, puisqu'elle peut s'opposer à leur passage, comme on le voit dans toute érection complète.

Si le développement des tissus érectiles est nécessaire pour approcher la liqueur fécondante de l'orifice utérin, c'est le gland qui préside essentiellement à son expulsion ; car c'est lui surtout qui détermine l'explosion de l'éjaculation. Ce phénomène convulsif dépend essentiellement des contractions spasmodiques des vésicules séminales : c'est donc sur les vésicules séminales que le gland exerce son action spéciale ; c'est dans cette influence que consiste sa fonction caractéristique, et cette fonction, il ne l'exerce qu'à l'aide de son exquise sensibilité ; c'est à cela seul que servent ses papilles nerveuses ; c'est pour cela qu'elles sont épanouies presque à nu, à la surface d'un tissu dont le gonflement les rend encore plus saillantes.

Faut-il donc s'étonner du retentissement que les vésicules séminales éprouvent immédiatement, de toute action exercée sur une surface aussi impressionnable, dont les fonctions sont si intimement liées aux siennes ? Est-il surprenant que la matière sébacée, accumulée à sa surface, provoque des érections importunes avant la puberté, des abus, des excès précoces, chez des individus

qui paraissaient devoir en être garantis par l'exiguïté de leurs organes génitaux ? Est-il étonnant que l'irritation entretenue par l'âcreté de cette matière, détermine *directement* des pertes séminales involontaires, et que ces évacuations puissent être assez répétées pour altérer profondément la santé, pour égarer la raison, et même pour compromettre l'existence ? Pour moi, ce qui me surprend, c'est qu'on ait méconnu, jusqu'à présent, des phénomènes aussi évidens.

Les sections que j'ai établies entre les observations qu'on vient de lire, ont eu pour objet principal de montrer que l'action irritante de la matière sébacée pouvait tenir à son séjour trop prolongé, à une affection locale, ou bien à une disposition générale.

Dans le premier cas, l'excision du prépuce est *indispensable ;* elle suffit ordinairement, quand il n'y a que *phymosis*, pour faire disparaître la spermatorrhée. Mais, quand le prépuce est excessivement long, il reste encore, après son ablation, et même après la cautérisation, à s'occuper de la débilité primitive des organes génitaux, débilité suffisamment annoncée par cette exubérance même de la peau au devant des tissus érectiles, alors rudimentaires. Dans les cas de *sécrétion exagérée* de la matière sébacée, de *dartre préputiale* permanente ou intermittente, de *disposition herpétique*, ou d'autres *affections cutanées* tendant à se fixer sur le prépuce, il est prudent de ne pas compter sur les soins de propreté les plus assidus, pour mettre les malades à l'abri des inconvéniens qui peuvent en résulter.

Il n'y a pas de parité entre une opération aussi

insignifiante que l'excision du prépuce, et l'importance des pertes séminales qui peuvent influer sur le reste de la vie. Lors même qu'on serait parvenu à les diminuer, à les faire disparaître par l'usage des eaux sulfureuses, etc., ne restait-il pas le danger toujours imminent d'une rechute? Et n'est-ce rien que l'assujettissement continuel qu'entraînent les soins minutieux qui sont indispensables pour suppléer à l'excision? Dans tous les cas de cette nature, la circoncision est donc ce qu'il y a de plus sûr; et ces cas sont bien plus communs qu'on ne pourrait le penser, comme on peut en juger par le nombre de ceux que j'ai pu observer dans l'espace de quelques années.

Maintenant, si l'on veut bien se pénétrer des effets désastreux que produisent les pollutions, les abus, les excès, dont l'irritation du gland est la cause première; si l'on veut se rappeler les altérations graves qui peuvent en résulter (*Voyez* pag. 76 et suiv.), altérations dont quelques-unes ont amené la perte d'une partie de la verge, alors on comprendra facilement pourquoi Moïse fit de la circoncision une pratique obligatoire pour tous les Juifs; pourquoi Mahomet l'adopta comme article fondamental; pourquoi les peuples tropicaux, auxquels ces profonds législateurs s'adressaient, n'hésitèrent pas à se soumettre à cette opération.

Si l'on jette les yeux sur les articles de leur code religieux qui ont rapport à l'union des sexes, à la menstruation, à l'ablution fréquente des parties génitales, etc., on demeurera convaincu que la circoncision était pour Moïse et pour Mahomet un principe hygiénique, comme tant d'autres qu'ils ont imposés à leur peuple, avec un

soin et des détails qui n'ont été égalés par aucun autre fondateur de religion.

Si les chrétiens ont renoncé à ces préceptes, c'est probablement par suite de l'exagération qu'ils ont apportée dans leurs idées de chasteté; car Jésus avait été circoncis, ainsi que plusieurs de ses disciples. De nombreux tableaux religieux rappellent cette opération aux chrétiens; ils ont encore aujourd'hui la fête de la Circoncision. Pourquoi donc y ont-ils renoncé? C'est que l'anathème qu'ils avaient lancé contre la chair, ne leur permettait pas de s'occuper de ce qu'ils appelaient *parties honteuses*.

Après avoir long-temps et sérieusement réfléchi aux faits nombreux que j'ai eu l'occasion d'observer, je suis resté bien convaincu qu'il était à regretter que la circoncision fût tombée en désuétude, comme opération obligatoire pour tous les enfans. Elle serait inutile dans bien des cas, sans doute; mais elle ne serait nuisible dans aucun, et pourrait être fort utile dans un très-grand nombre.

Faiblesse congéniale.

N° 107.

Organes génitaux relâchés; *cordons* variqueux; *pollutions nocturnes rares, mais accablantes;* effet opposé du coït; *pollutions diurnes inaperçues; céphalalgie opiniâtre; trouble dans les sensations; diminution des fonctions intellectuelles;* hallucination remarquable. — *A 21 ans, traitement tonique: guérison prompte et complète.*

Dans le mois de juin 1835, le général Mina me confia le fils d'un de ses amis, qui avait été traité sans succès d'une *affection cérébrale chronique,* par les praticiens les plus distingués de Londres et de l'Allemagne.

M.r P. G** avait 21 ans, était bien constitué, d'une taille assez élevée, et paraissait robuste; sa figure et son embonpoint annonçaient la santé : cependant, il se plaignait *de la tête depuis plusieurs années,* et montrait souvent un grave dérangement dans ses idées, d'ailleurs vagues et lentes. Sa voix faible et voilée, son air timide et embarrassé m'avaient fait soupçonner de mauvaises habitudes : en cela, je m'étais complétement trompé. Mais, en examinant une hernie inguinale survenue depuis peu sans cause connue, je remarquai sur la chemise des traces évidentes de sperme : le malade m'apprit alors, qu'étant

en voiture la nuit précédente, il s'était réveillé inondé de cette *matière glaireuse ;* qu'il éprouvait souvent de semblables évacuations sans rêves, sans érection, sans plaisir, et même sans aucune sensation capable de produire le réveil, ce qui lui faisait regarder cette matière comme du *mucus* ou des glaires. Un examen ultérieur m'apprit de plus que le malade rendait quelquefois aussi du sperme dans les efforts de la défécation, et que ses urines en contenaient presque toujours une quantité notable. Je fus dès-lors bien convaincu que cette prétendue *affection cérébrale chronique* n'était autre chose qu'une spermatorrhée méconnue, et la suite l'a bientôt prouvé. Quant à la cause première des pertes séminales, elle n'était pas facile à découvrir, comme on en pourra juger par le résumé des notes du malade et des renseignemens qu'il m'a fournis après sa guérison.

Parens sains et robustes ; dix frères ou sœurs tous bien portans ; point de maladie héréditaire dans la famille ; enfance exempte de toute indisposition.—A 16 ans, apparition de pollutions nocturnes assez rares, sans rêves érotiques, sans plaisir ; du reste, ignorance complète des rapports sexuels, ainsi que de la masturbation.—Passion pour l'étude.

A 17 ans, céphalalgie fréquente ; trouble dans la vision ; lenteur dans les idées ; incertitude de la mémoire ; travail intellectuel souvent pénible et peu fructueux ; plusieurs fois, perte de connaissance prolongée et inquiétante, sans cause apparente.

A 18 ans, M.r P. G** fut placé à Paris dans une école de commerce. « Deux mois après, dit-il, je quittai mes

études, un soir, ne pouvant plus travailler, à cause d'un violent mal de tête. J'éprouvais une espèce d'inquiétude et de mauvaise humeur ; j'étais tourmenté de désirs inconnus jusques alors ; j'ignorais les mauvaises habitudes de cet âge, et je ne m'y suis jamais livré. Mais un besoin vague, impérieux, me poussait vers les femmes, et je finis par y céder. Le lendemain, je me trouvai tout autre : j'étais plus leste ; j'avais plus de vigueur, tant au physique qu'au moral ; je sentais que j'étais *un homme.* » Malgré l'effet remarquable de cette espèce d'émancipation, M.r P. G** ne céda qu'une fois à de nouvelles tentations, quoiqu'il s'en fût également bien trouvé.

Peu de temps après, il fut placé à Londres, dans une maison de commerce, et travailla d'une manière assidue pendant deux mois. Après quoi, il perdit l'appétit, et éprouva des maux de tête, des étourdissemens, du trouble dans la vision, des tintemens d'oreilles, etc. (*Ventouses scarifiées.*) L'habitation de la campagne produisit quelque amélioration, qui fut détruite par le retour aux mêmes occupations ; et bientôt le malade fut tout-à-fait incapable d'écrire et de calculer. Il éprouvait de tels *étourdissemens* et une si grande *faiblesse des jambes*, qu'il n'osa plus sortir seul de chez lui. Enfin, sa tête se dérangea, au point qu'il en vint à douter de tout ce qu'il voyait ou entendait, de tout ce qu'il faisait, et même de sa propre existence. (*Vésicatoire au cou ; pilules purgatives.*) Peu à peu, ses digestions se dérangèrent aussi, et les médecins l'envoyèrent en Belgique et en Allemagne pour le distraire.

Pendant ce long voyage, sa tête se perdit de plus en plus ; tout lui semblait illusoire, fantastique, *comme*

au milieu d'un songe pénible. Il se figurait aussi, que tout le monde se moquait de lui, conspirait contre lui: il redoutait surtout trois Anglais qui suivaient la même route, et qu'il croyait uniquement occupés à comploter contre lui: l'un d'eux lui était encore plus odieux, à cause de son *air ironique*. Ce prétendu système de provocation avait tellement aigri son caractère doux et aimant, qu'il fut cent fois sur le point de précipiter dans le Rhin cet *implacable ennemi*, quand il passait près de lui sur le bateau à vapeur. Ces hallucinations sont restées dans sa mémoire, comme le souvenir d'un long et pénible cauchemar. C'est à la fin de ce voyage, qu'il fut conduit à Montpellier.

Depuis long-temps les pollutions nocturnes ne revenaient plus qu'à des intervalles de huit à douze jours; ce qui ne les empêchait pas de produire des effets accablans d'autant plus remarquables, qu'ils contrastaient avec ceux du coït. Bien plus, le malade éprouvait le même anéantissement, lorsqu'il était tourmenté de rêves érotiques ou de désirs vénériens, sans observer aucune perte séminale apparente. Le lendemain, il voyait les femmes avec indifférence et même avec dégoût.

Ces phénomènes étaient faciles à concevoir, par l'influence des pollutions diurnes; mais, dans tous les antécédens, rien n'expliquait le développement précoce et l'augmentation incessante de ces pertes très-abondantes. L'examen de la hernie inguinale me mit sur la voie. J'ai dit qu'elle était venue sans effort appréciable, ce qui annonçait un grand relâchement dans l'anneau; aussi, celui du côté opposé offrait-il une disposition prononcée

à une autre hernie. Les veines des deux cordons testiculaires étaient *variqueuses ;* le pénis, assez volumineux, mais extrêmement mou, était très-allongé; les testicules pendaient, ainsi que le scrotum, au point que le malade était obligé, depuis long-temps, de les soutenir avec un suspensoire. Enfin, j'introduisis dans la vessie une sonde énorme, sans éprouver la moindre résistance, sans provoquer le plus léger signe de douleur.

La réunion de toutes ces circonstances me fit penser que la spermatorrhée dépendait exclusivement de l'atonie congéniale des canaux éjaculateurs. En conséquence, je laissai, pendant deux heures, tous les jours, une sonde dans le canal; je prescrivis le lait à la glace, trois fois par jour; l'eau de Spa, coupée avec le vin et glacée, pendant les repas ; des lotions froides souvent répétées; un lit très-dur ; l'exercice du cheval, etc.

Le changement produit par ces moyens fut aussi prompt que décisif : quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que la céphalalgie avait disparu avec toutes les aberrations qui l'accompagnaient; les perceptions étaient claires; les idées précises ; les mouvemens prompts, et les dispositions morales très-expansives. L'usage des eaux de Cauterets, et surtout des douches alternativement chaudes et froides sur les lombes et le périnée, consolida la guérison.

J'ai revu M.r P. G**, l'année suivante, et dans le mois d'août dernier. Ses pollutions diurnes n'ont plus reparu; il n'éprouve de pollutions nocturnes, qu'après une continence prolongée ; elles sont énergiques et n'ont plus d'influence sur l'économie : toutes les fonctions s'exécutent parfaitement.

—

Cette observation est un nouvel exemple de l'influence puissante des pertes séminales sur les fonctions du cerveau.

Ces évacuations étaient évidemment dues à l'atonie congéniale des organes génitaux, et je n'en aurais peut-être rien appris, si je n'avais pas dû examiner la hernie inguinale ; car, dans la conduite du malade, rien ne pouvait faire soupçonner des pollutions, et dans sa constitution, dans toute sa famille, rien n'indiquait cette faiblesse locale. Bien plus, il se présentait ici des circonstances propres à éloigner de la véritable cause des accidens. Les pollutions nocturnes étaient très-rares, et le coït avait été suivi, chaque fois, d'un effet avantageux très-remarquable. Tout cela se conçoit très-bien, d'après ce que j'ai dit des effets comparatifs des différentes évacuations spermatiques : l'excitation produite par l'acte normal, diminuait le relâchement des tissus et l'abondance des pertes involontaires ; mais il eût été facile de s'en laisser imposer par les apparences.

Pourquoi ce malade n'a-t-il pas éprouvé plus d'entraînement pour les femmes, après avoir observé un effet si remarquable de ses premiers rapports avec elles? Il attribuait cette indifférence à la profonde mélancolie qui le minait depuis la puberté ; mais cette tristesse a disparu, et ses idées ont bien changé depuis sa guérison. S'il éprouvait du dégoût pour les femmes, après avoir eu des rêves érotiques, des désirs vénériens très-prolongés, sans perte *apparente*, c'est que, quand l'orgasme avait cessé, il rendait assez de sperme en urinant, ou en allant à la selle, pour que l'excitation vénérienne fût éteinte pendant quelque temps. Ces accidens, très-communs chez

ces malades, expliquent bien des changemens subits dans leurs dispositions ; changemens dont ils ne se rendent pas compte eux-mêmes. C'est également à ces pollutions diurnes qu'il faut attribuer l'effet accablant des pollutions nocturnes, malgré leur rareté. On conçoit aussi très-bien pourquoi M.r P. G** n'a jamais éprouvé qu'un profond dégoût pour les mauvais exemples qu'il eut sous les yeux au collége.

Ses hallucinations avaient exactement les mêmes caractères que celles du malade d'Esquirol (N° 59) ; seulement, la conviction d'une conspiration générale contre lui, avait encore plus exalté sa tête. Si, dans un de ces momens de fureur concentrée, il eût précipité dans le Rhin celui qu'il regardait comme son ennemi le plus acharné, comment aurait-on jugé l'homme le plus doux, le plus affectueux ? Aurait-on admis l'hallucination ? En aurait-on surtout reconnu la cause ?

Varicocèle.

J'ai déjà rapporté plusieurs exemples de pertes séminales involontaires, chez des individus dont les cordons testiculaires étaient variqueux. J'ai de plus sous les yeux trois consultations, et des notes nombreuses relatives à des malades affectés de varicocèle, et minés par des pollutions nocturnes ou diurnes. Ces observations sont incomplètes, en ce que j'ignore le résultat des moyens qui ont été employés ; mais j'en extrairai ce qui pourra jeter quelque lumière sur les prédispositions aux pertes séminales.

Un de ces malades s'est adonné à la masturbation, vers l'âge de 10 ans, mais moins souvent que la plupart de ses camarades, et il s'est corrigé à 15 ans, après avoir lu l'ouvrage de Tissot. Un autre a commis quelques excès vénériens, mais d'une manière irrégulière, et pendant peu de temps chaque fois. Un troisième eut une blennorrhagie simple, vers la fin de laquelle il lui survint une inflammation du testicule gauche, à la suite d'un bal. Un avocat distingué éprouva d'abord des pollutions nocturnes, en passant ses examens de droit : plus tard, il eut de nombreuses rechutes, à la suite de procès fatigans, et fut obligé de renoncer au barreau malgré son talent, parce que ses pollutions, devenues diurnes, avaient affaibli sa mémoire et son imagination. Ces causes variées n'ont agi qu'avec peu d'énergie et de durée : il n'est donc pas probable qu'elles eussent produit des pertes séminales aussi graves sur des individus qui n'y auraient pas été disposés.

Les autres malades, affectés de varicocèle et de pollutions, avaient mené une conduite, qu'on peut regarder comme exemplaire, si on la compare à celle d'une foule d'individus qui n'ont jamais rien éprouvé de semblable.

D'un autre côté, j'ai interrogé avec soin les malades qui sont venus me consulter pour de simples varicocèles, et j'ai remarqué que le plus grand nombre se plaignaient de ce que leurs organes ne répondaient pas à leurs désirs. Ils avaient plus d'imagination que de puissance, et cette faiblesse était même ce qui les affectait le plus.

Delpech avait fait la même observation : il attribuait même cette espèce d'inertie à la gêne de la circulation veineuse, qui ralentissait la sécrétion spermatique, et il

croyait pouvoir rendre à la fonction toute son activité, en enlevant les veines variqueuses. Je n'examinerai pas la valeur de cette opinion thérapeutique : la mort affreuse de l'auteur suffirait pour m'empêcher d'y avoir confiance (1). Mais, quant à la faiblesse des organes spermatiques chez ces individus, je suis entièrement de son avis : c'est une observation que j'ai vérifiée trop souvent pour pouvoir en douter. J'ai même remarqué, dans bien des cas, que les testicules étaient très-petits et très-mous ; et, quand un seul cordon était variqueux, j'ai presque toujours trouvé le testicule correspondant moins développé que l'autre. Percival Pott a rapporté (2) quatre observations de même nature ; dans la dernière, l'atrophie était même complète.

Si la masturbation, les excès vénériens, les orchites, etc., favorisent le développement variqueux du cordon, ce ne peut être que chez des individus qui y étaient déjà disposés par la faiblesse congéniale des veines spermatiques ; puisque tant d'autres sont soumis à l'influence de toutes ces causes sans avoir de varicocèle, et que cette infirmité survient si souvent sans cause appréciable.

Il doit arriver ici, ce qu'on observe dans le dévelop-

---

(1) On sait que l'infortuné Delpech a été assassiné, en plein jour, par un malade de Bordeaux, nommé Demptos, qu'il avait opéré d'un varicocèle, l'année précédente, et qu'après cette atroce vengeance, l'assassin s'est brûlé la cervelle. On a trouvé sur le scrotum, la cicatrice des incisions qui avaient été pratiquées pour la ligature des veines : les testicules étaient petits et mous.

(2) Tom. II, sect. XIII.

pement des varices aux jambes : la fatigue des membres inférieurs y contribue sans doute, ainsi que tout ce qui gêne le retour du sang : mais, combien n'y a-t-il pas d'ouvriers, de cultivateurs, de valets et de courtisans, qui passent la plus grande partie de leur journée debout, qui se serrent le jarret, etc., sans avoir de varices aux jambes ! Combien d'autres, au contraire, qui sont tourmentés de cette infirmité, sans avoir été exposés, d'une manière particulière, à l'influence de ces causes ! Il faut donc admettre, chez ces derniers, une faiblesse primitive, une disposition congéniale des veines affectées.

Quand on voit le défaut d'énergie des organes génitaux accompagner si souvent le varicocèle, il faut bien croire que le système veineux n'est pas seul dans le relâchement et l'atonie. Il importe donc de tenir compte de l'état des veines du cordon, dans l'appréciation de la force ou de la faiblesse des parties génitales, ainsi que des causes prédisposantes aux pertes séminales involontaires. Ces indices peuvent servir dans le choix des moyens thérapeutiques à employer contre les pollutions.

N° 108.

Hypospadias ; impuissance ; pertes séminales répétées.

Morgagni rapporte (1), avec sa précision ordinaire, un cas intéressant d'impuissance, qu'il attribue à la conformation vicieuse du gland, mais qui était certainement dû à des pertes séminales : j'en citerai seulement les principales circonstances.

Le malade avait moins de 30 ans ; il était peu robuste, affecté d'ophthalmie ancienne et opiniâtre. Il avouait que sa femme était encore telle qu'il l'avait épousée, deux ans auparavant ; ce qu'il attribuait à ce que son gland se trouvait courbé en bas, et perforé au-dessous de la base et non vers le sommet. La paroi inférieure de l'urètre manquait, en effet, au-dessous du gland, et même un peu plus bas ; le prépuce était divisé dans le même sens, et ressemblait à celui du clitoris. Du reste, la verge avait son volume et sa longueur ordinaires ; les testicules étaient gros, mais le scrotum paraissait *relâché*. A l'époque de la puberté, les érections avaient été complètes ; le gland y prenait autant de part que le reste du pénis : il en résultait même une sensation incommode à l'endroit où le canal manquait ; mais cette sensation di-

(1) *Epist. XLVI,* N° 9.

minua peu à peu, à mesure que le gland se gonfla moins dans les érections. A l'époque du mariage, cette tuméfaction du gland n'avait plus lieu que rarement ; enfin, elle cessa complétement, et le gland resta « flasque et pendant, *sans éprouver aucune jouissance*, depuis que, dans les efforts inutiles de copulation, ce jeune homme avait répandu *fort souvent une grande quantité de sperme, qui s'écoulait très-promptement.* »

Morgagni est disposé à croire que l'absence de l'urètre, au-dessous du gland, était cause de la difficulté que celui-ci éprouvait à se tuméfier, lorsque le reste de la verge entrait en érection, parce que, selon lui, le sang venant du bulbe, éprouvait plus de peine à parvenir au gland. Cette explication, fondée sur la distribution des artères dans les tissus érectiles du pénis, a quelque chose de plausible ; mais je dois faire remarquer d'abord, qu'elle repose sur une hypothèse qui n'est pas exacte. Dans les cas de cette nature, il n'y a pas absence des parois du canal ; il y a seulement défaut de réunion sur la ligne médiane, ce qui n'empêche pas le tissu spongieux d'exister, de recevoir ses vaisseaux propres. Au reste, ce vice de conformation était exactement le même à l'époque de la puberté ; cependant, le gland se tuméfiait alors, au point de causer un tiraillement douloureux. L'impuissance était donc due à une autre cause, et cette cause était évidemment la même que celle qui a produit ce triste résultat, chez plusieurs de ces malades dont je viens de parler (1).

---

(1) *Voyez* surtout les Observations 96, 97.

L'impuissance tenait à une perte habituelle et inaperçue de semence, favorisée par la faiblesse congéniale des organes. La dernière phrase de Morgagni suffirait pour le démontrer, indépendamment de l'analogie frappante de ce cas avec ce que je viens de citer. En effet, depuis quand le gland avait-il cessé complétement d'entrer en turgescence ? « Depuis que, dans les efforts inutiles de copulation, ce jeune homme avait répandu *fort souvent une grande quantité de sperme, qui s'écoulait très-promptement.* » C'étaient donc ces pertes séminales répétées, abondantes, qui avaient rendu les érections de moins en moins énergiques, tout-à-fait incomplètes.

La précipitation avec laquelle le sperme s'échappait, s'observe dans tous les cas de cette nature. Cette émission précipitée, soit qu'elle tienne à l'irritation, à la faiblesse, ou à la réunion de ces deux causes ; cette émission précipitée qui s'oppose à l'intromission, autant que l'insuffisance des érections, est toujours accompagnée de pollutions diurnes : ce sont elles qu'il faut accuser de l'impuissance, quoiqu'elles restent le plus souvent ignorées ; elles sont toujours exaspérées par ces tentatives *infructueuses* de copulation, qui augmentent la faiblesse et l'irritation des parties. D'ailleurs, ces pertes appréciables, jointes à celles qu'on méconnaît, expliquent suffisamment pourquoi les érections deviennent tous les jours moins énergiques, l'élaboration du sperme étant moins complète.

Ce qui m'a fait rapporter ici cette observation, c'est la coïncidence remarquable de l'hypospadias avec la faiblesse des autres parties de l'appareil génital. Ce vice de confor-

mation est assez rare et n'a pas encore été étudié dans ses rapports avec la puissance virile. Il est cependant un fait bien remarquable, dont l'examen pourrait donner lieu à des rapprochemens fort importans : je me contenterai de l'indiquer par respect pour le malheur. On sait que Louis XVI avait un hypospadias, et les Mémoires de M.e de Campan ne peuvent laisser aucun doute sur l'état d'intégrité complète dans lequel Marie-Antoinette est restée pendant les premières années de son mariage. Ces révélations intimes ne sauraient être suspectes de la part d'une femme dont personne ne conteste la véracité, qui était lectrice de la reine et possédait sa confiance.....

J'ai vu à l'hôpital Saint-Éloi, un cas d'hypospadias accompagné de pollutions nocturnes et diurnes ; mais je n'ai eu le malade sous les yeux, que pendant quelques jours, et je ne saurais affirmer que ces pertes séminales fussent dues *exclusivement* à la faiblesse primitive des organes génitaux.

Il est arrivé souvent qu'on s'est trompé sur le sexe de ces enfans, lorsque la division du canal s'étendait fort loin, et que ces garçons ont porté des vêtemens de femme bien long-temps après la puberté. J'en ai vu un exemple chez un ouvrier de Mézières. Cette erreur ne pourrait pas se prolonger aussi long-temps, si ces individus prenaient de bonne heure des formes et des allures mâles. Il faut donc croire que ce vice de conformation coïncide avec un défaut d'énergie dans le reste de l'appareil génital, puisqu'il a moins d'influence sur le reste de l'économie.

—

Ces faits me portent à penser que l'hypospadias doit être assimilé au défaut de développement des corps caverneux et des testicules, à la descente tardive de ces derniers dans le scrotum, etc.; en un mot, que ce vice de conformation doit être considéré comme un indice de faiblesse dans les autres parties de l'appareil génital, et, par conséquent, comme une cause prédisposante aux pertes séminales involontaires.

N° 109.

Atrophie d'un testicule à 8 ans. — Pollutions nocturnes, puis diurnes. — Besoin fréquent d'uriner, etc.

Je donne en ce moment des soins à un étudiant en médecine, âgé de 27 ans, qui fut tourmenté de pollutions nocturnes dès la puberté, et plus tard, de pollutions diurnes abondantes: toutes ses fonctions en ont été dérangées, et maintenant il se trouve incapable d'aucun travail intellectuel. Il n'a jamais connu de femmes; il ne s'est jamais adonné à la masturbation; mais, à l'âge de 8 à 9 ans, il a éprouvé une inflammation du testicule gauche, sans cause connue. Après avoir été quelque temps volumineux, l'organe s'est ensuite atrophié peu à peu; il est aujourd'hui réduit au volume d'un pois-chiche, et le cordon spermatique est très-grêle. L'urètre est d'une sensibilité excessive, surtout

vers la prostate. Le malade urine très-fréquemment, et cette incommodité remonte à son enfance.

—

Il y a certainement chez ce malheureux jeune homme une disposition congéniale à la phlogose des organes génito-urinaires ; elle s'est manifestée, dès l'âge de 8 ans, par l'inflammation spontanée du testicule gauche. Depuis lors, l'irritation a persisté du côté de la vessie, et s'est étendue au testicule droit. Sans cela, comment comprendre l'apparition des pollutions nocturnes dès la puberté? Comment un seul testicule pourrait-il fournir une si grande quantité de sperme?

L'inflammation *spontanée* des testicules dans l'enfance, est donc l'indice d'une disposition fâcheuse de ces organes, et la destruction de l'un des deux ne met pas à l'abri des pertes séminales involontaires; elles peuvent même être assez abondantes pour altérer profondément la santé.

Disposition primitive des canaux éjaculateurs.

Il est un certain nombre de pertes séminales qu'on ne peut attribuer à aucune cause satisfaisante, qui ne sont accompagnées d'aucun signe d'irritation, et pour l'explication desquelles on est obligé d'admettre une disposition primitive, une faiblesse, un relâchement congénial des organes spermatiques, et en particulier, des canaux

éjaculateurs. Cette disposition coïncide quelquefois avec des signes extérieurs plus ou moins caractéristiques ; d'autres fois, elle ne se manifeste guère que par ses effets. Voici un cas bien remarquable, qui fera mieux comprendre ce que j'ai à dire sur ce sujet obscur, mais important.

N° 110.

Tempérament lymphatique. Incontinence d'urine ; *point de masturbation ni de coït. — Pollutions nocturnes de plus en plus rapprochées, etc. ;* relâchement des sphincters de l'anus et du col de la vessie. — *Traitemens infructueux.*

Monsieur M***, d'une constitution lymphatique très-prononcée, fut sujet à une incontinence d'urine jusqu'à l'âge de 12 à 13 ans. Ses idées religieuses lui firent embrasser l'état ecclésiastique. Il ne connut jamais la masturbation, ni les plaisirs vénériens. La puberté ne se manisfesta qu'après 18 ans, et fut bientôt suivie de pollutions nocturnes, d'abord assez rares, ensuite plus fréquentes et plus faciles, enfin quotidiennes et tout-à-fait passives. Toutes les fonctions se dérangèrent successivement. Voici dans quel état je trouvai ce malheureux, à 23 ans, cinq ans après le début de la maladie.

Peau blanche, froide et visqueuse ; formes arrondies ; cheveux blonds ; absence de barbe ; bassin très-large ; hanches très-saillantes ; chairs molles ; organes génitaux

assez bien développés, mais très-flasques ; scrotum très-allongé ; poils fort rares ; cécité presque complète ; dilatation énorme de pupilles ; diminution considérable de l'intelligence et de la mémoire ; faiblesse excessive des jambes ; déambulation impossible sans le secours d'un bras et d'un bâton ; digestions laborieuses ; expulsion involontaire des matières fécales, plusieurs fois par jour ; miction fréquente pendant la veille ; incontinence d'urine pendant le sommeil ; pollutions nocturnes quotidiennes et même répétées deux ou trois fois dans la même nuit, sans érection ni sensation ; sperme très-aqueux ; urines souvent troubles. Introduction d'une sonde énorme dans la vessie sans la moindre résistance, sans aucune manifestation de sensibilité ; ouverture de l'anus presque béante, permettant d'introduire trois doigts dans le rectum, sans provoquer la moindre contraction dans les sphincters.

J'ai employé des bains aromatiques, des applications et des frictions excitantes, la glace à l'intérieur et à l'extérieur, l'eau de Spa, le quinquina, etc.; j'ai pratiqué deux cautérisations, le tout sans le moindre succès. Au bout de quatre mois de traitement, le malade est parti dans l'état où il était le jour de son arrivée.

—

Ici, toutes les circonstances se réunissent pour faire croire que ce malheureux jeune homme disait vrai, quand il affirmait, avec serment, qu'il ignorait la masturbation et les plaisirs vénériens. L'incontinence d'urine, et surtout celle des matières fécales, la conformation du

bassin, la flaccidité des organes génitaux, l'état général de l'économie, tout doit faire supposer que les canaux éjaculateurs participaient au relâchement des sphincters de l'anus et du col de la vessie, et que cette atonie *primitive* était la seule cause des pollutions nocturnes et diurnes. Ce cas est le plus remarquable que j'aie vu dans ce genre, par la réunion des circonstances qui ont accompagné cette disposition primitive des canaux éjaculateurs, et par l'absence de toute complication propre à provoquer les pertes séminales. Il permet de comprendre les dispositions analogues, mais moins prononcées, qui sont accompagnées de signes moins évidens ou même inappréciables.

N° 111.

Enfance maladive. — A 16 ans, pollutions nocturnes extraordinaires. — *Plus tard, pertes séminales pendant la défécation;* éjaculation impossible ; *écoulement du sperme après l'érection ; canal urétral très-peu sensible ; surface prostatique fort dure.*

En 1825, je fus consulté par un étudiant en médecine, âgé de 21 ans, d'une petite taille et d'une constitution sèche, pour une dureté d'oreille, qui avait fait beaucoup de progrès depuis deux ans. Après quelques injections dans la trompe d'Eustache, l'application d'un séton, etc.,

dont les effets furent insignifians, ce jeune homme me parla de pollutions nocturnes et diurnes, accompagnées de circonstances extraordinaires. Je lui demandai une note à cet égard : voici celle qu'il me remit.

« Ma santé, languissante depuis l'enfance, s'est améliorée vers l'âge de 16 ans. A cette époque, les parties génitales se sont couvertes de poils ; j'ai éprouvé des érections fréquentes et des pollutions nocturnes. Ces pertes n'ont jamais cessé depuis lors ; elles sont très-souvent provoquées par des rêves lascifs, mais elles ne sont pas toujours précédées d'érection ; et lors même qu'elle se montre, ce n'est jamais pendant sa durée, que l'évacuation séminale a lieu, mais seulement après que le gonflement de la verge s'est dissipé : l'humeur qui s'écoule alors, se répand, *en bavant*, sur les parties voisines, au lieu d'être projetée par une véritable éjaculation. C'est un liquide blanchâtre, visqueux, semblable à du blanc d'œuf, et qui tache le linge de la même manière. Il est souvent si abondant, que je me vois forcé de changer de chemise. Ces évacuations excessives sont suivies de faiblesse, de paresse, de langueur, de maux de tête. Quelle que soit la quantité de sperme évacuée, son expulsion n'est jamais accompagnée de la moindre sensation voluptueuse; c'est à tel point que, dans le principe, je me croyais affecté d'incontinence d'urine, et lorsqu'il me survenait de ces évacuations abondantes, ne pouvant les empêcher, je me levais précipitamment pour uriner.

» Plusieurs fois, en allant à la selle, j'ai vu sortir par l'urètre une humeur tout-à-fait semblable, en plus ou moins grande quantité, suivant le degré de constipation.

» Mes rapports avec les femmes ont été fort rares, et toujours accompagnés de circonstances semblables à celles dont j'ai parlé. Les érections étaient énergiques et *très-prolongées*, ou, pour parler plus exactement, elles pouvaient durer *indéfiniment ;* car, ce n'était pas l'éjaculation qui amenait la fin de l'acte, mais l'excès de la fatigue. Cet état pouvait durer une heure et plus, si le frottement entretenait une sensation suffisante ; mais, quelle que fût la rapidité des mouvemens, jamais il n'en est résulté un plaisir assez vif pour déterminer l'éjaculation, et l'*écoulement* du sperme n'a jamais eu lieu qu'après la cessation de l'érection. J'ai observé exactement la même chose dans quelques essais de masturbation, auxquels je me suis livré par curiosité ; car je n'ai jamais éprouvé assez de plaisir dans ces manœuvres, ni dans le coït, pour y être entraîné : seulement, j'ai un ardent désir de guérir, et je cherche à découvrir la cause de mon mal. Je crois qu'elle consiste dans un défaut de contractilité des vésicules séminales..... »

Ce jeune homme était très-maigre et d'une pâleur remarquable ; il digérait très-mal ; sa mémoire était fugace, incertaine ; son intelligence avait diminué ; la moindre application provoquait des maux de tête opiniâtres et presque continuels. Il éprouvait des sifflemens et des bourdonnemens dans les oreilles ; la dureté de l'ouïe était probablement due à la même cause, et non, comme il le croyait, à une affection locale.

Je n'ai rien observé de particulier dans la conformation, ni dans le volume ou la consistance des parties extérieures de la génération ; mais, en introduisant une

sonde de gros calibre dans le canal, je remarquai qu'il paraissait avoir peu de sensibilité, surtout vers la région prostatique, où la sonde fut arrêtée. En ayant pris une plus petite, je parvins à la faire pénétrer dans la vessie : quand elle traversa la prostate, elle parut frotter sur une surface dure, comme cartilagineuse, quoique lisse et régulière. Le malade resta complétement impassible pendant toutes ces recherches, qui durèrent fort long-temps. La prostate, explorée à travers le rectum, ne me parut pas plus volumineuse, ou moins régulière que de coutume : sa consistance même n'avait rien d'extraordinaire. Ces recherches, que j'ai répétées à plusieurs jours d'intervalle, m'ont toujours donné le même résultat.

Je pratiquai une cautérisation à la surface de la prostate, dans l'espoir de modifier cette disposition anormale; mais je n'en obtins aucune amélioration. La dilatation par des sondes de gomme élastique ne produisit pas plus d'effet.

—

Ce cas est le seul de cette nature que je connaisse. Il présente même des caractères opposés à ceux qui accompagnent les pollutions nocturnes et diurnes ordinaires; mais il ne rentre pas moins dans la catégorie des pertes séminales, causées par une disposition primitive des organes spermatiques. Les notes de ce jeune homme, confirmées par ses explications verbales, portent l'empreinte de la vérité. Il avait eu des pollutions, plusieurs années avant d'essayer du coït et de la masturbation ; ce n'est

même que dans l'espoir de découvrir la cause de sa maladie qu'il s'est livré à ces actes, car il n'y était pas entraîné par l'attrait du plaisir. Ces pertes séminales *extraordinaires* tenaient donc à l'induration et à la diminution de sensibilité de la surface prostatique, ainsi que des parties voisines, et cette disposition était congéniale.

Signes de faiblesse dans les organes génitaux.

Avant d'aller plus loin, je crois devoir revenir un instant sur les dispositions primitives dont il vient d'être question, pour y chercher les caractères qui pouvaient indiquer la faiblesse des organes génitaux.

On a vu que le développement démesuré du prépuce tenait à l'exiguïté du pénis, et que les mêmes individus avaient ordinairement le scrotum très-plissé, retiré vers le pubis, parce que les testicules étaient très-petits. L'état rudimentaire des tissus érectiles et des testicules annonce nécessairement peu d'énergie dans les fonctions de ces parties fondamentales de l'appareil génital, et ne peut être que d'un fâcheux augure pour les conduits éjaculateurs, les vésicules séminales, et toutes les parties soustraites à la vue, ainsi qu'au toucher. Ces caractères ne sont cependant pas toujours également prononcés et ne sont pas les seuls. Je dois entrer, à cet égard, dans quelques développemens, qui ne pourraient trouver place ailleurs.

L'hypospadias dépend d'un défaut de soudure des deux

moitiés de canal qui auraient dû se réunir sur la ligne médiane. Quelle que soit la cause de cet arrêt de développement, elle indique une faiblesse dans ces parties, puisque leur évolution n'a pas pu s'achever. Que le calibre des artères du bulbe ait été trop petit, ou que le *principe vital*, le *nisus formativus*, etc., ait manqué d'énergie dans cet endroit, comme le veulent ceux qui se paient de mots, les parties ont manqué de sang, de vie, ou d'activité, dès le principe. Est-il probable que ces dispositions changeront par la suite? Je ne le pense pas; et tout ce que j'ai vu à cet égard, me confirme dans cette opinion. Au reste, l'épispadias qui tient au défaut de soudure des corps caverneux, l'ectropie de la vessie qui dépend d'une cause analogue, mais encore plus grave, viennent à l'appui de ces considérations; car ces individus sont encore bien plus mal partagés que les hypospadiaques, sous le rapport des fonctions génitales.

Voici un autre fait qui se rattache encore à la même cause, quoique d'une manière moins évidente.

Tous ceux qui ont sondé beaucoup de malades, savent qu'ils présentent souvent de très-grandes différences, quant au degré d'ouverture du méat urinaire. Il en est chez lesquels elle est presque capillaire et placée au sommet du gland; tandis que, chez d'autres, elle est énorme, largement béante, et s'étend du côté du frein jusqu'à la couronne du gland, et même plus bas encore. Il est évident que cette ouverture exagérée du méat tient à la même cause que l'hypospadias, c'est-à-dire, au défaut de réunion des deux moitiés de l'orifice, du côté où le gland a le moins d'épaisseur: dans certains cas,

c'est même un commencement d'hypospadias, puisque l'ouverture descend jusqu'au-dessous du gland. J'ai vu peu de pertes séminales involontaires avec un méat urinaire très-étroit ; et, presque toujours, elles avaient été provoquées par des blennorrhagies répétées, par des abus graves, ou par des excès vénériens, qui annonçaient une grande activité dans la fonction, tandis que, chez ceux dont le méat était largement ouvert, les pertes séminales s'étaient établies plus facilement et avaient été plus opiniâtres.

L'habitude que j'ai de sonder tous ces malades avec de grosses sondes, pour connaître le degré de sensibilité de la membrane muqueuse urétrale, m'a fait faire cette observation depuis long-temps, et je l'ai trouvée d'une constance remarquable. En général, le reste du canal est aussi fort large, ainsi que le col de la vessie ; ce qui peut faire penser que les canaux éjaculateurs participent à cette disposition. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir signaler l'étendue exagérée de l'ouverture du canal, comme un des signes qui peuvent aider à reconnaître une disposition congéniale aux pertes séminales involontaires.

La consistance des tissus érectiles diffère aussi beaucoup chez les individus de même âge, indépendamment de leur volume et de leur forme, et cette consistance mérite encore d'être notée. Toutes les fois que j'ai trouvé le pénis complétement pendant sur le scrotum, les corps caverneux vides, mous, flasques, sans résistance, sans élasticité sous le doigt, j'ai toujours remarqué que la fonction était peu énergique, la résistance aux causes de pollutions très-faible, et la guérison difficile.

Il est une autre disposition des tissus érectiles que j'ai souvent remarquée chez ceux dont les pollutions paraissaient dues à une prédisposition prononcée, plutôt qu'à l'énergie des causes déterminantes : elle consiste dans une disproportion notable du gland avec les corps caverneux. Le pénis est ordinairement d'une longueur remarquable, mais plus ou moins grêle, surtout à sa base, et se termine par un gland renflé, fungiforme, qui déborde les corps caverneux, et reste presque toujours découvert, ou du moins mal couvert par le prépuce. Ces pénis en massue, qui semblent s'amincir en approchant de leur point d'insertion, manquent d'énergie ; les érections y sont rarement complètes, surtout vers le bas.

Quant aux testicules, leur petitesse n'est pas le seul caractère à considérer. Plusieurs des malades qui font le sujet de ce chapitre, étaient affectés de hernie inguinale, presque toujours *congéniale*.

Les hernies congéniales ne peuvent être attribuées qu'aux causes suivantes : l'anneau inguinal a manqué d'énergie pour se resserrer, ou le canal péritonéal s'est trouvé distendu par de la sérosité, ou le testicule est descendu trop tard dans le scrotum. Dans toutes les hypothèses, il y a donc faiblesse primitive, radicale de ces parties. Elle peut bien diminuer avec les progrès de l'âge ; mais on ne saurait supposer que ces organes deviennent jamais remarquables par leur énergie.

Depuis que j'ai fixé mon attention sur ce sujet, j'ai constamment remarqué que les individus affectés de hernie *congéniale*, avaient les testicules beaucoup plus

petits que ceux des enfans ou des adultes du même âge. Voici, du reste, un rapprochement plus décisif. Quand cette infirmité n'existe que d'un côté, le testicule correspondant est toujours beaucoup plus petit que l'autre, et quelquefois cette différence est égale à la moitié du volume. J'ai cru, pendant quelque temps, que cette petitesse du testicule était due à la compression habituelle de l'organe par les parties contenues dans le sac ; mais j'ai rencontré la même disposition chez ceux qui avaient porté de bonne heure un bandage herniaire.

Je me suis alors demandé si la compression du cordon spermatique par la pelotte du bandage, n'aurait pas produit le même effet, en gênant la circulation ; mais je n'ai rien remarqué de semblable sur ceux qui ont porté des bandages pendant un grand nombre d'années pour des hernies *accidentelles*. Ce qui prouve, d'ailleurs, que la compression du testicule et la gêne de la circulation ne contribuent en rien à ce défaut de développement, c'est qu'on l'observe dans les cas de même nature où ces causes ne peuvent pas agir.

La descente du testicule dans le scrotum ne s'opère, quelquefois, que long-temps après la naissance, et l'un des malades dont j'ai parlé, avait 28 ans lorsque cette évolution s'opéra. (N° 93.) Eh bien ! dans tous les cas de cette nature que j'ai eu l'occasion d'observer, l'organe était loin d'avoir son volume et sa forme ordinaires. Bien plus, chez tous ceux dont les testicules étaient restés renfermés dans l'abdomen, et que j'ai pu examiner après la mort, j'ai trouvé le corps de la glande petit, mou, allongé, l'épididyme tiraillé, déformé, et j'ai con-

stamment vérifié l'exactitude des belles et intéressantes recherches du professeur Cloquet, sur les causes qui s'opposent à la descente de ces organes dans le scrotum. Il a parfaitement démontré, par des faits multipliés et sans réplique, que les testicules étaient toujours retenus par des adhérences ou des vices de conformation, et ces altérations doivent nécessairement influer d'une manière fâcheuse sur la fonction de l'organe.

Il faut donc rejeter parmi les préjugés les plus dénués de fondement, l'opinion vulgaire qui attribue à ceux qui sont ainsi conformés, une plus grande *ardeur* génitale, parce que les organes sécréteurs du sperme sont enveloppés de plus de *chaleur*. C'est une conception *à priori* et non une explication; car les faits prouvent le contraire. Je sais que cette erreur a été mise en circulation par des savans, avant que de tomber dans le domaine public; mais elle prouve seulement que l'imagination ne saurait remplacer l'observation.

J'ai vu un assez grand nombre d'individus, dont les testicules étaient restés dans l'abdomen; j'ai pris la peine de les interroger avec un soin minutieux. Quelques-uns ont essayé de soutenir un préjugé qui était en leur faveur; mais, en entrant dans les détails, j'ai pu facilement m'apercevoir qu'ils étaient bien loin d'être mieux partagés que le vulgaire. Plusieurs s'en plaignaient franchement; quelques-uns même n'étaient venus me trouver que pour cela. Il peut donc y avoir parmi eux des hommes à imagination ardente, des esprits libertins, parce que leur organe encéphalique peut être très-développé ou très-actif; mais la puissance de leurs organes sperma-

tiques est toujours très-bornée, et c'est de celle-là seulement qu'il est question en ce moment.

En résumé, la hernie *congéniale*, la descente tardive des testicules dans le scrotum, leur séjour définitif dans l'abdomen, doivent être attribués à la faiblesse de l'appareil spermatique, ou à des adhérences, à des altérations plus ou moins graves, qui doivent nuire à la fonction.

La forme des testicules est encore d'une grande importance. Le corps doit être ovoïde, régulier et lisse; la plus légère inégalité, observée à sa surface, doit faire soupçonner une altération organique dans son intérieur. L'épididyme ne doit pas avoir un volume disproportionné à celui de la glande : tout engorgement de l'épididyme annonce une inflammation antérieure, dont la résolution ne s'est pas opérée complétement. Elle peut avoir laissé d'autres traces de son existence dans d'autres points du trajet parcouru par le sperme, et par conséquent, dans les vésicules séminales; et cette inflammation, lors même qu'elle aurait complétement cessé, a de la disposition à reparaître dans des tissus déjà modifiés.

Il arrive souvent que les enfans et les parens ne peuvent donner aucun renseignement sur la cause de ces inflammations, soit parce qu'elles ont lieu à des époques trop rapprochées de la naissance, soit parce qu'elles n'ont été provoquées par aucun accident appréciable. Il faut donc admettre alors une prédisposition bien prononcée à l'inflammation de ces organes, puisqu'elle s'est manifestée avant qu'ils aient commencé à fonctionner. J'ai vu plus d'un malade qui croyait avoir trois testicules: cette illusion tenait ordinairement à ce que l'épididyme

était très-développé, et formait une espèce de second testicule accolé à la glande. Toutes les fois que j'ai trouvé cet engorgement considérable, le véritable testicule était plus petit que de coutume, quelquefois même tout-à-fait atrophié, et les renseignemens détaillés que j'ai pris, m'ont convaincu que ce testicule ne fonctionnait plus, ou fonctionnait mal.

Il semblerait, d'après cela, que ces individus devraient être à l'abri de toute perte séminale involontaire ; mais cette conjecture est démentie par les faits, parce que les deux organes ne sont pas également affectés. J'ai rapporté un cas dans lequel un des testicules était complétement atrophié dès l'enfance ; cependant, à la puberté, il est survenu des pollutions nocturnes opiniâtres, qui n'ont pu être attribuées qu'à une vive irritation de l'autre moitié de l'appareil sécrétoire.

En résumé, toute altération dans la forme des testicules doit être attribuée à une affection ancienne, et annonce une lésion intérieure qui nuit nécessairement à la fonction, et doit faire craindre, pour l'avenir, une disposition à d'autres affections des mêmes organes. Quelque légère qu'elle soit, cette altération dans la conformation des testicules mérite donc d'être prise en grande considération, pour l'appréciation de la puissance virile, et de la disposition à de nouvelles maladies des organes spermatiques.

Je dois en dire autant, pour les mêmes raisons, des canaux déférens. Lorsqu'ils sont tellement déliés, qu'on a peine à les distinguer au milieu des cordons testiculaires, c'est un signe de débilité ; mais il ne se rencontre

jamais isolément : les testicules alors sont toujours petits, quelquefois même rudimentaires; tout l'appareil sécréteur semble être resté au même degré de développement qu'avant la puberté. Quand les canaux déférens sont, au contraire, trop volumineux, bosselés, ou renflés vers l'épididyme, c'est qu'ils ont été le siége de quelque inflammation antérieure.

La consistance des testicules peut encore présenter un caractère important: leur mollesse, leur flaccidité annoncent peu d'énergie dans le tissu de la glande, quel que soit, du reste, son volume. J'ai rencontré ce symptôme chez beaucoup de malades remarquables par leur continence, et dont les pollutions opiniâtres n'étaient pas en rapport avec les causes accidentelles, assez légères, qui avaient paru les provoquer. Au reste, cette flaccidité des testicules est ordinairement accompagnée d'un état semblable des corps caverneux, etc. ; ce qui doit faire présumer que les parties de l'appareil génital qui sont soustraites à nos sens, partagent cette disposition. Je ne parle pas de la dureté des testicules, de leur volume exagéré, etc., parce que ces symptômes rentrent dans la pathologie ordinaire de ces parties.

J'ai dit que le varicocèle devait être regardé comme un signe de faiblesse des organes génitaux, et le raisonnement est d'accord avec les faits que j'ai rapportés ; car cette débilité du système veineux testiculaire doit faire supposer peu d'énergie dans le reste de l'appareil sécréteur; d'ailleurs, le ralentissement de la circulation à travers les veines du cordon, doit nuire à la circulation capillaire des testicules, et par suite, à la sécrétion du

sperme. Mais ce n'est pas seulement dans les cas de varicocèle volumineux, que cette faiblesse se manifeste; je l'ai observée dans les simples engorgemens des veines spermatiques, surtout lorsque cet état se trouvait accompagné d'un allongement remarquable du cordon. L'hydrocèle enkystée qui se développe au milieu de ces vaisseaux, présente les mêmes indices par les mêmes raisons.

Enfin, toutes les parties dont je viens de parler, peuvent avoir leur volume ordinaire, leur configuration normale, et présenter une flaccidité prononcée qui annonce une débilité profonde. C'est surtout dans le scrotum, que ce relâchement est facile à remarquer : non-seulement il pend alors d'une manière démesurée, mais il est d'un blanc mat, lisse, dépourvu de rides et de poils; sa surface est fraîche et visqueuse; on n'y remarque jamais le moindre mouvement spontané, la moindre ondulation provoquée par le crémaster; son tissu cellulaire est abondant et pénétré de sérosité, etc. Le cas le plus remarquable que j'aie vu dans ce genre, est celui de ce jeune séminariste (N° 110), chez lequel aucune velléité ne s'était jamais manifestée, et qui fut pris, dès la puberté, de pollutions que rien ne put arrêter.

Tout relâchement très-prononcé des parties génitales externes doit donc faire présumer un état analogue des tissus profondément placés, et, par conséquent, des conduits éjaculateurs : ce relâchement indique non-seulement un défaut d'énergie dans la fonction, mais encore une disposition prononcée aux pertes séminales involontaires.

Chez plusieurs malades dont les pertes séminales tenaient à une disposition congéniale, j'ai fait remarquer

une dimension exagérée du bassin, avec saillie des hanches, portée quelquefois jusqu'à faire croire à une déformation des lombes. Cette amplitude excessive du bassin était d'autant plus notable, qu'elle coïncidait avec une poitrine très-étroite, une petite taille, des membres grêles et arrondis, enfin avec la plupart des attributs de l'autre sexe. Cette conformation des hanches est importante à signaler, parce que je ne l'ai jamais rencontrée chez un homme doué d'une puissance génitale ordinaire ; et tous ceux chez lesquels elle était très-prononcée, ont été exposés à des pertes séminales très-faciles et très-opiniâtres.

Ceci n'est pas en contradiction avec la remarque très-vraie de plusieurs auteurs, sur la maigreur des fesses chez les malades épuisés par des pertes séminales excessives; car, je ne parle ici que de la saillie des hanches due au développement disproportionné du bassin. D'ailleurs, ceux chez lesquels on a remarqué cette maigreur des fesses, étaient des masturbateurs ou des libertins ; tandis que ceux dont je parle, étaient remarquables, au contraire, par leur froideur, et même par leur aversion pour les femmes.

Enfin, tous les malades mal partagés sous le rapport de la puissance virile, avaient le ton de la voix très-aigu, tout-à-fait en fausset, comme chez la femme ; leur système pileux était peu développé. L'un d'eux, à 17 ans, n'avait pas encore un poil au menton ni aux parties génitales. Ces caractères rappellent ceux qui appartiennent aux eunuques, avec cette différence toutefois, que la santé des eunuques aurait pu faire envie à ces malheureux.

Je me suis arrêté au milieu de ce chapitre, pour

signaler les caractères extérieurs qui peuvent faire soupçonner une faiblesse primitive des organes de la génération, parce que les exemples étaient sous les yeux. Ces caractères sont importans à retenir sous le rapport du diagnostic, du pronostic et du traitement de la spermatorrhée. Quoique je les aie examinés séparément, il est clair qu'ils sont presque toujours réunis, en plus ou moins grand nombre, chez le même individu ; qu'il faut les envisager dans leur ensemble, et qu'ils n'ont pas tous le même degré d'importance : ceux qui doivent être mis en première ligne, sont ceux qui tiennent aux testicules et aux tissus érectiles.

—

Dans cet examen des dispositions congéniales aux pertes séminales involontaires, j'ai dû procéder de l'évident au douteux. J'ai commencé par les caractères anatomiques, je vais parler des caractères physiologiques, et je terminerai par les cas plus obscurs dans lesquels la prédisposition ne s'est manifestée que par ses résultats.

Symptômes urinaires dans l'enfance.

L'appareil spermatique n'acquiert son entier développement qu'à l'époque de la puberté ; mais les organes urinaires entrent en fonction dès la naissance et même

avant. L'étroite connexion qui lie les deux systèmes, permet de tirer parti des observations faites sur celui qui est le premier en activité, pour prévoir les affections dont peut être menacé celui qui sommeille encore, ou pour apprécier plus exactement les nouveaux symptômes qui se présentent, lorsque les premiers ont disparu depuis long-temps.

Incontinence d'urine. — On a dû remarquer que plusieurs des malades chez lesquels des pertes séminales s'étaient manifestées spontanément, ou sous l'influence de causes occasionelles très-légères, avaient été sujets, dans leur enfance, à une incontinence d'urine plus ou moins opiniâtre. J'en ai vu beaucoup d'autres exemples ; mais ils diffèrent peu de ceux que j'ai fait connaître, et sont moins complets, moins intéressans : les notes que j'ai recueillies à ce sujet, n'apprendraient donc rien de nouveau. D'ailleurs, la seule circonstance remarquable qui soit commune à tous ces faits, c'est *la facilité avec laquelle les pertes séminales se sont développées ;* car, les causes déterminantes qui les ont provoquées, ont été très-variables, quelquefois insaisissables ; les symptômes ont aussi présenté des nuances infinies : j'extrairai donc de tous ces matériaux ce qui pourra éclairer sur les rapports qui existent entre les affections congéniales des voies urinaires et la disposition aux pertes séminales involontaires.

A mesure que l'intelligence de l'enfant se développe, il comprend mieux les soins de propreté qu'on lui prodigue, et s'habitue de plus en plus à les seconder. Il arrive

une époque où il doit avoir pris assez d'empire sur ses besoins, pour qu'on puisse exiger de lui qu'il ne souille ni son lit ni ses vêtemens, à moins que ce ne soit accidentellement. Cette époque varie suivant l'éducation et les progrès de la raison. Mais, quand les fonctions cérébrales sont suffisamment développées, et que la volonté la plus ferme, l'attention la plus soutenue ne suffisent pas pour empêcher l'expulsion intempestive des urines, il y a *infirmité* plus ou moins dégoûtante: les corrections n'y peuvent plus rien, c'est à l'homme de l'art qu'il faut avoir recours.

Cette disposition des organes urinaires peut présenter des nuances infinies : la plus fâcheuse est celle dans laquelle l'enfant ne peut retenir ses urines, même lorsqu'il est éveillé : elles s'échappent alors d'une manière presque continue, sans qu'il en ait la conscience. Ce degré d'incontinence ne s'observe guère que chez les idiots, dont il faut faire abstraction, à cause du défaut d'intelligence et de volonté, qui les laisse dans le même état que l'enfant au maillot. Viennent ensuite les cas dans lesquels les contractions du col de la vessie ne sont pas assez puissantes pour s'opposer long-temps à l'expulsion des urines, même pendant la veille; en sorte que, quand le besoin ne peut être satisfait aussitôt qu'il se manifeste, l'impuissance du col de la vessie est cause qu'une portion plus ou moins considérable des urines s'échappe, malgré tous les efforts de la volonté. Il est clair que, chez ces individus, les urines s'échappent encore plus facilement pendant la nuit.

Quand c'est seulement pendant le sommeil que l'ex-

pulsion involontaire des urines a lieu, l'infirmité déjà est moins fâcheuse; mais elle peut présenter encore bien des nuances. Chez les uns, l'émission involontaire se reproduit toutes les nuits, quelles que soient les précautions qu'ils prennent; chez d'autres, elle n'a lieu que quand la vessie n'a pas été évacuée avec soin avant l'arrivée du sommeil, ou parce que des boissons trop copieuses ont été prises dans la soirée; enfin, il en est chez lesquels l'émission est presque volontaire, quoiqu'elle ait lieu pendant le sommeil, car elle est la suite de quelque rêve provoqué par la plénitude de la vessie : c'est plutôt alors un accident qu'une disposition habituelle.

Il y a aussi de très-grandes différences, quant à la durée de cette infirmité. Dans les cas les plus graves, elle se prolonge au-delà de la puberté, en se modifiant seulement plus ou moins, suivant l'influence que cette période importante de la vie exerce sur la constitution. Chez tous les malades qui ont eu des pollutions après avoir été sujets à une incontinence d'urine, j'ai remarqué que cette infirmité s'était prolongée au moins jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans; chez plusieurs, elle a duré jusqu'aux approches de la puberté: ces derniers ont tous conservé, pendant le reste de leur vie, un besoin fréquent de vider leur vessie, et beaucoup de difficulté à y résister, lorsqu'il se manifestait avec énergie.

On voit, d'après ce que je viens de dire, que l'incontinence d'urine diminue à mesure que la constitution se fortifie, et que la puberté la fait ordinairement cesser, ou du moins la modifie toujours considérablement : cela suffirait déjà pour indiquer que cette infirmité est le ré-

sultat d'une faiblesse primitive des voies urinaires. Mais les traitemens qu'on lui oppose avec le plus de succès, ne sont pas moins concluans. *Naturam morborum ostendit curatio.* Tous ces moyens sont pris dans la classe des toniques, des astringens. J'ai dit depuis long-temps, quels effets avantageux j'avais toujours obtenus des bains aromatiques, et de nombreux exemples sont venus confirmer ces premières observations. Ainsi, l'incontinence d'urine *congéniale* est due à un état primitif de faiblesse, d'atonie du col de la vessie, et c'est là tout ce que je voulais faire remarquer en ce moment.

Ce n'est pas sans raison que les praticiens et les parens comptent sur la puberté pour achever la guérison, lorsqu'elle n'a pu être obtenue par les moyens thérapeutiques; et ce résultat ne peut s'expliquer que par la participation des voies urinaires à l'énergie nouvelle acquise par les organes de la génération. Cette liaison étroite suffit pour indiquer que l'incontinence d'urine *congéniale* doit être d'un mauvais présage pour la puissance de l'appareil spermatique, et les faits ne laissent aucun doute à cet égard.

On a dû remarquer, dans plusieurs observations, que le pénis et les testicules étaient peu développés, que les tissus avaient une flaccidité remarquable, etc. : un de ces malades portait un varicocèle. Dans tous ces cas, les pollutions ont commencé dès la puberté, avant qu'aucun abus, aucun excès ait eu lieu.

Dans les notes nombreuses que j'ai sous les yeux, les organes génitaux n'ont été l'objet d'aucune remarque ; il est donc possible qu'ils n'aient rien présenté de particu-

lier. Mais le père de l'un de ces malades avait été sujet à la même infirmité; un autre avait un frère dans le même cas; ce qui indique une disposition héréditaire bien prononcée. Chez ces malades, les pollutions ont été précoces, abondantes et opiniâtres. L'un d'eux s'était adonné à la masturbation pendant cinq ou six mois; chez un autre, les pertes séminales ne prirent un caractère grave, qu'après une blennorrhagie; mais, chez le plus grand nombre, les causes déterminantes ont été très-légères, ou même insaisissables.

Il est à remarquer aussi, que tous ces individus montraient peu d'ardeur pour l'acte vénérien, peu de penchant à imiter les abus auxquels se livraient leurs camarades. Tous avaient conservé un reste de leur infirmité; car ils étaient obligés d'uriner très-souvent, surtout après les repas, et ils ne pouvaient résister long-temps à ce besoin, pour peu qu'il fût prononcé; ils étaient aussi réveillés plusieurs fois dans la nuit par la nécessité d'y satisfaire.

Je dois ajouter que les bains aromatiques m'ont été fort utiles contre la plupart de ces pertes séminales. C'est l'analogie qui m'a conduit à les employer, et cette fois l'expérience a confirmé la théorie. Après les bains aromatiques, je dois citer les bains froids, les préparations ferrugineuses, le quina, le colombo, qui sont très-utiles aussi contre l'incontinence d'urine *congéniale*. Les bains sulfureux ont également produit de bons effets.

Il importe donc beaucoup d'interroger sur ce point les malades qui sont tourmentés de pertes séminales involontaires. Ils n'attachent presque jamais assez d'importance

à ce qui s'est passé dans leur enfance, et cependant le praticien peut en tirer des éclaircissemens précieux.

Rétention d'urine. — Cet accident est très-rare dans l'enfance, et bien des malades le confondent avec une *incontinence* d'urine, dont ils n'ont pu garder un souvenir exact. J'ai pourtant sous les yeux deux observations de pertes séminales très-graves, dans lesquelles cette erreur n'a pas été possible. Dans la première, des *rétentions* fréquentes eurent lieu vers l'âge de *deux ans;* mais, ce qui ne laisse aucun doute sur le véritable caractère de la maladie, c'est le cathétérisme auquel il fallut avoir recours pour faire cesser les accidens. D'ailleurs, jusqu'à l'âge de 16 ans, le malade ne put uriner qu'après un quart d'heure d'efforts, et maintenant encore il est obligé d'attendre cinq ou six minutes avant que le jet s'échappe. Il fut aussi sujet à des *hémorrhoïdes dès sa plus tendre enfance*, ce qui n'est pas moins rare..... La susceptibilité des organes génitaux était portée au point que des pollutions ont été provoquées, plusieurs fois, par la vue de lithographies représentant les détails anatomiques de la grossesse.

L'autre malade était un jeune homme de 21 ans, excessivement timide, qui vint me consulter pour des *douleurs de poitrine* et un *bégaiement*, survenus *depuis la puberté*. Les rétentions d'urine s'étaient répétées dans son enfance jusqu'à une époque assez avancée, pour qu'il pût fournir, à cet égard, des renseignemens précis. Je ne conserverai de sa longue histoire, que ce qui se rattache aux pollutions diurnes.

A 15 ans, après avoir cheminé quelque temps près d'une jeune personne qui lui avait causé une vive impression, il rendit *avec les dernières gouttes d'urine*, une assez grande quantité de sperme. Plus tard, le même accident se reproduisit souvent, sans aucune excitation préalable. Il remarqua aussi qu'il rendait une matière tout-à-fait semblable pendant les efforts de la défécation. Il se livra quelquefois à la masturbation, mais à des intervalles très-éloignés, et, chose remarquable, il ne répandit jamais que deux ou trois gouttes de sperme ; souvent même il n'en rendit pas du tout. Il lui arriva six fois, dans l'espace de quatre ans, de se trouver en rapport avec différentes femmes, et chaque fois il fut complétement impuissant. Il est curieux de voir comment ce malheureux s'est fait illusion sur la cause de ses mésaventures : tantôt il s'en prenait au dégoût que lui inspirait une fille publique; tantôt au respect, à la crainte qu'il éprouvait près d'une maîtresse; une autre fois, il avait trop mangé avant d'aller à son rendez-vous; il avait éprouvé une résistance trop prolongée ; ou bien il avait bu trop de punch, mangé trop de fraises, etc. Je signale, à dessein, ces subterfuges de l'amour-propre, parce que ceux qui se trouvent dans cette cruelle position, sont ordinairement très-ingénieux à se tromper eux-mêmes.

Cette impuissance tenait aux pollutions diurnes, et celles-ci avaient précédé de bien long-temps les rares abus commis par le malade. C'est même à ces pollutions qu'il faut attribuer le peu de propension qu'il avait à s'y livrer, et l'absence presque complète du sperme quand cela lui arrivait.

Ce malade n'était venu me consulter que pour sa poitrine, et me témoigna l'intention de revenir bientôt. Deux ans après, je sus par son frère aîné, qu'il était tombé dans un état si fâcheux, que son voyage avait été impossible, et qu'il avait succombé au bout de trois mois. Ce qui me frappa dans cette circonstance, c'est que ce frère venait précisément me consulter pour une affection semblable, et qu'il lui ressemblait d'une manière frappante, non-seulement au physique, mais encore au moral et jusque dans le bégaiement. Il y avait donc, chez ces deux frères, une disposition congéniale bien prononcée aux pertes séminales involontaires, quoique elle ne se soit annoncée que chez le plus jeune par des rétentions d'urine très-précoces. Il est à remarquer aussi, que c'est celui-là qui a succombé, tandis que l'autre s'est assez promptement rétabli.

Une consultation qui vient de m'être adressée du fond de la Bretagne, contient les renseignemens suivans.

Le grand-père du malade *est mort de la pierre;* son père, d'un tempérament nerveux, a été sujet à des *rétentions d'urine*, dues à une *affection de la prostate*. Le malade, né pendant les guerres de la Vendée, a toujours été délicat et *très-irritable*. Il n'a peut-être *jamais vidé complétement sa vessie*, quelque effort qu'il fît pour y parvenir, le premier jet d'urine se fait long-temps attendre. Le malade ne peut se reprocher que des *égaremens de collége*, entre 14 et 15 ans, encore ont-ils été *fort rares*. Il est cependant sujet à des pollutions nocturnes, d'un effet accablant, qui ont détruit sa santé et son avenir. Les bains tièdes, un régime adoucissant, l'abstinence du vin, les

boissons rafraîchissantes, sont les moyens qui lui ont le mieux réussi.

Dans tous ces cas de rétention d'urine précoce, il faut soupçonner une disposition prononcée aux irritations de la portion prostatique de l'urètre, et non de la faiblesse, du relâchement, comme chez les enfans sujets à l'incontinence. Aussi, chez tous ces malades, les pertes séminales ont-elles été précédées et accompagnées des symptômes les plus prononcés de phlogose.

—

En résumé, l'*incontinence d'urine* est d'un augure d'autant plus fâcheux pour les fonctions génitales, qu'elle est plus complète et plus prolongée : les pollutions qui lui succèdent, avec une grande facilité, doivent être attribuées principalement à un état de relâchement congénial : elles sont toujours très-opiniâtres.

Les *rétentions d'urine* annoncent d'autant plus sûrement une disposition à la phlogose de la région prostatique, qu'elles sont plus rapprochées de la naissance, époque à laquelle ces organes sont soustraits aux causes d'irritation qui agiront après la puberté.

—

Hérédité.

N° 112.

A 21 ans, blennorrhagie; douleurs dans les testicules; pollutions, pendant 4 ans; symptômes gastriques et cérébraux très-graves, revenant par accès; disposition héréditaire. *— Lait glacé; nymphéa; cautérisation; acupuncture; bains sulfureux : guérison.*

En novembre 1833, lorsqu'on imprimait le commencement de cet ouvrage, le D.r Guillemot, en ayant lu des feuilles chez le libraire, fut frappé de la ressemblance des deux premières observations avec une affection *cérébrale chronique*, contre laquelle avait échoué, depuis quatre ans, la sagacité des premiers praticiens de Paris. Il désira vivement avoir mon opinion, et je me félicitai d'avoir cédé à ses instances, quand j'eus pris connaissance du fait intéressant dont je vais rapporter les principales circonstances.

Monsieur M***, d'un tempérament lymphatico-nerveux, d'un caractère doux et rangé, né d'un père cacochyme et valétudinaire, passa son enfance sans maladie grave, mais il fut toujours sujet « à des *diarrhées* accom-

pagnées d'un *ténesme très-douloureux*, cédant à quelques jours de régime, et se reproduisant pour la moindre cause. » Occupé de bonne heure d'affaires importantes, il mena toujours une vie sédentaire, appliquée, et ne se livra jamais à aucun excès.

A 21 ans, 1827, blennorrhagie simple, qui cède promptement à quelques adoucissans. Depuis lors, *douleur sourde et vague dans les testicules*, inquiétant beaucoup le malade à cause de son siége et de son importunité, quoique les médecins n'en tiennent aucun compte; *pollutions nocturnes fréquentes*, suivies de fatigue et de malaise général, surtout lorsqu'elles sont très-rapprochées; érections quelquefois *douloureuses*.

Pendant quatre ans, indispositions passagères; *dérangement fréquent des digestions; maux de tête répétés; étourdissemens subits*, mais peu intenses et peu durables; *diminution de la mémoire et de l'aptitude au travail.*

En 1831, bruits singuliers dans l'oreille *droite;* bourdonnemens; surdité momentanée, qui cesse et revient sans cause connue; *congestions cérébrales plus fortes*, mais encore peu durables.

En mars 1832, première attaque grave, annoncée par une *émission très-abondante d'urine* et un dérangement notable des digestions, caractérisée ensuite par des *spasmes très-violens* et par des *étourdissemens continuels*, qui ne permettent pas au malade de faire *le moindre mouvement de tête sans tomber dans une défaillance complète.* (*Saignées; sangsues.*) Augmentation notable de l'agitation et des autres symptômes. (*Vésicatoires; cautère à la nuque.*) Diminution momentanée des accidens; mais

bientôt retour plus ou moins fréquent d'attaques semblables, plus ou moins fortes, plus ou moins prolongées.

En 1833, frayeur très-grande du choléra ; symptômes d'hypochondrie attribués à la peur; perte complète de l'ouïe du côté droit. En novembre (*Saignée du pied; douches de vapeur et injections liquides dans l'oreille, par le D.r Itard*) : point d'amélioration. (*Bains russes et égyptiens aux Néothermes.*) Immédiatement après, plusieurs attaques violentes et rapprochées, semblables aux précédentes. (*Régime très-sévère; fort cautère à la nuque.*) Effet nul; admission d'un principe vénérien, par Récamier. (*Bains de sublimé.*) Résultats insignifians. Périodicité apparente des accès. (*Prépar. de quinquina.*) Le troisième jour de ce nouveau traitement, attaque beaucoup plus violente que les précédentes. Consultation de Marjolin et Baudelocque. (*Nouveaux cautères à la nuque ; pilules mercurielles ; décoction de salsepareille.*) Pendant trois mois, peu de changement : douleur violente à l'épaule droite; éruption dartreuse au cou.

Au printemps de 1834, amélioration pendant deux mois : ensuite, retour des mêmes attaques, avec une fréquence et une intensité croissantes. (*Valériane sous toutes les formes; belladone*, etc.) Pas de changement. Avec le retour des chaleurs, nouvelle amélioration de plusieurs mois. A la fin de l'été de 1835, retour des mêmes accidens par attaques irrégulières.

Lorsque je vis le malade, sa dernière attaque durait depuis un mois, presque sans rémission; sa maigreur et sa pâleur étaient effrayantes; couché sur le dos, dans une immobilité absolue, il n'osait soulever sa tête de

dessus l'oreiller, ni même la tourner à droite ou à gauche; au moindre mouvement, il lui semblait que tout tournait autour de lui, qu'il tournait aussi, que tout s'enfonçait sous lui; lors même qu'il ne faisait aucun mouvement, il lui semblait que son lit s'enfonçait, comme si le plancher s'écroulait; la céphalalgie était intense, continue, et plus particulièrement fixée vers l'oreille privée de ses fonctions; la tempe correspondante était plus sensible que l'autre; la bouche se déviait du côté opposé, lorsque les lèvres étaient en mouvement; il existait une roideur habituelle dans le col et la partie postérieure de la tête; les yeux ne pouvaient supporter la moindre lumière; le plus léger bruit, le moindre courant d'air causaient de vives impatiences et redoublaient les accidens; le pouls était très-faible et d'une lenteur remarquable; les urines, *rendues en abondance*, étaient troubles et sédimenteuses; elles contenaient beaucoup de sels calcaires, un mucus léger uniformément répandu, et un dépôt plus dense qui occupait la partie inférieure.

Il me parut bien qu'il devait y avoir du sperme dans ce dépôt; mais le mucus et le sédiment terreux qui l'accompagnaient, ne permettaient guère d'en acquérir la certitude. Le malade affirmait que plusieurs de ses attaques, surtout les plus graves, étaient survenues immédiatement après des pollutions nocturnes abondantes, et qu'il se trouvait toujours plus mal le jour où elles avaient lieu; mais la perte de l'ouïe du côté droit, la concentration de la céphalalgie vers cette partie, la déviation de la bouche du côté opposé, semblaient indiquer une

affection chronique de l'oreille droite, et l'on pouvait facilement supposer qu'elle étendait son influence jusqu'aux organes contenus dans la cavité du crâne. D'un autre côté, le malade et le D.r Guillemot avaient remarqué que chaque *crise* avait été précédée d'une sécrétion excessivement abondante d'urine *claire* et *incolore* comme de l'eau pure, d'un dérangement notable dans les digestions, et ils avaient toujours observé une coïncidence frappante entre l'état de l'estomac et celui de la tête. Enfin, ces faits, envisagés jusqu'alors sous d'autres points de vue, ne m'étaient pas présentés comme je viens de le faire; il en est que j'ai seulement connus plus tard, et quelques-uns de ceux auxquels on avait attaché le plus d'importance, étaient secondaires. Je craignis donc de me laisser entraîner par les idées qui me préoccupaient en ce moment, et je restai dans le doute sur la véritable cause des accidens, jusqu'à ce que le D.r Guillemot m'eût appris les résultats des moyens dont nous étions convenus de faire l'essai.

Le lait glacé rétablit les fonctions de l'estomac, et provoqua même un appétit extraordinaire, qu'il fallut satisfaire très-fréquemment, sous peine de voir reparaître les symptômes cérébraux. Le camphre ne put être supporté, à cause de son influence sur la tête, et les lavemens opiacés provoquèrent de la constipation. Le sirop de nymphéa réussit mieux. Après son emploi, les pollutions nocturnes devinrent beaucoup plus rares; les urines, après avoir varié plusieurs fois, restèrent pendant quarante jours parfaitement transparentes, excepté *le lendemain d'une pollution nocturne*. Peu à peu, les *crises*

s'éloignèrent, et le malade passa deux mois sans en éprouver ; son oreille était moins sourde ; ses étourdissemens avaient cessé ; enfin il avait repris son régime et se croyait presque guéri, lorsque, au milieu de mars 1836, les *pollutions nocturnes* devinrent plus fréquentes ; le dépôt spermatique reparut dans les urines avec abondance et d'une manière continue ; les digestions se troublèrent, et, avec les symptômes gastriques, reparurent les étourdissemens, la céphalalgie, etc. Le nymphéa en lavement, et l'introduction d'une sonde dans le canal pendant une heure ou deux, furent les moyens qui parurent avoir le plus d'influence sur la diminution des pollutions nocturnes et diurnes. La coïncidence de ces nouveaux accidens avec le retour des pertes séminales involontaires, ne me laissa plus de doute sur la nature de la maladie, et je conseillai la cautérisation.

Quelque temps après, le malade se trouvant en état de supporter la voiture, vint à Montpellier, où je lui pratiquai cette opération. Plus tard, j'employai l'acupuncture.

Ces moyens opérèrent un changement profond et durable dans les fonctions des organes spermatiques ; car, depuis cette époque, les pollutions nocturnes sont devenues de plus en plus rares, et les urines ont presque toujours été dépourvues de dépôt spermatique et même de trouble muqueux. Les autres symptômes ont également suivi, depuis cette époque, une marche décroissante ; ce qui prouve bien qu'ils étaient dûs aux pertes séminales involontaires. Les étourdissemens ont disparu si complétement, que M.^{r} M***, en traversant la Suisse,

a passé bien souvent à dos de mulet, le long des précipices les plus escarpés, des torrens les plus effrayans, sans éprouver la moindre inquiétude.

Enfin, après avoir constaté le retour complet et durable de toutes les fonctions, M.r M*** s'est marié, et, depuis quelques mois, il est devenu père.

—

D'après ces résultats, il n'est pas possible de douter de la véritable cause des symptômes gastriques et cérébraux : il est évident que leur coïncidence habituelle tenait à ce qu'ils se développaient sous la même influence.

On ne s'étonnera pas de la marche intermittente de la maladie, d'après ce que j'ai fait remarquer dans tant de cas analogues. D'ailleurs, pendant ces intervalles d'un mois ou deux, la santé ne se rétablit pas complétement ; elle était seulement moins mauvaise : bien plus, avant d'avoir de fortes attaques, le malade avait éprouvé, pendant plusieurs années, des accidens passagers, auxquels il n'attachait pas alors d'importance, mais qui ne différaient de ceux qui se sont développés plus tard, que par leur intensité et leur durée.

Il se plaignait, depuis très-long-temps, de *douleurs sourdes et vagues dans les testicules, d'érections douloureuses*, de pollutions nocturnes fréquentes et accablantes. Si les médecins y avaient apporté quelque attention, ils auraient bientôt trouvé la cause de ces fréquens dérangemens d'estomac, de ces étourdissemens qui ont précédé,

de quatre ans, l'explosion d'accidens beaucoup plus graves.

Quant à la cause des pollutions nocturnes et diurnes, il est impossible de méconnaître l'influence de la blennorrhagie, et je n'en avais même pas cherché d'autre. Mais le D.r Guillemot m'a transmis des remarques fort judicieuses, que je dois consigner ici, en y joignant celles que j'ai pu faire moi-même plus tard.

Le père de M.r M*** a toujours été valétudinaire ; il est sujet à des catarrhes fréquens, opiniâtres ; son *appétit* est *irrégulier* et son estomac très-paresseux. Ses digestions influent puissamment sur son caractère. Toute sa famille a remarqué l'analogie de ces symptômes avec ceux qu'éprouvait son fils.

Monsieur M*** a un frère qui lui ressemble beaucoup au physique ainsi qu'au moral, et qui éprouve souvent des étourdissemens semblables à ceux dont il a été question, moins prononcés, moins fréquens, mais qui paraissent avoir le même caractère. Il est aussi sujet à des pollutions nocturnes, surtout quand il est en voyage; et le docteur Guillemot a souvent remarqué dans ses urines *les mêmes traces de sperme* que chez son frère ; il est facilement constipé, et, dans les efforts de la défécation, il est exposé à perdre une certaine quantité de matière séminale. Il est sujet à des éruptions de petits boutons autour du gland et du prépuce. J'ai vérifié toutes ces circonstances ; car il m'a consulté tout récemment à cet égard. Je pense bien que la crainte lui en exagère l'importance ; mais le rapprochement de ces faits, relatifs au père et au frère, n'en est pas moins

très-remarquable, et il n'y a pas de raison pour que les organes génitaux soient soustraits à cette ressemblance frappante des traits, de la taille, du tempérament, et même du caractère.

Je pense donc, avec le D.r Guillemot, que les pertes séminales et les accidens graves qui en ont été la suite, dépendaient autant d'une prédisposition native, que de la blennorrhagie.

J'ai déjà rapporté (N° 28) l'observation d'un jeune médecin, qui, après avoir été traité de pertes séminales anciennes, découvrit la même maladie chez son père, et eut le bonheur de l'en guérir, quoiqu'elle existât depuis trente ans. Je viens de rapporter plusieurs cas dans lesquels il existait des dispositions héréditaires bien tranchées aux affections des organes génito-urinaires. J'ai vu un jeune homme de Philadelphie, que des pollutions diurnes avaient réduit à l'impuissance, et dont le grand-père était mort d'une affection chronique de la prostate : toute sa famille était tourmentée par la gravelle. Voici un exemple bien plus remarquable.

N° 113.

Pollutions nocturnes et diurnes chez trois frères.

J'ai trouvé les circonstances suivantes consignées dans un Mémoire à consulter, qui me fut adressé en 1830.

« En 1822, Monsieur C***, âgé de 19 ans, avait des

pollutions nocturnes fréquentes, quoiqu'il vît souvent des femmes. Une nuit, s'étant réveillé à temps, il chercha, par une forte pression sur le lit, à prévenir l'éjaculation imminente : il y réussit. Mais, le lendemain, sans autre cause connue, la première émission d'urines fut douloureuse. Le second jour, la douleur de l'urètre augmenta ; il y eut blennorrhée, fièvre, dysurie et même strangurie. Ces symptômes durèrent un mois et demi, en perdant seulement de leur intensité sous l'influence de boissons émulsionnées, de bains locaux et généraux, et d'un régime sévère. Avant la guérison complète, coït accompagné d'une vive douleur dans le canal. Peu de temps après, dépôt abondant dans les urines, remarqué par le malade, mais négligé.

» En 1823, à la suite d'une marche fatigante, vive cuisson dans le canal pendant l'émission des urines ; retour de la blennorrhée qui disparaît sans traitement. Pendant les cinq années suivantes, continence complète, cependant cuisson constante dans le canal ; de temps en temps dysurie ; douleurs dans la région des reins ; dépôt abondant dans les urines.

» En 1829, mélancolie profonde ; découragement ; gêne dans la respiration ; sentiment d'oppression à l'épigastre ; anorexie ; plusieurs selles liquides par jour ; douleur gravative à la région des reins et à l'hypogastre, etc. *Toutes les fois que le malade va à la selle, il perd une quantité notable de sperme peu consistant :* cela lui arrive souvent aussi *pendant l'expulsion des dernières gouttes d'urine*, et après qu'il a éprouvé quelque excitation auprès des femmes, quoiqu'il n'y ait pas eu d'érection.

La prostate n'est pas volumineuse, mais la pression du doigt y détermine la douleur. »

Voici maintenant ce que le même praticien ajoute à l'occasion des deux frères du malade.

« L'aîné, âgé de 25 à 26 ans, d'une constitution robuste, d'une force musculaire remarquable, jouissait de toutes ses facultés viriles à 19 ans, lorsqu'il eut, pendant plus d'un mois, des rapports quotidiens avec une jeune fille qu'il cherchait à déflorer, renouvelant ses tentatives, deux ou trois fois en quelques heures. Dans le principe, les obstacles ne vinrent que de la douleur et des circonstances défavorables qui accompagnaient ces rencontres; mais ensuite, l'érection fut insuffisante; l'éjaculation s'opéra trop promptement, et finit par avoir lieu dès les premières approches. Ne pouvant parvenir à ses fins, il s'adressa, plus tard, à des femmes plus faciles; mais alors il s'aperçut que ses érections étaient incomplètes, rares et peu prolongées: il éprouva des pollutions nocturnes fréquentes, presque passives, des *douleurs dans les testicules et les cordons spermatiques;* enfin, des pertes séminales dans les efforts de la défécation. Du reste, sa santé ne paraît pas encore altérée; aussi n'a-t-il pas voulu permettre l'exploration de la prostate.

» Son jeune frère, âgé de 19 ans, éprouve aussi des pollutions nocturnes sans érection, des pertes séminales en allant à la selle, en urinant, et même en causant avec une jeune personne dont il est éperdument amoureux. Il fait remonter cet état à des érections prolongées et répétées qu'il éprouva pendant long-temps près d'elle, à une

époque où il la perdait rarement de vue pendant toute la journée. »

—

Ce qui est frappant ici, c'est la coïncidence de pollutions nocturnes et diurnes, bien constatées, chez trois frères, dont le plus âgé a 27 ans et le plus jeune 19; tous trois, du reste, très-forts et bien constitués. Il est remarquable aussi, que la gravité des symptômes se trouvait assez exactement proportionnée à l'âge des individus, et, par conséquent, à l'ancienneté de la maladie; car, elle paraît avoir commencé à peu près à la même époque chez tous, en sorte qu'on pouvait observer chez eux, dans le même moment, les différentes phases que parcourent les pertes séminales, depuis leur début, jusqu'au moment où toutes les fonctions sont plus ou moins altérées. On voit aussi qu'il faut souvent de longues années, pour que cet état arrive.

Les causes qui ont favorisé le développement de la même maladie chez ces trois frères, sont trop variées et trop peu énergiques pour qu'une pareille coïncidence ne tienne pas à quelque disposition congéniale, semblable chez tous les trois.

Les cas de cette nature sont peu nombreux, parce que les pertes séminales n'ont pas encore été convenablement étudiées, et parce qu'il est d'ailleurs très-difficile d'obtenir, à cet égard, des renseignemens complets. Cependant, ces faits sont assez caractéristiques pour ne laisser aucun doute sur la réalité des dispositions héré-

ditaires aux pertes séminales, sans que rien, dans les organes génitaux, puisse en donner le soupçon.

Il est d'autres dispositions congéniales plus difficiles encore à constater, quoiqu'elles soient aussi incontestables.

Susceptibilité nerveuse.

J'ai rencontré un assez grand nombre de malades chez lesquels j'ai cru devoir rapporter les pollutions à une excessive sensibilité des organes spermatiques, plutôt qu'à un état de faiblesse. Je vais exposer les phénomènes qui m'ont fait admettre cette opinion. Ce sera le résumé de plusieurs consultations circonstanciées et d'un grand nombre de notes que j'ai recueillies sur ce point. Il est bien entendu qu'aucun de ceux dont je vais parler, n'a été soumis à l'influence d'aucune cause occasionelle suffisante pour expliquer seule la spermatorrhée.

En général, ces malades étaient d'une constitution grêle, d'un tempérament nerveux plus ou moins prononcé: ils avaient été délicats pendant leur enfance, et sujets à divers symptômes spasmodiques. Quelques-uns avaient conservé des contractions involontaires dans les muscles de la face ou des paupières, de l'hésitation en parlant, des tics variés; leur imagination était ardente, mobile; leur sensibilité physique et morale, très-vive. Ils avaient de la peine à rester en place, et ne pouvaient supporter ni contrariété, ni contention d'esprit prolongée.

Dans leur enfance, ils avaient présenté des phénomènes locaux qui indiquaient une susceptibilité particulière des organes urinaires: c'est vers ces parties que retentissaient, chez eux, toutes les impressions un peu vives produites par la crainte, le chagrin, l'impatience, etc. Ce qui aurait causé à d'autres enfans un resserrement à l'épigastre, des palpitations, de la gêne dans la respiration, etc., provoquait chez eux une sécrétion abondante d'urines claires, aqueuses, qu'ils étaient obligés de rendre à chaque instant. C'est surtout lorsqu'ils se croyaient exposés à quelque danger, ou qu'ils craignaient de ne pas réussir dans quelque devoir, que ces besoins se manifestaient; il s'y joignait ordinairement un sentiment de constriction à l'hypogastre, une espèce de titillation qui ressemblait plutôt à un châtouillement qu'à de la douleur.

Cette disposition des voies urinaires persista plus ou moins, chez tous, après la puberté; mais alors il s'y joignit d'autres phénomènes sur lesquels j'ai besoin d'insister.

Un de ces malades, à l'âge de 16 ou 17 ans, éprouva une impatience vive et prolongée, qu'il s'efforça de réprimer: il sentit alors un besoin subit et pressant d'uriner; en achevant de vider sa vessie, il vit sortir, avec les dernières gouttes d'urine, *une grande quantité de sperme presque pur*. Ce premier accident fut le précurseur de pollutions nocturnes et diurnes, qui, à 27 ans, avaient ruiné sa constitution.

Un autre, dans un moment de composition générale pour les prix du collége, manqua d'une expression qu'il

chercha vainement; il éprouva, dans ce moment, une espèce d'envie d'uriner, à laquelle il résista en croisant fortement une cuisse sur l'autre ; mais l'impatience augmentant, il ressentit des *contractions convulsives dans le périnée*, et se trouva bientôt *inondé de sperme, sans érection ni sensation voluptueuse.* — Un autre éprouva le même accident dans une circonstance analogue : il voyait arriver le moment de remettre sa composition; plus il voulait se hâter, moins les expressions lui venaient; enfin, entendant l'heure sonner, il éprouva une si vive contrariété, qu'il perdit presque connaissance. Ce fut en ce moment que l'explosion eut lieu. Le sperme était très-liquide, probablement il était mêlé d'urine; mais la tache qu'il laissa sur le linge, offrait des caractères non équivoques.

Un autre étant monté sur une gouttière élevée pour dénicher des moineaux, voulut regarder dans la cour du collége, et fut saisi d'une telle frayeur, qu'il faillit s'évanouir. Dès qu'il fut sorti du danger, il s'aperçut qu'il avait éprouvé, pendant son saisissement, *une perte abondante de semence.* — Le même accident arriva chez un autre, au moment où il descendait précipitamment un escalier, au bas duquel il était attendu par une personne à laquelle il voulait témoigner de l'empressement: à moitié chemin, il tomba sur les reins; mais ce ne fut pas la secousse produite par cette chute qui détermina l'évacuation, car elle avait commencé avant que le corps eût touché les marches.

Un autre malade m'écrivait : « Si je regarde en bas, d'un lieu très-élevé, ou si je pense seulement que je suis

au bord d'un précipice, je sens, dans les parties génitales, un mouvement de contraction qui se communique rapidement jusqu'au bout de la verge, et finit par déterminer une perte séminale, s'il se prolonge tant soit peu. »

Le mouvement de l'escarpolette, ou celui des montagnes russes, produisait les mêmes effets chez un autre.

Presque tous ces malades impressionnables étaient exposés à des érections incommodes et même à des pollutions, lorsqu'ils montaient à cheval. Deux d'entre eux ont manqué d'être tués dans ce moment critique, parce qu'ils serraient convulsivement les jambes, en même temps qu'ils tiraient fortement la bride.

Quoique ces pertes séminales aient été provoquées par des causes bien bizarres, et qu'elles aient eu lieu presque toujours sans érection, ni pensée voluptueuse, je n'y attacherais pas d'importance, si elles n'avaient été suivies, plus tard, de pollutions nocturnes et diurnes très-opiniâtres, que les causes les plus légères rendirent souvent très-fâcheuses.

Ce n'est pas immédiatement après ces accidens singuliers, que la maladie a pris un caractère sérieux; le plus souvent même, elle n'a détruit la santé qu'après un temps assez long; mais, comme sa gravité ne pouvait s'expliquer par aucune cause *occasionelle*, j'ai dû admettre que ces individus avaient apporté, en naissant, une *susceptibilité* particulière des organes génito-urinaires. Tout indique, en effet, que ces parties sont, chez eux, plutôt impressionnables que faibles ou relâchées; et cette disposition est congéniale, puisqu'elle se manifeste dès l'enfance.

Cette excessive sensibilité des organes génitaux, n'est pourtant pas toujours précédée de symptômes analogues du côté des voies urinaires. J'ai rapporté (Tom. I^er^, pag. 456) l'exemple d'un jeune pubère, qui ne se procurait d'émissions séminales, qu'en se suspendant par les mains. — J'ai sous les yeux la consultation d'un autre jeune homme très-nerveux, qui, à 13 ans, éprouva le même accident sur une balançoire en mouvement, et employa depuis le même moyen pour se procurer les mêmes jouissances, jusqu'à ce que des pollutions nocturnes et diurnes y aient mis fin, en ruinant sa santé.

Un jeune étudiant, très-irritable et sujet à des contractions spasmodiques des muscles de la face, vient de me remettre un long mémoire, qui contient des détails analogues sur l'origine de pertes séminales qui minent sa constitution, et pour lesquelles il a étudié la médecine.

Il est bien remarquable que, dans tous les cas dont je viens de parler, les toniques de toute espèce, et à plus forte raison les excitans, ont toujours produit un mauvais effet; ce qui prouve bien que les organes génitaux n'étaient pas dans un état d'atonie.

—

J'ai cherché à indiquer les signes qui pouvaient faire distinguer cette *sensibilité* primitive, d'un *relâchement* congénial des organes spermatiques; mais il n'est pas toujours possible d'établir cette distinction, soit parce qu'on manque de renseignemens suffisans, soit parce qu'il existe réellement des prédispositions très-prononcées à la

spermatorrhée, qui ne se manifestent par aucun caractère extérieur, par aucun phénomène précurseur, par aucune trace d'hérédité. Quoique cela puisse paraître bien vague, bien obscur, il faut cependant admettre une cause interne quelconque, un état particulier des tissus, lorsqu'on voit des pertes séminales fréquentes, graves, opiniâtres, survenir sans cause appréciable chez des individus robustes et bien conformés.

J'ai vu plusieurs de ces malheureux, réduits à l'état le plus déplorable par la fréquence et l'abondance de ces pertes inexplicables. L'un d'eux, par exemple, âgé de 29 ans et fortement constitué, ne s'était jamais livré à la masturbation et n'avait usé des plaisirs vénériens, que trois fois dans sa vie; cependant il était sujet à des pollutions fréquentes, qui avaient lieu sans érection : il se trouvait impuissant; il avait perdu une partie de ses cheveux, et le reste avait blanchi.

Un autre a été pris de pollutions graves, à 20 ans, sans autre cause connue qu'un *travail sédentaire* dans les bureaux de son père; car, je compte pour rien quelques rapports avec des filles publiques, tellement rares, que le malade attribuait sa maladie à un excès de continence. Un troisième a été tourmenté, de 26 à 34 ans, par des pollutions accablantes, qui l'avaient jeté dans la plus profonde hypochondrie : ne pouvant les rapporter à aucune cause appréciable, il les attribuait aussi à une *continence forcée, dont la nature, disait-il, s'était cruellement vengée.* Un régime lacté et végétal, l'usage des opiacés et de la digitale, éloignèrent ces évacuations, et la santé se rétablit; mais il suffit encore d'alimens échauffans, d'un

peu de vin pur, ou de café, de la moindre excitation directe ou indirecte des organes génitaux, pour rappeler les pollutions.

Voici quelques passages d'une lettre que m'écrivait dernièrement un ecclésiastique de 40 ans :

« J'ai été affligé de pollutions nocturnes, dès l'âge de 14 ans: lorsqu'elles sont très-rapprochées, elles me jettent dans un abattement qui me dégoûte de l'étude, ainsi que de tout ce qui peut rattacher à la vie. Depuis la lecture de votre ouvrage, j'ai remarqué que j'éprouvais des pertes diurnes, toutes les fois que j'allais difficilement à la selle.

» J'exerce des fonctions qui me dispensent de confesser; mais j'ai tout lieu de croire que cette partie du saint ministère me serait tout-à-fait contraire; car, toutes les fois que je me trouve auprès de quelque personne du sexe, et que j'en reçois quelque parole flatteuse, je sens bientôt que j'ai une espèce d'écoulement de liqueur séminale. Avant d'entrer au séminaire, les jeux les plus innocens, auxquels je me livrais avec des jeunes filles de mon âge, provoquaient également un écoulement involontaire. Je ne sais même si, dès l'âge de 10 à 12 ans, je n'ai pas éprouvé quelque chose de semblable en jouant avec les domestiques d'un autre sexe; du moins, je me souviens très-bien que j'éprouvais parfois des jouissances semblables à celles qui accompagnent l'émission de la liqueur séminale, et cela me fait croire qu'il y avait chez moi *une espèce de tendance à cette infirmité*..... »

Ce cas n'était pas très-grave; mais il m'a paru remarquable par la manière dont le malade a exposé les

circonstances propres à faire ressortir la susceptibilité des organes spermatiques : il a d'ailleurs parfaitement compris l'influence de cette disposition primitive sur la production des pertes séminales. Je dois seulement ajouter que la continence absolue dans laquelle ce prêtre a vécu, doit avoir contribué à entretenir cette disposition.

J'avais déjà vu des phénomènes semblables chez un autre ecclésiastique, âgé de 20 ans, fort impressionnable, et d'une exaltation religieuse très-prononcée. « J'éprouve, dit-il dans sa relation, des *pollutions nocturnes très-fréquentes depuis l'âge de* 16 *ans*, et des érections qui sont suivies de la perte de quelques gouttes de semence; ce qui me donne des douleurs au bas-ventre et au creux de l'estomac. Je ne puis digérer les viandes légères : je tousse beaucoup; ma tête n'est pas libre comme autrefois; ma mémoire n'est plus, à beaucoup près, aussi bonne ; une étude sérieuse me fatigue facilement; j'éprouve souvent des *crispations nerveuses*, surtout dans les jambes. J'attribue tout cela à ces pertes séminales involontaires, *les seules que j'aie connues.* »

Interrogé de toutes les façons, ce jeune ecclésiastique a toujours affirmé qu'il n'avait jamais fait usage de ses organes génitaux, *d'aucune manière;* et l'exaltation de ses idées religieuses doit faire croire à ses sermens.

Je viens de recevoir une consultation du D.r Prieur, pour un cas tout-à-fait semblable. Il s'agit d'un prêtre de 34 ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, affecté de pollutions nocturnes depuis la puberté, sans cause appréciable. Rares d'abord, elles ont augmenté successivement, au point de le forcer à renoncer entièrement

à la prédication, malgré les brillantes dispositions qu'il avait annoncées pour la chaire. Il est même tombé dans un état d'hypochondrie, qui lui interdit toute occupation sérieuse. Les moyens conseillés en pareil cas ont été sans succès, ce qui a jeté le malade dans le plus profond découragement.

Le D.r Caffort, de Narbonne, vient de me communiquer une observation semblable, mais plus complète; car j'ignore le résultat des conseils que j'ai donnés aux malades dont je viens de parler.

« M.r A***, âgé de 18 ans, d'un tempérament lymphatico-nerveux, d'un caractère timide et triste, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique, se fit remarquer par une dévotion austère, et par une disposition aux études abstraites, qu'il poursuivait avec une extrême ardeur. Peu à peu, il s'aperçut que son travail était infructueux, qu'il perdait bientôt la mémoire de ce qu'il venait de lire. Plus tard, il lui survint des maux de tête presque continuels; il éprouva une extrême faiblesse des jambes et des douleurs dans les articulations, surtout aux genoux; il perdit l'appétit; ses digestions devinrent très-laborieuses; il finit par être en proie à un malaise général et constant. C'est surtout à la fin du carême de 1834, que ces symptômes acquirent leur plus haut degré d'intensité.

» Je m'étais trompé en supposant que la masturbation était la cause de cet état; mais les questions que j'adressai au malade, l'amenèrent à me dire qu'il éprouvait, depuis deux ans, *des pertes d'humeur* pendant son sommeil; qu'elles étaient devenues successivement plus fréquentes

et plus abondantes; que, depuis sa dernière rentrée au séminaire, il s'était joint aux symptômes précédens une irritation du bas-ventre, à laquelle participait le canal de l'urètre, ce qui le forçait à rendre ses urines *toutes les heures* et quelquefois *plus souvent encore*.

» Ces renseignemens ne pouvaient me laisser aucun doute sur la cause première des symptômes, ni sur les indications à remplir. J'engageai M.r A*** à quitter l'état ecclésiastique, à se livrer aux exercices gymnastiques les plus variés, à vivre dans une continence moins absolue. Depuis six mois, mes conseils ont été suivis, et ce jeune homme est déjà presque entièrement rétabli; il prend tous les jours plus de force et d'embonpoint. »

Voici encore un fait de même nature, qui est bien remarquable sous plusieurs rapports.

N° 114.

Continence absolue jusqu'à 35 ans; pollutions nocturnes singulières; faiblesse intermittente *des organes génitaux : effet avantageux des rapports conjugaux.*

Un magistrat Suisse, âgé de 37 ans, d'une bonne constitution, né de parens robustes, passa son enfance sans autre maladie que la rougeole, et fut pubère à 14 ans. Quelque temps après, il eut des pollutions nocturnes accompagnées de rêves érotiques, pendant lesquels il se

trouvait presque toujours couché sur le ventre, *sans que sa volonté y fût pour rien.* Dans le principe, ces pollutions singulières ne dérangeaient pas le sommeil, et ne laissaient aucun malaise, souvent même le réveil était accompagné d'une sensation de bien-être, comme à la suite d'un besoin satisfait; mais, plus tard, le sommeil fut troublé par un état nerveux désagréable : il y eut le matin un sentiment de fatigue, principalement dans les jambes.

Une vie active, et surtout de longues courses dans les montagnes, des bains froids, des lotions froides souvent répétées avec l'eau vinaigrée, éloignèrent quelquefois ces pollutions pendant quinze jours : une vie sédentaire, des études sérieuses, un séjour trop prolongé au lit, etc., en provoquaient souvent deux dans une nuit. Dix années consacrées à des études sérieuses et aux affaires publiques les augmentèrent. L'estomac devint susceptible, etc.; mais, avec un régime très-doux, la santé se soutint.

A 35 ans, un mariage d'inclination termina cette longue continence. Dans les premiers rapports conjugaux, les érections furent très-énergiques; mais l'éjaculation, provoquée par le moindre contact, ne permit pas l'accomplissement de l'acte. Les jours suivans, il n'y eut pas d'éjaculation, mais un écoulement lent de sperme, qui rendit les érections incomplètes. Ce suintement n'avait pas seulement lieu pendant la nuit; il était aussi provoqué, dans le jour, par les moindres caresses conjugales : il était à la vérité peu abondant, mais il se répétait souvent, et chaque fois il était précédé de turgescence de la verge, mais jamais d'érection complète. Indépendamment de ces pertes légères et multipliées,

les pollutions nocturnes ordinaires continuèrent comme auparavant. Un régime tonique, et surtout l'exercice à pied, prolongé et répété, firent cesser cet état *au bout d'un mois;* l'acte fut consommé; il put être répété les jours suivans, et les pollutions nocturnes furent suspendues. Mais bientôt le même suintement reparut, à la moindre excitation génitale, et les érections ne furent plus assez complètes pour permettre l'intromission : cette nouvelle impuissance dura quinze jours. Vint ensuite une autre période de même durée, pendant laquelle le coït put être répété tous les jours avec énergie et sans fatigue; puis, l'écoulement spermatique revint, ainsi que les pollutions nocturnes et l'impuissance.

Ces alternatives se répétèrent pendant cinq mois, assez régulièrement; seulement, la durée des périodes de faiblesse diminua peu à peu, ainsi que la fréquence des pollutions nocturnes : il est bon de remarquer qu'elles ne se montrèrent jamais dans ces périodes de virilité.

Après six mois de mariage, une grossesse rendit les rapprochemens de plus en plus rares, et les pollutions nocturnes revinrent peu à peu comme avant : en même temps, les érections perdirent l'énergie qu'elles avaient acquise dans les deux derniers mois. Toutefois il n'y eut jamais de pertes séminales pendant la défécation; elles eurent lieu quelquefois lors de l'émission des dernières gouttes d'urine, mais seulement durant les périodes de faiblesse et à la suite de quelque érection incomplète.

C'est alors que le malade m'écrivit. Je lui conseillai de longues excursions à pied, l'éloignement des affaires,

les ferrugineux, les eaux d'Aix en Savoie, et surtout l'usage modéré des organes affaiblis par une longue inaction. Je n'ai plus reçu de ses nouvelles depuis trois ans, ce qui me fait présumer que cet état singulier s'est dissipé graduellement.

—

Ce magistrat, homme de sens et bon observateur, attribuait sa position au défaut d'exercice des organes génitaux, pendant les vingt-deux années qui suivirent la puberté, et il se fondait sur les changemens qu'il avait observés depuis son mariage. En effet, depuis que l'acte avait pu être accompli, les érections étaient devenues plus énergiques d'un mois à l'autre ; l'éjaculation avait été moins précipitée ; les pollutions nocturnes avaient diminué, au point que, dans le cinquième mois, il n'en était survenu qu'une ; les périodes de faiblesse avaient été moins longues et moins complètes ; enfin, cette amélioration progressive avait entièrement disparu, après quelques mois de continence forcée.

Ces remarques judicieuses s'accordent parfaitement avec celles qui m'ont été suggérées par plusieurs des observations que je viens de rapporter, et les confirment de la manière la plus claire. J'ai donc adopté complétement l'opinion du malade, sur l'influence fâcheuse de cette longue inaction des organes génitaux.

Je ferai seulement remarquer que, s'il a supporté facilement la continence la plus absolue pendant vingt-deux ans, il n'a pas dû être tourmenté par des désirs vénériens bien énergiques. Cette froideur s'explique par

l'apparition des pollutions nocturnes, dès les premiers instans de la puberté, par leur opiniâtreté depuis cette époque, et leur accroissement sous l'influence des travaux de cabinet. Mais, pour que ces pollutions se soient manifestées sitôt, sans cause appréciable, il faut bien supposer, dans les organes spermatiques, une disposition particulière tout-à-fait congéniale. L'état bizarre dans lequel s'est trouvé ce malade lorsqu'il s'est marié à 37 ans, doit donc être attribué à deux causes bien distinctes : la susceptibilité primitive des organes génitaux, et leur affaiblissement progressif par une inaction de vingt-deux ans.

Les observations minutieuses de ce malade, sur la marche de ses pertes séminales, et particulièrement sur les effets des rapports conjugaux, ont permis de faire bien clairement la part de ces deux influences distinctes. Mais, dans la plupart des observations précédentes, l'acte vénérien n'avait jamais été tenté, et les autres circonstances avaient été moins bien étudiées. Cependant, quand on voit avec quelle facilité les pollutions se sont établies, dès la puberté, chez tous ces malades; avec quelle persévérance elles se sont aggravées sans aucune cause appréciable, on est conduit à conclure que, chez eux aussi, les organes génitaux, très-impressionnables dans le principe, se sont progressivement affaiblis par suite d'une continence absolue et prolongée.

L'observation qu'on vient de lire, est bien propre à montrer la nécessité de multiplier les exemples particuliers, pour donner une idée de toutes les nuances, de toutes les bizarreries que peuvent présenter les pertes

séminales involontaires. Je terminerai cependant cette longue exposition par un fait de même nature, mais d'un plus grand intérêt sous beaucoup de rapports.

N° 115.

Tempérament nerveux : pollutions nocturnes dès la puberté ; *rétablissement par l'exercice et les voyages ; continence absolue. — A 48 ans, travaux scientifiques excessifs ; profonde hypochondrie ; symptômes spasmodiques extraordinaires. — Cautérisation ; bains sulfureux : guérison. — Trois ans après, rechute due à de nouveaux travaux. — Acupuncture, bains, etc. : guérison.*

M.r S***, d'une constitution délicate, d'un tempérament nerveux et d'un caractère doux, élevé dans des principes sévères de morale et de religion, n'eut jamais d'autre passion que celle des sciences. De nombreux voyages dans différentes parties de l'Europe, lui fournirent des observations précieuses pour l'histoire naturelle; mais il fallait un champ plus vaste et plus neuf à son active investigation. Il partit pour l'Amérique, et y passa sept à huit ans dans un mouvement continuel, menant à peu près la vie errante et aventureuse des sauvages, au milieu desquels il vivait ; supportant les mêmes fatigues, les mêmes privations, sans en éprouver la moindre incommodité.

De retour à Paris, il ne s'occupa plus qu'à mettre de l'ordre dans ses immenses collections. Tout ce qu'il avait rapporté était à peu près inconnu, et pouvait devenir le sujet d'observations importantes. Chaque objet avait besoin d'être déterminé avec précision, rapproché des notes prises sur les lieux ; chaque souvenir en rappelait d'autres : c'était un monde nouveau qu'il fallait faire sortir du cahos. L'ardeur que M.r S*** mit à ce travail, s'accrut à mesure que son imagination en saisit mieux les grands résultats ; il passa plus de six mois sans sortir, prenant à peine le temps de manger et dormant fort peu. Le contraste de cette vie sédentaire, toute intellectuelle, avec la vie nomade qui avait précédé, amena peu à peu une exaltation nerveuse, suivie de la perte du sommeil et du trouble de toutes les fonctions. Il fallut ralentir ces occupations entraînantes, les suspendre, y renoncer complétement. Mais, cela ne suffit pas pour dissiper l'hypochondrie et les accidens nerveux qui s'étaient développés. Les soins hygiéniques et thérapeutiques les plus rationnels furent prodigués sans succès pendant plusieurs mois, par l'un des praticiens les plus éclairés de la capitale. Enfin, le malade fut envoyé à Montpellier, au commencement de l'hiver 1829, dans l'état suivant :

Maigreur très-prononcée ; faiblesse générale ; hypochondrie profonde ; amour de la solitude ; penchant irrésistible vers les pensées les plus mélancoliques ; aversion pour tout rapport avec l'espèce humaine ; sensibilité excessive de la peau et de tous les sens ; impossibilité de supporter une lumière un peu vive, ainsi que le bruit le plus léger, le moindre courant d'air ; susceptibilité

extrême de la langue, qui tolère seulement le lait et les mucilagineux; sentiment douloureux et permanent dans le pharynx, quoiqu'on n'y aperçoive aucune rougeur; déglutition des alimens solides tout-à-fait impossible; sensation fréquente d'une boule qui remonte au gosier, et qui semble menacer d'une suffocation imminente; voix extrêmement faible et voilée; crainte continuelle de fatiguer le larynx; obstination à garder le silence pendant des journées entières, et à ne communiquer que par signes ou par écrit; perturbation profonde des fonctions digestives; alimentation réduite au lait et à quelques fragmens de gomme; sommeil court, léger, souvent interrompu par le besoin d'uriner et nullement réparateur; besoin continuel de mouvement, malgré la faiblesse des jambes; courses fréquentes et toujours *solitaires;* effets de la marche constamment avantageux; horreur des bains et même des pédiluves.

Cette énumération de symptômes est loin de pouvoir donner une idée de la position affreuse de cet intéressant malade, et même aucune description ne pourrait faire comprendre comment des caprices bizarres, des impatiences continuelles, des emportemens violens, des entêtemens invincibles, s'associaient à une extrême timidité, aux craintes les plus mal fondées; comment les objets les plus puérils occupaient sérieusement une si vaste intelligence. Qu'on se figure seulement que ce malheureux avait la conscience de sa décadence physique, intellectuelle et morale; qu'il reconnaissait ses aberrations, et qu'il y cédait malgré lui.

Mon ami le D.r Dunal, qui lui donna d'abord des

soins, remarqua dans ces symptômes beaucoup de ressemblance avec ceux de pertes séminales involontaires dont je lui avais souvent parlé. Il examina les urines et y trouva un dépôt abondant d'apparence spermatique ; il apprit que le linge était souvent empreint de taches semblables à celles qu'y laisserait du blanc-d'œuf, etc. Il me communiqua ses observations; mais il n'était pas facile de les approfondir, ni d'en tirer parti ; car le malade ne voulait pas qu'on lui parlât de son état, et surtout qu'on lui fît des questions propres à en faire découvrir la cause : sa pudeur était plus susceptible que celle d'une jeune fille. Dès qu'il s'apercevait que les questions se dirigeaient vers ce sujet, il devenait sombre, impatient, et paraissait menacé de quelque violente attaque spasmodique. Il fallut bien respecter ces scrupules de conscience; mais nous apprîmes bientôt de sa garde-malade, qu'il avait des pollutions nocturnes fréquentes, et qu'il était toujours beaucoup plus mal le lendemain : c'était alors aussi que ses urines contenaient un dépôt plus abondant. Depuis, nous avons su du malade lui-même, lorsqu'il fut rétabli, que ces pollutions avaient lieu sans érection, sans plaisir, à l'occasion des rêves les plus variés, malgré le soin qu'il prenait d'éloigner de sa pensée toute idée voluptueuse. Le sperme se trouvait souvent sur l'une des cuisses, ou à l'une des aines, suivant la position qu'il occupait en dormant ; ce qui prouve que la verge était dans le relâchement, lorsque l'émission avait lieu.

Nous employâmes d'abord les moyens les plus simples et les plus usités en pareil cas, tels que, lit très-dur, lotions froides, applications de glace sur le sacrum et

au périnée, lait glacé, nymphéa, thridace, préparations opiacées, lavemens frais ou narcotiques, camphre, etc. ; mais aucun de ces moyens ne produisit d'amélioration *durable*. Il fallut en venir à la cautérisation, malgré la répugnance extrême du malade. Ses effets furent aussi prompts qu'énergiques, et les eaux sulfureuses du Vernet achevèrent bientôt le rétablissement. Les pollutions nocturnes devinrent très-rares et changèrent de caractère. Le malade reprit peu à peu des forces, de la gaîté, de l'énergie, et revint à son régime ordinaire et à ses études chéries.

Dans l'espace de trois ans, il publia divers ouvrages importans, un grand nombre de mémoires, et rédigea une foule de rapports à l'Institut. Ces travaux, remplis de recherches consciencieuses, présentés avec beaucoup de clarté et même d'élégance, furent exécutés avec une grande facilité ; car M.r S*** n'y donna pas plus de quatre ou cinq heures par jour, le reste de son temps étant consacré à de longues excursions dans la campagne.

Il y avait trois ans que cet état de santé se maintenait, lorsque M.r S*** succéda, dans une chaire importante, à un naturaliste célèbre. Il voulut profiter de ce cours pour exposer dans leur ensemble une foule d'idées neuves ou peu connues. Il se mit donc à préparer ses leçons, afin de répondre à ce qu'on était en droit d'attendre de lui ; et, sans y prendre garde, il se laissa entraîner, malgré lui, au dangereux attrait de ce travail opiniâtre. Peu à peu sa santé s'altéra de nouveau, à tel point qu'il lui fut impossible de faire son cours.

Lorsqu'il revint à Montpellier, il était presque retombé

dans le même état que la première fois ; ses pollutions nocturnes étaient redevenues aussi fréquentes, aussi passives, aussi accablantes ; ses urines contenaient les mêmes dépôts ; enfin, les symptômes généraux avaient repris les mêmes caractères, sinon la même gravité.

Cette fois, la cautérisation fut moins efficace. J'essayai alors l'acupuncture, qui produisit un effet plus prononcé et plus durable ; enfin, le malade retourna au Vernet, dès que la saison le permit. Ces eaux produisirent d'abord autant de bien que la première fois ; mais ensuite elles amenèrent une violente excitation des organes génitaux, qui céda peu à peu à l'usage des bains ordinaires et des bains de siége prolongés et répétés.

Depuis lors, les pollutions diurnes ont disparu ; les pollutions nocturnes sont devenues extrêmement rares, et n'ont plus eu d'influence sur l'économie, malgré des travaux importans et assidus, mais modérés.

—

Cette observation est bien propre à montrer l'influence d'une fatigue cérébrale excessive sur le développement des pollutions, et la réaction de ces pertes séminales sur les fonctions du cerveau le mieux organisé. Mais la chute momentanée de cette haute intelligence, n'est peut-être pas encore aussi remarquable que le changement survenu dans le caractère le plus affectueux que j'aie connu.

Dans ses promenades solitaires, M.r S*** suivait tou-

jours les sentiers les plus écartés, et il en changeait brusquement, dès qu'il voyait venir à lui quelque fâcheux, quand bien même ce n'eût été qu'un enfant. Si aucun sentier ne lui permettait de s'échapper latéralement, il retournait sur ses pas ; et s'il se trouvait en face d'un autre importun, il se baissait vers le sol comme pour examiner quelque plante ou quelque insecte, tournant le dos aux passans, jusqu'à ce qu'ils fussent bien loin. Il évitait surtout ceux qui le connaissaient assez pour lui adresser la parole, parce que rien ne lui était plus pénible que d'être arraché aux idées mélancoliques dans lesquelles il aimait à se plonger tout entier.

Les circonstances qui avaient précédé l'explosion de la maladie, m'avaient fait penser que ces pollutions n'étaient dues qu'à la fatigue excessive du cerveau, et la chasteté ombrageuse de M.r S*** ne me permettait pas d'obtenir d'autres éclaircissemens. Cependant, j'ai appris plus tard que, depuis la puberté, des pollutions nocturnes abondantes et fréquentes avaient produit un dérangement effrayant dans la santé. Les taches observées sur le linge avaient fait croire à de mauvaises habitudes, et l'on avait eu recours au ministère du confesseur pour savoir la vérité ; mais il avait bientôt reconnu que c'était le médecin qu'il fallait appeler. Celui-ci avait administré des rafraîchissans, et appliqué, sur les parties génitales, des cataplasmes, dans lesquels entraient le vinaigre et la racine de fraisier. Peu à peu, ces pollutions étaient devenues plus rares, et la santé s'était rétablie. Il est probable que l'exercice et les voyages ont plus contribué à ce changement, que les médicamens.

L'apparition précoce et spontanée de ces graves pollutions, prouve que M.r S*** y était très-disposé. Elles n'ont jamais complétement disparu depuis. Une vie active a diminué leur fréquence, et la santé n'en a été que rarement affectée; mais elles existaient avant d'être aggravées par des travaux excessifs de cabinet.

J'ai déjà rapporté plusieurs observations, dans lesquelles une vie trop sédentaire avait exaspéré des pertes séminales dues à une disposition congéniale très-prononcée. On conçoit que ces malades, éprouvant un grand bienfait de l'exercice, surtout en plein air, doivent prendre goût aux longues promenades, aux excursions champêtres: s'ils ont l'esprit observateur, ils le dirigeront sur des objets qui puissent donner satisfaction à leur désir d'apprendre et à leur besoin de marcher. Il faut sans doute tenir compte de l'organisation cérébrale; mais, tel qui eût fait de la physique, de la chimie, etc., dans un laboratoire, se jettera de préférence dans l'étude des sciences naturelles, si l'exercice est nécessaire à sa santé. J'ai déjà rapporté (N° 50) un exemple tout-à-fait semblable à celui-ci, et j'aurai l'occasion d'en citer bientôt un autre plus remarquable encore.

M.r S*** a vécu dans une continence absolue, parce que ses impulsions n'ont jamais été assez fortes pour vaincre ses scrupules en fait de liaisons illicites. Dans ses longues excursions au centre de l'Amérique, il eut souvent pour compagnons de voyage des hommes d'un tempérament bien différent, et il ne pouvait comprendre comment ils succombaient si souvent aux tentations qui naissaient à chaque pas, au milieu de ces tribus sau-

vages. « Les misérables, me disait-il, en prenaient partout, tout leur était bon; ils n'avaient ni conscience, ni force de caractère. » Quant au mariage, il n'en a jamais vu que les embarras, et sa résistance à toutes les propositions de sa famille, prouve bien qu'il ne s'y sentait pas propre. Cette inaction complète des organes génitaux a dû favoriser leur relâchement, et par conséquent, la disposition aux pertes séminales involontaires.

Dans tous les cas analogues à ceux que je viens de rapporter, la continence joue un très-grand rôle et mérite une attention particulière sous plusieurs rapports. Favorisée par la faiblesse des organes génitaux, ou par des pertes séminales involontaires, elle tend à son tour à augmenter cette faiblesse, à multiplier ces pollutions; enfin, dans tous les cas, elle est un obstacle *absolu* à toute guérison *complète*. La question est trop importante, et se présente ici trop naturellement, pour que je n'essaie pas de l'examiner sous ses divers points de vue.

Continence.

J'ai montré ailleurs les immenses avantages d'habitudes chastes, de principes sévères, de désirs modérés : il me reste à signaler les dangers d'une privation absolue et prolongée des plaisirs vénériens. Voyons d'abord les indices qu'on peut en tirer.

Les effets produits par la privation complète des plaisirs vénériens, fournissent les signes les plus certains de la force ou de la faiblesse primitive des organes géni-

taux. S'ils sont puissans, cette privation devient une torture qui expose à de graves abus, à des perturbations funestes dans toutes les fonctions. S'ils sont irritables, cette abstinence prolongée amène des pollutions nocturnes abondantes et rapprochées. S'ils sont faibles, peu développés, cette privation n'est pas très-pénible ; les pollutions sont assez rares et peu copieuses dans le principe, mais elles produisent un effet accablant; elles tendent à devenir de plus en plus graves et difficiles à guérir.

Ces indices d'énergie, de susceptibilité, de faiblesse des organes génitaux, étant plus certains que ceux qu'on peut tirer de leur apparence extérieure, j'entrerai dans quelques développemens à cet égard, en insistant seulement sur les faits les moins connus.

Tout le monde sait que les individus, doués d'organes très-énergiques, ne peuvent supporter sans danger une continence absolue un peu prolongée : si elle ne les conduit pas à des habitudes solitaires, elle amène bientôt une excitation générale de l'économie, qui, partagée par l'encéphale, peut aller jusqu'au délire érotique. Je n'ai pas besoin de rappeler ici les symptômes variés qu'on en a vu résulter ; les tortures que quelques-uns se sont imposé, pour échapper à la violence et à la continuité de leurs obsessions ; les crimes auxquels d'autres ont été conduits par l'égarement de leur raison : il est trop évident qu'une continence prolongée ne peut être imposée à ceux qui sont ainsi constitués, sans de grands inconvéniens pour eux, et même sans quelque danger pour la société.

Les malades qui font le sujet de ce chapitre, n'ont rien

présenté de semblable; au contraire, tous ont été plus ou moins remarquables par la facilité avec laquelle ils ont supporté la privation des plaisirs vénériens, et par la rigidité de leurs principes. Leur vie a été exemplaire sous tous les rapports; non-seulement ils n'ont pas commis d'excès, mais la plupart n'ont jamais eu de relation avec aucune femme, et ils ont échappé plus ou moins complétement à tout abus solitaire : quelques-uns même se sont montrés aussi chastes dans leurs pensées que dans leurs actions.

Une vertu si parfaite n'est pas dans la nature de l'homme, ou, pour parler plus exactement, ce n'est pas réellement de la vertu; car, dans tous ces cas, il n'y a pas eu de combat violent, de lutte prolongée : si quelque velléité s'est manifestée, la tentation a été si faible, qu'il n'y a pas eu de quoi se vanter de la victoire. Cette sagesse *facile* et *constante* est d'un fâcheux augure pour la puissance génitale; et, certes, l'on se tromperait fort, si l'on adoptait sans examen les explications que ces malades ont données de leur conduite.

En effet, ils attribuent ordinairement leur chasteté soutenue à la morale sévère, aux principes religieux qu'on leur a inculqués dès l'enfance, aux bons exemples qu'ils ont eus constamment sous les yeux, etc. Je reconnais, plus que personne, toute la puissance d'une forte éducation, aidée d'une rude gymnastique et d'exemples édifians; mais il y avait certainement autre chose chez ceux qui ont eu si peu d'efforts à faire pour réprimer leurs sens et maîtriser leurs passions; il y avait aussi défaut d'impulsion de la part des organes génitaux, et,

ce qui le prouve, c'est ce qui arrive tous les jours à des hommes aussi moraux, aussi religieux, mais autrement constitués : ceux-là se hâtent de se marier, pour échapper aux tentations perpétuelles qui les assiègent quand ils résistent, et aux regrets qui les poursuivent quand ils succombent.

D'autres prétendent avoir été retenus par des liens d'amitié, par des relations de famille, par le respect dû au lien conjugal, par la crainte d'un scandale ou d'une grossesse, par le dégoût qu'inspirent les femmes faciles, par les dangers que font courir les filles publiques, etc. Certes, tous ces scrupules sont très-légitimes et très-respectables; mais il y avait une autre raison plus péremptoire de cette sagesse exemplaire : c'était le calme des organes génitaux, et voici ce qui ne peut laisser aucun doute à cet égard. Quand ces malades ont voulu faire cesser leur longue et facile continence, ils se sont trouvés *impuissans ;* non pas une fois, mais habituellement; non pas avec des filles dégoûtantes, mais avec des femmes qu'ils aimaient; non pas dans une circonstance difficile, mais pendant cinq ans, pendant quinze et même vingt années de mariage, à côté d'épouses jeunes, belles et d'un dévouement admirable. Un pareil malheur, à l'époque de la plus grande virilité, explique parfaitement la facilité de la sagesse prolongée qui avait précédé l'épreuve décisive.

Il faut remarquer aussi, que la plupart de ces malades avaient éprouvé le triste pressentiment de la catastrophe qui les attendait : ils avaient donc la conscience de leur faiblesse ; de là, leur répugnance instinctive pour le

mariage, leurs longues hésitations, et la peine qu'ils ont eue à s'y déterminer.

Au reste, quand on a gagné toute leur confiance, on voit bientôt, par les détails de leur vie intime, que leur embarras, leur excessive timidité près des femmes, n'a tenu qu'à l'appréhension d'une catastrophe. Dans plus d'une circonstance qu'ils regrettent, ils ont manqué de confiance en eux-mêmes, parce qu'ils sentaient qu'ils n'en pouvaient pas avoir. Il eût fallu, pour la première fois au moins, vaincre une résistance plus ou moins énergique, plus ou moins prolongée : à peine cette situation avait-elle duré quelques instans, qu'ils sentaient diminuer leurs moyens de succès, et la crainte de les voir disparaître bientôt, suffisait pour les en priver complétement : il ne leur restait plus alors qu'à sauver les apparences. La crainte de se retrouver dans une situation aussi humiliante, les a forcés, tantôt à manquer un rendez-vous, tantôt à rompre une intrigue commencée : ils sollicitaient des faveurs en faisant des vœux pour être refusés, ce qui devait nécessairement arriver. Quelques-uns ont eu la pensée de s'adresser à des femmes déjà connues par des aventures; mais ils ont redouté une comparaison fâcheuse, dont leur amour-propre aurait eu à souffrir : d'ailleurs, ces femmes faciles avaient trop d'expérience pour ne pas éloigner des amans si timides, et ils s'apercevaient bientôt qu'ils étaient joués. Quant aux filles publiques, ils y avaient souvent pensé; mais leurs besoins n'avaient jamais été assez impérieux pour vaincre la répugnance qu'elles leur inspiraient.

La cause qui les a fait résister à ces tentations, lors-

qu'ils ont joui de toute leur liberté, est donc la même qui, au collége, les avait préservés de l'entraînement des mauvais exemples.

Tout ce que je viens de dire, je le tiens de ces malades eux-mêmes : tous m'ont tenu exactement le même langage, abstraction faite des réticences de l'amour-propre, toujours ingénieux dans ses explications.

Une grande facilité à supporter la privation absolue des plaisirs vénériens, doit donc faire présumer peu de puissance dans les organes génitaux : elle doit faire soupçonner, en outre, des pollutions diurnes, quand il n'en existe pas d'autres : car, si le sperme était retenu dans les vésicules séminales, il produirait, de temps en temps, des effets énergiques sur les organes les plus chétifs. Il faut donc apprécier à leur juste valeur ces vertus sans tache. Au reste, les parens qui ont quelque expérience, ne s'y trompent pas, quand il s'agit du choix d'un mari, et la jeune fille la plus innocente semble guidée par un secret instinct, quand elle répugne à voir dans l'autre sexe la plupart des attributs du sien.

Voyons maintenant quels sont les effets d'une continence absolue, particulièrement chez ces individus. Si la fatigue est nuisible à tous les organes, un exercice modéré leur est nécessaire, dès qu'ils sont aptes à agir ; ceux de la génération ne sont pas soustraits à cette loi générale. Ce qu'on a dit des novices en pareille matière, doit se réduire à la faculté qu'ont des organes parfaitement sains de résister à des excès que ne supporteraient pas des tissus déjà fatigués ou altérés antérieurement, et tous les organes de l'économie sont dans le même cas ; une

première affection les expose toujours à une récidive. Ce n'est pas immédiatement après la puberté, que l'homme jouit de sa plus grande virilité ; les différentes parties de l'appareil continuent même à se développer pendant plusieurs années, et tout prouve qu'un exercice modéré favorise ce développement, qu'il est nécessaire à l'énergie, à la plénitude de la fonction.

Indépendamment des faits nombreux que je viens de rapporter, voici quelques passages d'une consultation récente, qui montre bien clairement jusqu'à quel point l'inaction prolongée des organes génitaux peut les affaiblir, les relâcher, et pervertir la fonction la mieux établie.

« Je suis âgé de 36 ans, d'une constitution nerveuse et ardente. Il y a cinq ans, j'eus le malheur de perdre une épouse adorée. Dans la douleur que je ressentis de sa perte, je fis vœu de n'en plus connaître d'autre ; mais, je m'aperçus bientôt que j'avais trop présumé de mes forces, et j'eus beaucoup à souffrir de la témérité de mon serment. Pour n'y pas manquer, j'eus la faiblesse de me livrer à la masturbation, *trois ou quatre fois dans l'espace d'un an;* mais je renonçai bientôt *tout-à-fait* à ce vice odieux. Je remarquai peu à peu que ma poitrine s'irritait, et qu'indépendamment des pollutions nocturnes qui revenaient toujours plus facilement, j'éprouvais des pertes de semence *en allant à la selle.*

» Jusqu'à présent j'ai habité le levant, où je n'ai pas voulu consulter des médecins qui ne pouvaient m'inspirer aucune confiance ; mais *l'altération croissante de mon physique et de mon moral* m'a décidé à tout quitter pour revenir en France.

» Mes pollutions sont très-fréquentes et accablantes : la quantité de sperme que je perds en allant à la selle, n'est pas considérable, quand je ne suis pas fortement constipé ; mais elle se renouvelle tous les jours..... Je n'ai jamais eu de mal vénérien d'aucune espèce. »

Ici, les organes étaient parfaitement sains ; les fonctions s'exerçaient régulièrement, lorsqu'elles ont été subitement arrêtées ; il n'y avait jamais eu de pertes séminales involontaires : celles qui sont survenues depuis, ne peuvent donc être attribuées qu'à la continence ; et cependant leur gravité s'est accrue, au point de forcer ce négociant à quitter les affaires pour s'occuper exclusivement du soin de sa santé.

On conçoit, d'après cette observation, l'influence qu'une continence absolue peut exercer chez les malades déjà disposés à des pertes séminales involontaires : toutefois, ce point est assez important, pour que j'entre dans quelques détails à cet égard.

J'ai montré par un grand nombre de faits physiologiques et pathologiques, que l'acte vénérien était toujours suivi d'une *augmentation d'action* dans les organes génitaux (1) ; que cette excitation ne produisait des résultats nuisibles, que quand les organes étaient déjà irrités avant l'acte. Parmi les faits que je viens de rapporter, plusieurs ont montré combien cette action tonique était favorable à la guérison des pertes séminales involontaires, lorsqu'elles ne dépendaient que d'un état de fai-

---

(1) *Voyez* surtout tom. I, pag. 664 et suivantes.

blesse ou de relâchement des organes génitaux (1). J'ai fait voir que cette action excitante de l'acte vénérien était précisément ce qui établissait une différence tranchée entre les évacuations séminales provoquées par le coït et toutes les autres. Je crois inutile de reproduire ici les preuves multipliées de ces vérités fort simples, et cependant bien souvent méconnues.

Tout le monde admet vaguement qu'une inaction prolongée a la même influence sur les organes génitaux que sur tous les autres, c'est-à-dire, qu'elle diminue leur énergie et leur activité. On a remarqué, depuis longtemps, que la continence absolue finissait souvent par amener une impuissance complète ; mais, ce qu'on n'a pas reconnu jusqu'à présent, c'est la cause première de cette impuissance, parce qu'on a toujours oublié de tenir compte de l'action permanente des testicules, et du rôle essentiel que joue la matière séminale.

On a observé que les premiers jours qui suivaient la suspension subite des rapports sexuels, étaient les plus difficiles à supporter, et que, plus tard, les premiers actes étaient les moins énergiques. On a vu les hommes les plus érotiques finir par s'accoutumer à cette privation, au point de ne plus éprouver aucun désir, de ne plus pouvoir même tirer leurs organes de l'espèce de torpeur où ils étaient tombés ; et l'on en a conclu que *toutes* les parties de l'appareil génital, habituées à cette longue inaction, étaient tombées dans l'engourdissement, avaient

---

(1) *Voyez* surtout les Observations 107 et 114.

complétement cessé de fonctionner. C'est une erreur bien grave, qui ne repose que sur des apparences trompeuses.

Pour peu qu'on examine les faits avec attention, on voit bientôt que ce calme trompeur est loin de ressembler au long sommeil qui précède la puberté, et peut encore moins se comparer au silence irrévocable qui suit la castration ; car l'inaction des organes génitaux, chez les enfans et les eunuques, est due au défaut de sécrétion du sperme: il ne peut donc en résulter aucune espèce de pollutions, ni par conséquent le moindre dérangement dans la santé. Au contraire, chez l'adulte non mutilé, l'impuissance ne peut être attribuée qu'à des pertes séminales déjà très-graves, et souvent difficiles à guérir.

Dès que l'évolution des organes génitaux commence, les testicules entrent en action : si leur texture n'est pas détruite accidentellement, ils continuent à sécréter jusque dans un âge très-avancé. Il est vrai que la sécrétion peut être ralentie par l'absence de toute excitation directe ou indirecte, par l'affaiblissement momentané de l'économie, ou par l'action spéciale de certains médicamens ; mais elle ne cesse jamais complétement, depuis la puberté jusqu'au commencement de la vieillesse.

On n'a pas attaché, jusqu'à présent, assez d'importance à ce fait incontestable, que j'ai souvent eu l'occasion de signaler. Il en résulte cependant cette autre vérité non moins évidente; c'est qu'en l'absence de toute évacuation volontaire, les vésicules séminales doivent se remplir plus ou moins vite, plus ou moins lentement, et finissent tôt ou tard par être distendues ; en sorte que, si le sperme n'est pas évacué en masse, d'une manière

brusque et patente, il doit s'échapper peu à peu à des époques plus rapprochées, et dans des circonstances qui rendent cette expulsion plus difficile à constater. En d'autres termes, si des pollutions nocturnes ne se montrent pas au bout d'un temps plus ou moins long, c'est qu'il existe des pollutions diurnes.

Je sais qu'on pourrait citer une foule d'individus, vivant dans la continence, dont la santé ne paraît nullement altérée. Mais, qui connaît le secret de leurs actions les plus intimes? Qui a reçu la confidence de tout ce qu'ils éprouvent? Parmi les malades dont j'ai rapporté les angoisses, combien n'y en avait-il pas qui paraissaient jouir d'une parfaite santé? Combien d'autres dont la constitution n'a souffert qu'au bout d'un grand nombre d'années? Il est d'ailleurs bien des individus chez lesquels il n'y a, pendant long-temps, que le *trop-plein* qui s'échappe ; enfin, tous ne sont pas également sensibles à l'influence des pertes séminales.

C'est ce qu'avaient parfaitement reconnu Wickmann et Sainte-Marie. A cette occasion, le dernier ajoute avec beaucoup de raison (pag. 9), « que cet état n'inspire pas trop de sécurité, la pollution diurne est commencée ; elle n'est pas grave encore, mais elle peut faire des progrès ultérieurs, revenir tous les jours après chaque selle, et produire à la longue les résultats annoncés par Wickmann. » Ces paroles sont empreintes d'un profond cachet d'observation.

On a pu voir, par les nombreux exemples que j'ai rapportés dans ce chapitre, combien la marche de la maladie pouvait être lente et insidieuse. Ceux qui ont

fini par tomber dans l'état le plus déplorable, dont la guérison a été la plus difficile, étaient précisément ceux qui avaient supporté pendant plus long-temps ces pertes sans en souffrir. En remontant de proche en proche aux premiers symptômes, il m'a toujours été facile de constater que leur maladie avait commencé dès la puberté; et cependant, quand ils se sont mariés, après dix ou quinze ans d'un vie exempte de reproches et d'infirmités, ils se sont trouvés complétement impuissans; et, ce qui n'est pas moins remarquable, après un échec aussi caractéristique, leur santé s'est encore maintenue pendant des années sans aucune altération apparente; en sorte que rien ne pouvait faire soupçonner leur horrible position. (N^os^ 96, 97.) Enfin, chez le savant qui fait le sujet de la dernière observation (N° 115), ce sont des travaux de cabinet qui ont donné lieu à l'explosion des symptômes les plus alarmans; mais la maladie n'avait pas moins commencé dès la puberté. Elle avait été conjurée par de continuelles excursions au milieu des champs, par de longs voyages, mais elle n'existait pas moins: c'est à elle qu'il faut attribuer la répugnance invincible pour le mariage, et la facilité avec laquelle la continence la plus absolue a été supportée pendant quarante ans. De pareils exemples suffisent pour montrer combien il faut se garder de juger sur les apparences.

Quand on étudie ces faits avec attention, on voit que la maladie a débuté par des pollutions nocturnes, et qu'elles ont d'abord été accompagnées de rêves lascifs, d'érections énergiques et d'un vif sentiment de plaisir. Mais cet état d'orgasme a diminué peu à peu, et les émis-

sions ont fini par avoir lieu sans érection, sans la moindre sensation ; elles sont devenues plus rares, elles ont même cessé quelquefois complétement, et c'est alors que la santé s'est altérée d'une manière plus grave, plus rapide, au grand étonnement des malades, qui ne se doutaient pas que des pollutions diurnes s'étaient ajoutées à celles qu'ils connaissaient, ou les avaient ensuite remplacées.

Si l'on réfléchit à la succession de ces phénomènes, chez des individus qui n'ont rien fait pour aggraver leur position ; si l'on se rappelle l'influence salutaire exercée par l'acte vénérien chez plusieurs d'entre eux (1), il est impossible de ne pas reconnaître que l'inaction prolongée des organes génitaux diminue la résistance tonique des canaux éjaculateurs, émousse leur sensibilité, pervertit leur fonction, sans pouvoir empêcher cependant le sperme de se former dans les testicules, et d'être charrié vers les vésicules séminales. La continence absolue rend donc l'expulsion du sperme de plus en plus facile, sans diminuer sa production dans la même proportion.

Les exemples frappans et multipliés que je viens de rappeler, et les explications qui en sont la conséquence nécessaire, ne permettent donc pas de méconnaître ici la véritable cause de ce calme trompeur du système génital. Les érections et les désirs vénériens cessent sans doute ; l'impuissance est complète ; les organes ne donnent plus aucun signe d'activité ; rien ne peut les tirer de leur torpeur ; tout cela est incontestable : mais, il

---

(1) *Voyez* principalement les Observations 107 et 114.

s'en faut de beaucoup que cet état ressemble à du repos, surtout à un repos réparateur. Il n'en peut rien résulter d'avantageux pour l'économie, quelle que soit d'ailleurs la manière dont les autres fonctions s'exécutent; c'est un véritable état pathologique : il peut durer longtemps sans paraître sérieux, sans influer sensiblement sur la constitution; mais, il tend à s'aggraver avec la prolongation de la continence, et devient de jour en jour plus difficile à guérir.

Qu'on ne s'y trompe pas, cette santé n'est qu'apparente; la moindre circonstance la dérange, et le public ne sait pas tout ce que souffrent ces malheureux : leurs parens, leurs amis les plus intimes ignorent la cause première des maux variés dont ils se plaignent; le médecin qui jouit de toute leur confiance, n'est pas mieux instruit, parce que ces malades eux-mêmes n'en savent pas davantage : aussi, leurs indispositions répétées sont-elles mises sur le compte de l'ennui, d'une tendance à la mélancolie, à l'hypochondrie. Lorsqu'elles se rapprochent et deviennent plus sérieuses, on dit que leur constitution est délicate, impressionnable, cacochyme; ou bien on croit avoir affaire à des *malades imaginaires :* on prétend qu'ils s'observent avec trop d'attention, qu'ils ont une passion pour les remèdes. Les praticiens très-occupés se lassent d'entendre leurs plaintes inexplicables, et s'en débarrassent en leur conseillant les voyages, les eaux, le changement d'air. Les charlatans les exploitent; les officieux leur conseillent le *mariage*, ou du moins des distractions, *pour remplir le vide de leur cœur;* enfin, tout le monde les blâme, parce que per-

sonne ne les comprend. Incapables de toute occupation sérieuse, de toute affection profonde, ils sont mécontens d'eux-mêmes, et encore plus des autres: absorbés par une seule pensée, ils se replient sans cesse sur eux-mêmes pour y chercher la cause de leur état, et prennent bientôt le monde en aversion.

Quand la maladie est arrivée à ce point, elle ne peut plus que faire des progrès; car l'exercice normal des organes serait indispensable pour leur rendre du ton, pour faire cesser les pertes séminales involontaires; et celles-ci ne permettent plus aux tissus érectiles de sortir de leur torpeur. Il faut donc commencer par traiter les pollutions; mais, quand elles sont devenues diurnes, leur existence est facilement méconnue, et leur guérison est devenue d'autant plus difficile, que l'inaction a été plus absolue et plus prolongée.

J'ai montré d'abord que la faiblesse des organes génitaux, et l'arrivée précoce des pertes séminales involontaires, disposaient à la continence et permettaient de la supporter facilement, indéfiniment; j'ai fait voir ensuite que cette privation prolongée, habituelle, des plaisirs vénériens, tendait à augmenter cette faiblesse primitive, à favoriser cette disposition congéniale aux pollutions nocturnes et diurnes, et que ces cas étaient plus difficiles à guérir, parce qu'il fallait lutter contre une prédisposition organique très-prononcée, renforcée encore par l'influence puissante d'une longue habitude.

Il résulte de tous ces faits, que les individus les plus froids, les plus chastes, les plus timides, ne sont pas ceux auxquels une continence absolue est moins nuisible; ils

la supportent plus facilement que d'autres : tout excès leur serait préjudiciable, mais une privation absolue a peut-être de plus grands dangers pour eux.

En effet, un exercice normal, modéré, pourrait seul donner à leurs organes assez d'énergie et des habitudes assez régulières, pour arrêter les pollutions nocturnes et prévenir le développement de pollutions diurnes. La continence rend ces pertes inévitables ; plus elle se prolonge, plus elle les favorise, en augmentant le relâchement des tissus et l'empire de l'habitude. Personne ne pensera qu'on doive défendre la gymnastique à un enfant délicat, uniquement parce qu'il montre moins de disposition et d'aptitude que ses camarades à toute espèce d'exercice. Tout le monde comprendra que c'est, au contraire, le seul moyen de tirer parti de sa frêle constitution, sinon dans l'espoir de la rendre athlétique, du moins pour la prémunir, autant que possible, contre les causes d'altération, qui agissent sur elle d'autant plus puissamment, qu'elle est plus délicate.

—

Vœux de chasteté. — Ceux qui se sont élevés avec le plus de force contre le célibat des prêtres, n'ont pu l'envisager que dans ses rapports avec la politique et la morale : il est un point de vue médical, non moins important, qui a dû leur échapper, c'est l'influence des vœux de chasteté sur la santé des individus qui s'y soumettent avec le plus de constance et de facilité.

Je ne parle pas ici des malheureux dont la constitution est incompatible avec les engagemens téméraires qu'ils ont contractés; les révélations de quelques-uns d'entre eux ont assez fait connaître les tortures physiques et morales qu'ils ont eu à supporter pour y rester fidèles; et la presse dévoile assez avec les faiblesses, les aberrations de ceux dont la volonté a succombé dans cette lutte inégale. Je n'ai pas à m'occuper non plus des abus solitaires qui doivent résulter de besoins impérieux comprimés par des considérations plus puissantes. Pour être juste envers ceux qui ne se piquent pas de l'être avec les philosophes, j'avouerai même volontiers que les mœurs du clergé français ont beaucoup gagné depuis la révolution; qu'elles n'offrent plus rien de comparable à ce qu'on observe en Espagne et en Italie. Je crois donc qu'il existe aujourd'hui chez nous beaucoup plus de néophytes consciencieux, qui s'engagent dans les ordres avec la ferme volonté de remplir scrupuleusement leurs devoirs, et l'intime conviction qu'ils y apportent les dispositions les plus favorables : c'est de ceux-là seulement que je veux parler.

Indépendamment du sentiment religieux qui peut les animer, ils sont encore déterminés dans leur vocation par le calme de leurs sens : rassurés du côté de la chair, disposés à la solitude et dégoûtés d'avance des vanités du monde, ils se sentent capables d'accomplir sans peine leurs vœux dans toute leur rigueur. Il y en a plus qu'on ne pense qui sortent purs des séminaires, ou qui parviennent ensuite à se corriger; mais ils en sortent pâles, maigres, exténués, moins encore par le régime,

l'inaction ou de mauvaises habitudes, que par des pollutions nocturnes, qui finissent, tôt ou tard, par être suivies de pollutions diurnes, de plus en plus abondantes, et presque toujours inaperçues.

Qu'on ne croie pas que je me laisse guider ici par de simples analogies : tout ce que je viens d'exposer m'a été révélé par beaucoup de prêtres respectables, qui m'ont consulté depuis la publication de la première partie de ces recherches sur les pertes séminales involontaires. Si l'on pense au peu de chances que cet ouvrage pouvait avoir de tomber entre leurs mains, dans un si court espace de temps, à ce qu'ils ont dû surmonter pour se décider à demander des conseils en pareille matière, on concevra que les faits de cette nature doivent être très-communs.

J'ai rapporté les plus intéressans de ceux qui étaient parvenus à ma connaissance; et l'on a pu remarquer que tous ces ecclésiastiques avaient mené la vie la plus chaste, avaient supporté la plus exacte continence avec une grande facilité. Le plus jeune, n'étant pas encore engagé dans les ordres, a pu guérir très-promptement, en quittant le séminaire pour changer de genre de vie. Les autres ont vu leurs pertes s'aggraver peu à peu, et amener la décadence précoce de leurs fonctions intellectuelles. L'un d'eux a été obligé de renoncer entièrement à la prédication, pour laquelle il avait montré d'abord les plus brillantes dispositions; un autre, éminemment impressionnable, se félicitait de ce que des fonctions spéciales l'avaient dispensé de recevoir des confessions qui augmentaient encore ses accidens. (*Voyez* page 224 et suivantes.)

J'ai reçu les mêmes confidences de plusieurs de ses confrères qui se trouvaient dans la même position. Ainsi, quoique ces malheureux aient été garantis de toute violente passion par leur maladie même, la confession ne produisait pas moins chez eux les effets les plus désastreux.

En résumé, les vœux de chasteté ne conviennent pas même aux tempéramens les plus froids : la continence absolue, indéfinie, est tôt ou tard funeste aux individus qui la supportent avec le plus de facilité. Si elle n'amène aucun scandale, aucun abus, elle conduit nécessairement à des pertes séminales involontaires, dont les progrès sont insensibles, inévitables, presque toujours inaperçus, et dont la guérison *radicale* est rendue impossible par la prohibition même de l'acte qui pourrait seul en prévenir le retour.

Si cette cruelle maladie peut aigrir les caractères les plus affectueux, anéantir les plus puissantes intelligences; si elle a pu conduire l'homme le plus sceptique à croire au diable (N° 43), on conçoit l'influence que le célibat forcé doit avoir sur les dispositions morales, intellectuelles, sociales, de ceux qui les supportent avec le plus de facilité; on conçoit le cachet particulier que doit leur imprimer une institution qui les expose à des pertes séminales inévitables.

Mais, ce n'est là qu'un des points de cet immense sujet; il en est d'autres d'un intérêt plus général, que je ne puis me dispenser de signaler.

Mariage. — Tous ceux qui se sont occupés du mariage, ont senti le besoin d'empêcher qu'un acte aussi important

fût contracté prématurément. Les législateurs, les médecins, les philosophes ont apporté d'excellentes raisons politiques, physiologiques ou morales, pour en retarder plus ou moins l'époque. Je ne rappellerai pas tout ce qu'ils ont dit dans l'intérêt de la société, des époux, des enfans, etc. : je sens toute la valeur de ces argumens ; je les adopte, ainsi que tous ceux qu'on pourrait y ajouter encore : mais il est un autre côté de la question qu'on a toujours négligé, et qui pourtant présente de grandes difficultés, je veux parler de l'activité des organes génitaux, depuis l'instant où se manifestent les premiers phénomènes de la puberté.

Il est une vérité, que je suis obligé de rappeler souvent, parce qu'elle est beaucoup trop méconnue, c'est que les principes les plus puissans de morale et de religion, les meilleurs exemples, les exercices les plus fatigans, l'étude la plus assidue, enfin le meilleur emploi physique, intellectuel et moral de tous les instans, ne peuvent empêcher la matière séminale d'être sécrétée, et tôt ou tard expulsée, d'une manière ou d'une autre.

Les Anciens ont cherché à retarder, beaucoup plus que nous, l'époque du mariage; mais, ils n'étaient pas embarrassés des besoins de la jeunesse. Quand le *phallus* était promené processionnellement, décorait les portes des *lupanars*, entrait dans les ornemens des femmes les plus respectables ; quand les courtisanes étaient honorées; quand la sodomie se montrait publiquement, les passions n'avaient que trop d'issues.

Le Christianisme a flétri ces mœurs ; il a fait prédominer, autant que possible, la pensée sur les sens ; il a

produit, sous ce rapport, tout le bien qu'on pouvait en attendre ; mais son principe absolu de chasteté, en refusant de tenir compte des besoins de l'organisme, a favorisé la réaction sourde à laquelle nous devons les ravages du vice honteux dont j'ai déjà montré les funestes conséquences. Si quelques individus, faiblement constitués, ont pu supporter sans peine toute la rigueur de l'austérité chrétienne ; s'ils ont résisté aux abus solitaires aussi facilement qu'au penchant vers l'autre sexe, ils n'ont pas échappé à des pertes séminales involontaires, et la prolongation même de la continence a rendu la maladie plus grave et plus difficile à guérir.

Il y a donc là une loi physiologique plus puissante que toutes les institutions, parce qu'elle est inhérente à l'organisation de l'homme, que rien ne peut changer.

Cependant, les motifs qu'on a fait valoir contre la précocité des unions conjugales, n'en sont pas moins vrais, et les exemples contraires qu'on pourrait citer, ne prouvent rien par rapport à nous.

Les Turcs et en général les Orientaux marient leurs fils à 18 ans et même à 16 ; ou du moins ils leur *donnent* une femme, et les mettent ainsi à l'abri de deux grands fléaux de l'Occident, la masturbation et les maladies contagieuses. Mais, nous ne saurions adopter de pareils usages ; et j'ai montré ailleurs combien les mœurs de l'Orient étaient funestes à la civilisation. Aux États-Unis, on se marie fort jeune, et ces unions précoces sont favorables à la moralité des individus et à la prospérité du pays. Mais, là, l'éducation est rapide, positive et très-limitée ; les idées sont tournées de bonne heure vers l'agri-

culture, les métiers utiles et l'industrie ; la vie est tout active et matérielle. Chez nous, les études sont plus multipliées, plus spéculatives ; les conditions d'existence sont moins faciles : les mariages ne peuvent donc pas être aussi précoces. Dans tous les cas, il doit s'écouler au moins six ou sept ans entre l'apparition de la puberté et l'âge voulu par la loi.

Cette période est précisément celle dans laquelle le sens nouveau, qui vient de s'éveiller, jouit d'une plus grande activité, et modifie davantage l'économie ; c'est l'époque la plus critique de la vie, celle qui exerce le plus d'influence sur l'avenir. Je suppose que l'éducation physique, intellectuelle et morale soit aussi parfaite que possible, elle ne saurait empêcher les vésicules séminales de se remplir ; et, quand elles sont distendues, il faut bien qu'elles se vident. Si la crise ne peut avoir lieu d'une manière normale, elle sera provoquée artificiellement, ou bien elle s'opérera spontanément. Si ces évacuations spontanées restaient bornées aux besoins réels, ce serait assurément la solution la plus avantageuse ; mais, j'ai fait voir que l'habitude tendait à les rendre de plus en plus faciles, à les transformer en une maladie dont les dangers surpassent les inconvéniens qu'on veut éviter.

Est-il donc si fort à désirer que l'homme arrive à la couche nuptiale sans la moindre expérience ? Des faits variés peuvent répondre à cette question. Dans deux cas (N° 65 et § I), on a vu de jeunes maris se livrer à des excès dont ils ne soupçonnaient pas les conséquences, et tomber peu à peu dans l'impuissance. J'ai dit pour-

quoi je n'avais pas rapporté un plus grand nombre d'exemples de cette nature. Un autre époux plus ignorant encore, passa cinq ans près de sa femme sans deviner ses devoirs, et s'épuisa, sans s'en douter, dans des embrassemens incomplets, qui imprimèrent aux organes de fâcheuses habitudes ; et, quand il fut éclairé par son médecin, il était hors d'état de mettre à profit ses conseils. (N° 96.) D'autres se trouvèrent impuissans. (N° 97, § I; N° 114.) Évidemment, une pareille catastrophe eût été impossible sans une continence absolue; car l'exercice eût prévenu l'affaiblissement des organes et l'établissement des évacuations involontaires ; ou bien, en supposant l'issue la plus défavorable, ces malheureux auraient du moins connu leur position, et n'auraient pas contracté des liens pour lesquels ils n'étaient pas nés.

On croira peut-être que ces cas doivent être assez rares; cependant, en voilà déjà un assez grand nombre dans un assez court espace de temps, quoique l'attention des praticiens n'ait pas encore été fixée sur ce sujet. D'ailleurs, je n'ai rapporté que les exemples les plus remarquables, ceux dans lesquels le principe chrétien avait été observé dans toute sa rigueur.

Je ne reviendrai pas sur le vice hypocrite qui trompe si souvent toutes les prévisions ; mais, je dois dire ici quelques mots de ses effets en ce qui concerne le mariage.

J'ai déjà rapporté divers exemples (Obs. 73, 74, 75, 78), propres à montrer ce qu'il fallait penser du conseil donné par les médecins, de marier les masturbateurs pour les guérir de leur passion ; j'ai fait voir

ailleurs qu'il était dangereux, puisqu'il pouvait aggraver la position de ces malheureux, et immoral, puisqu'il pouvait compromettre le bonheur de la femme qu'on associait à leur sort. J'ai montré qu'ils pouvaient quelquefois se livrer encore à leurs manœuvres, quoiqu'ils fussent déjà hors d'état de remplir leurs fonctions conjugales; que d'autres étaient tombés bientôt dans l'impuissance la plus complète, etc.

Dans tous les cas de cette nature, un médecin consciencieux peut-il conseiller une union indissoluble, sans avoir la conviction que les conséquences n'en seront pas déplorables? Comment peut-il guérir son malade, et en avoir la certitude, si ce n'est par des essais prudens? Sans doute, l'acte vénérien peut être utile; mais il peut aussi faire beaucoup de mal, ou bien être impossible: et, dans tous les cas, ce n'est pas un lien aussi respectable que le mariage, qu'on peut proposer, du moins immédiatement.

Enfin, quand la masturbation a produit des pollutions, et qu'on a fait disparaître l'impuissance qui en était la suite, la guérison ne peut être radicale que par l'établissement normal de la fonction. Le mariage est certainement la fin la plus morale qu'on puisse désirer; mais, qui oserait le conseiller immédiatement, sans savoir si le rétablissement est complet, si l'avenir du futur ménage n'est pas compromis? Il faut donc un temps d'épreuve qui consolide la convalescence, qui constate la guérison. L'immoralité consisterait à laisser former des liens qui pourraient amener le malheur indéfini d'une innocente victime.

Il résulte de tout ce qui précède, qu'un exercice régu-

lier, modéré, est plus indispensable aux organes génitaux qu'à tous les autres; car, il n'en est aucun qui soit exposé à perdre *complétement* ses fonctions sans aucune lésion appréciable, et par le seul fait d'une *inaction trop prolongée* ou d'une *action irrégulière;* il n'en est aucun dont l'impuissance soit entretenue par des évacuations involontaires, auxquelles le retour de la fonction normale peut seul mettre un terme.

Quant à la conciliation de ces besoins irrésistibles avec les exigences non moins impérieuses de la société, les difficultés sont graves et multipliées, j'en conviens; mais ce n'est pas avec un rigorisme absolu qu'on y parviendra. Il faut, tôt ou tard, que les lois et les mœurs s'accordent avec l'organisation humaine, tout en faisant leurs efforts pour en tirer le plus grand parti possible, dans l'intérêt de l'espèce et des individus.

J.-J. Rousseau.

Les dernières observations que je viens de rapporter, ont fait revivre dans ma mémoire beaucoup de traits singuliers, bizarres, dont j'avais été frappé dans ma jeunesse, en dévorant les ouvrages du citoyen de Genève ; elles m'ont aussi rappelé les discussions acharnées, interminables, soutenues par ses partisans et ses détracteurs, touchant son caractère, ses actions et ses opinions. J'ai voulu relire, dans un but tout nouveau, ces écrits entraînans, et j'ai bientôt acquis la certitude que je ne m'étais pas trompé sur la véritable cause des promenades solitaires de Rousseau, de sa vie ambulante, de sa misanthropie sauvage, et de ses étranges paradoxes contre la civilisation. Il m'a suffi, pour cela, d'ouvrir ses Confessions. J'y ai trouvé l'histoire détaillée, complète de sa maladie, quoiqu'il n'en ait pas eu la moindre idée, comme cela m'était arrivé dans une foule de mémoires à consulter, dont j'ai rapporté des extraits. Au reste, on va en juger.

En débutant, Rousseau nous apprend qu'il était né(1) *infirme* et *malade*. « On espérait peu, dit-il, de me

(1) *Confessions*, page 7, édition de Lefèvre. Paris, 1819.

conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée. »

Dans la seconde partie (liv. VIII, pag. 143), il s'explique plus clairement. « Un *vice de conformation dans la vessie* me fit éprouver, durant mes premières années, une *rétention d'urine presque continuelle;* et ma tante Suson, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant; ma robuste constitution prit enfin le dessus, et ma santé s'affermit tellement, durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, et de *fréquens besoins d'uriner* que le moindre *échauffement* me rendit *toujours* incommodes, je parvins, etc. »

Un peu plus loin, il ajoute : « A mon arrivée à Venise, la fatigue du voyage et les terribles chaleurs que j'avais souffertes, me donnèrent une *ardeur d'urine* et *des maux de reins*, que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver..... Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'*échauffement* contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisait alors, me donna une violente *néphrétique*, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé. »

A la page suivante (144), il parle d'autres accidens de même nature, qu'il éprouva vers l'âge de 40 ans. « Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, et je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état qu'on puisse imaginer. M.me Dupin m'envoya le célèbre Morand, qui, malgré son habileté et la délicatesse de sa

main, me fit souffrir des maux incroyables, et ne put jamais venir à bout de me sonder. Il me conseilla de recourir à Daran, dont les bougies plus flexibles parvinrent en effet à s'insinuer : mais, en rendant compte à M.me Dupin de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne serais pas en vie. »

Cet accident décida Rousseau à refuser la place lucrative qui lui était offerte, *afin de soigner sa santé en toute liberté dans la retraite.*

Après le brillant succès du Devin du village, le roi fit dire à l'auteur qu'il désirait le voir le lendemain sur les onze heures. M.r de Cury, chargé de ce message, lui fit entendre qu'il s'agissait d'une pension. Cette nouvelle le jeta dans une grande perplexité. « Ma première idée, dit-il, se porta sur un *fréquent besoin de sortir*, qui m'avait fait beaucoup souffrir, le soir même au spectacle, et qui pouvait me tourmenter le lendemain, quand je serais dans la galerie, ou dans les appartemens du roi, parmi tous ces grands, attendant le passage de sa majesté. *Cette infirmité* était la principale cause qui me tenait *écarté des cercles*, et qui m'empêchait d'aller m'enfermer *chez des femmes*. L'idée seule de l'état où ce *besoin* pouvait me mettre était capable de me le donner *au point de m'en trouver mal*, à moins d'un esclandre auquel j'aurais préféré la mort, etc. » (Pag. 174.)

On sait que Rousseau finit par ne pas se rendre à cette invitation. Ce passage, en expliquant d'une manière bien simple sa détermination, montre aussi clairement de quelle infirmité il était attaqué, et quelle influence elle a exercée sur la plupart des actions de sa vie. Plus

loin, il parle encore souvent des fréquentes attaques de son mal. (Liv. IX, pag. 253, 269; liv. X, pag. 360.)

A 50 ans, sòuffrant davantage, il se fit de nouveau sonder. «Au premier examen, dit-il (pag. 501), le frère Côme crut trouver une grosse pierre, et me le dit; au second, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une seconde et une troisième fois, avec un soin et une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avait point de pierre, mais que *la prostate était squirrheuse et d'une grosseur surnaturelle*..... C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années, pour des maux que je n'avais pas, je finis par savoir que ma maladie était incurable, etc.»

Un peu plus tard, il prit l'habit d'arménien. «Ce n'était pas, dit-il (liv. XII, pag. 21), une idée nouvelle; elle m'était venue diverses fois dans le cours de ma vie, et elle me revint souvent à Montmorency, où *le fréquent usage des sondes*, me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long, etc.»

Rousseau étant mort à 66 ans, presque subitement, l'ouverture du corps fut faite avec un grand soin; mais on ne trouva aucune altération appréciable du côté des voies urinaires, et les médecins terminèrent leur rapport en émettant l'opinion, que «les douleurs dans la région de la vessie, et les difficultés d'uriner que M.r Rousseau avait éprouvées en divers temps, *surtout dans la première moitié de sa vie*, venaient d'un état *spasmodique* des parties *voisines du col de la vessie*, ou *du col même*.....»

Puisqu'on n'a rien trouvé dans ces recherches, dirigées

spécialement vers cet objet, il faut bien admettre, en effet, qu'il n'existait dans ces parties qu'un état nerveux particulier, une susceptibilité extraordinaire; et cette disposition était congéniale, car elle s'est manifestée immédiatement après la naissance. Voilà donc Rousseau dans les mêmes conditions, sous le rapport des organes urinaires, que beaucoup de malades dont il vient d'être question; voyons maintenant ce qui s'est passé du côté des organes génitaux dont les liaisons avec les premiers sont si intimes.

« J'avais senti le progrès des ans, dit-il (liv. III, pag. 171); mon tempérament inquiet s'était enfin déclaré, et sa première éruption, *très-involontaire*, m'avait donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avais vécu jusques alors. Bientôt rassuré, j'appris ce *dangereux supplément* qui trompe la nature, et sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres *aux dépens de leur santé*, de leur *vigueur*, et quelquefois de leur *vie*. Ce vice, que la *honte* et la *timidité* trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les *imaginations vives;* c'est de disposer, pour ainsi dire, à leur gré, de tout le sexe, et de faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente sans avoir besoin d'obtenir son aveu. Séduit par ce funeste avantage, *je travaillais à détruire* la bonne constitution qu'avait rétablie en moi la nature, et à qui j'avais donné le temps de se bien former. »

Ainsi, la puberté s'annonce par des *pollutions nocturnes, sans aucune provocation préalable;* bientôt elles sont suivies des plus graves *abus*. Rousseau en indique parfaitement

les funestes conséquences; mais il semble se complaire à les envelopper des formes oratoires les plus euphoniques, des images les plus séduisantes. Il revient dans plusieurs endroits sur ce triste sujet (*Voy.* entr'autres, liv. IV, pag. 264; liv. VII, pag. 65); mais, nulle part, il n'en parle avec la foudroyante éloquence que son indignation lui inspire habituellement pour flétrir des vices moins honteux. A 32 ans, lorsqu'il était secrétaire d'ambassade à Venise, il n'y avait pas encore renoncé.

On conçoit l'impression que ces manœuvres ont dû produire sur des organes éminemment irritables, dont les contractions spasmodiques se sont annoncées dès l'enfance par de graves rétentions d'urine, dès la puberté par des évacuations spontanées.

De 20 à 23 ans, Rousseau conçoit de nombreuses passions, entame une foule d'aventures sans leur donner suite; il reconduit à Fribourg la petite Merceret, suivante de M.me de Warens, couche dans la même chambre pendant toute la route, en reçoit des agaceries, sans en profiter. (Pag. 228.) Il termine aussi gauchement plusieurs autres intrigues. Enfin, M.me de Warens, dont il était épris et avec laquelle il vivait dans la plus grande intimité depuis plusieurs années, se détermine, *pour le soustraire aux dangers de son âge*, à lui accorder ses faveurs, et l'en prévient huit jours à l'avance.

« On croira, dit-il (pag. 312), que ces huit jours me durèrent huit siècles : tout au contraire, j'aurais voulu qu'ils les eussent duré en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvais, plein d'un certain *effroi* mêlé d'impatience, redoutant ce que je désirais, jusqu'à

chercher quelquefois tout de bon dans ma tête *quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux*..... Naturellement, ce que j'avais à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie était de l'anticiper, et de ne pouvoir assez gouverner mes désirs et mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que, *dans un âge avancé, la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendaient près de la personne aimée, allumait mon sang à tel point qu'il m'était impossible de faire* impunément *le court trajet qui me séparait d'elle.* Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeunesse, eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir? Comment, au lieu des délices qui devaient m'enivrer, sentais-je presque de la *répugnance* et des *craintes?* Il n'y a point à douter que si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur.... (Pag. 314.) Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, et d'une femme que j'adorais. Fus-je heureux? *Non*, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle *invincible tristesse* en empoisonnait le charme. » (Pag. 316.)

Peu de temps après cette singulière initiation, la santé de Rousseau s'altéra successivement. La manière dont il s'exprime à cet égard (liv. V, pag. 352), est très-remarquable; on y trouve les principaux traits déjà signalés par Hippocrate, comme caractéristiques de la consomption dorsale. « Je ne sais d'où vient qu'étant bien conformé par le coffre et ne faisant d'excès d'aucune espèce, *je déclinais à vue d'œil.* J'ai une assez bonne carrure, la

poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise; cependant j'avais la *courte haleine*, je me sentais *oppressé*, je *soupirais involontairement*, j'avais des *palpitations*, je crachais du sang, la fièvre lente survint, et *je n'en ai jamais été bien quitte.* Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscère vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

« Cependant l'air de la campagne ne me rendit pas ma première santé. J'étais languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait; il fallut le quitter..... Je me mis à l'*eau*, et si peu discrètement, qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie..... Je quittai *tout-à-fait le vin* à mes repas..... Bref, je fis si bien, qu'en moins de deux mois *je me détruisis totalement l'estomac*, que j'avais eu très-bon jusques alors. *Ne digérant plus*, je compris qu'il ne fallait plus espérer de guérir. Dans ce même temps, il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même, que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi. (Pag. 366.)

» Un matin, que je n'étais pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une *révolution subite et presque inconcevable.* Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de *tempête* qui s'éleva dans mon sang et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentais leur battement, mais que je l'entendais même, et surtout celui des carotides. Un grand *bruit d'oreilles* se joignit à cela; et ce bruit était triple ou plutôt quadruple, savoir: un bourdonnement grave et sourd, un murmure plus clair

comme d'une eau courante, un sifflement très-aigu, et le battement que je viens de dire, et dont je pouvais aisément compter les coups..... Ce bruit interne était si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avais auparavant, et me rendit non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis *depuis ce temps-là*..... Au bout de quelques semaines, voyant que je n'étais ni mieux ni pis, je quittai le lit et repris ma vie ordinaire avec mon battement d'artères et mes bourdonnemens, qui depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis trente ans, *ne m'ont pas quitté une minute.*

» J'avais été jusqu'alors grand dormeur. La *totale privation du sommeil* qui se joignit à tous ces symptômes, *et qui les a constamment accompagnés jusqu'ici*, acheva de me persuader qu'il me restait peu de temps à vivre. » (Pag. 368.)

« ... Rien ne me procurait un soulagement réel; mais, n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumais à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, et enfin à regarder le dépérissement successif et lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvait arrêter. » (Pag. 375.)

«.... Quand j'avais donné six coups de bêche, j'étais hors d'haleine, la sueur me ruisselait, je n'en pouvais plus. Quand j'étais baissé, mes battemens redoublaient, et le sang me montait à la tête avec tant de force qu'il fallait bien vite me redresser. » (Pag. 377.)

« Il faut que je ne sois pas né pour l'étude, car *une longue application me fatigue* à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper *demi-heure de suite avec force* du même sujet, surtout *en suivant les idées d'autrui*.....

Si je m'obstine, je m'*épuise inutilement, les éblouissemens* me prennent, *je ne vois plus rien.* » (Pag. 379.)

«..... La *peur de l'enfer* m'agitait encore souvent..... Toujours craintif, et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avais recours, pour en sortir, aux expédiens les plus risibles, et pour lesquels je ferais volontiers enfermer un homme si je lui en voyais faire autant. Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçais machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi; si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi je jette ma pierre d'une main *tremblante* et avec un *horrible battement de cœur*, mais si heureusement, qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. » (Pag. 392.)

« Cependant ma santé ne se rétablissait point; je dépérissais au contraire à vue d'œil; j'étais pâle comme un mort et maigre comme un squelette; mes battemens d'artères étaient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étais continuellement oppressé, et ma faiblesse enfin devint telle que j'*avais peine à me mouvoir;* je ne pouvais *presser le pas sans étouffer*, je ne pouvais *me baisser sans avoir des vertiges*, je ne pouvais soulever le plus léger fardeau; j'étais réduit à l'*inaction la plus tourmentante*

pour un homme *aussi remuant* que moi. Il est certain qu'il se mêlait à cela beaucoup de *vapeurs*. Les vapeurs sont les maladies des gens *heureux*, c'était la mienne : *les pleurs que je versais souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie*, tout cela marquait cet ennui du bien-être qui fait pour ainsi dire *extravaguer la sensibilité*..... Quand j'aurais pu jouir délicieusement de la vie, ma machine *en décadence* m'en empêchait, *sans qu'on pût dire où la cause du mal avait son vrai siége...*» (Pag. 399.)

« Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de *physiologie* dans mes lectures, je m'étais mis à étudier l'*anatomie;* et passant en revue la multitude et le jeu des pièces qui composaient ma machine, je m'attendais à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour : loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étais que je pusse encore vivre, et je ne lisais pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne..... A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal était un polype au cœur.... Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvait guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'Anet avait fait à Montpellier....., on lui avait dit que M. Fizes avait guéri un pareil polype. Maman s'en souvint et m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le désir d'aller consulter M. Fizes. L'espoir de guérir me fit retrouver du courage et des forces pour entreprendre ce voyage. » (Pag. 400.)

En lisant les détails de cette maladie de langueur si extraordinaire, dont Rousseau cherche vainement à se rendre compte, il est impossible de ne pas reconnaître les symptômes généraux qui accompagnent presque toujours les pollutions diurnes ; et rien n'est plus facile que de se rendre compte de leur apparition, quand on se rappelle l'affection congéniale des organes urinaires, l'apparition spontanée des pollutions nocturnes dès le début de la puberté, la funeste habitude contractée bientôt après, les singulières inquiétudes qui précédèrent les premiers rapports sexuels, le peu de plaisir qu'ils procurèrent, et la promptitude avec laquelle la santé se dérangea dès que cette liaison fut établie. Rousseau prétend, à la vérité, que Mme de Warens était très-froide : il nous apprend même qu'elle avait un autre amant. Mais, en fait d'excès, tout est relatif, et la suite de ses Confessions prouve assez que, sous ce rapport, il n'avait pas été favorisé de la *bienfaisante nature*.

Tous les médecins de Montpellier le traitèrent de *malade imaginaire*, comme cela se voit encore tous les jours en pareil cas : mais il sentait bien, lui, qu'il ne pouvait pas les croire sur parole, et il avait raison de s'en moquer, en disant : « Ces Messieurs ne connaissaient rien à mon mal ; donc je n'étais pas malade : car comment supposer que des docteurs ne sussent pas tout?... » (Pag. 418.)

Si nous suivons Rousseau dans ses autres aventures amoureuses, nous le verrons toujours sous le même point de vue. Dans sa courte intrigue avec Madame de Larnage (liv. VI, pag. 402 et suiv.), ce fut elle qui fit tous les frais ; encore, toutes ses démarches et ses aga-

ceries eussent été perdues, si elle n'avait pris le parti de brusquer le dénouement. Elle usa *sobrement de sa victoire*, dit Rousseau, et quatre ou cinq jours après il fallut se séparer. Cependant, il ajoute aussitôt (pag. 411): « J'avoue qu'il en était temps..... Malgré toute la *discrétion de la dame*, il ne me restait guère que la *bonne volonté*. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. »..... Cependant, au moment de les mettre à exécution, il lui vint des *scrupules*, et il *brûla l'étape* pour se rendre près de Mme de Warens, dont il croyait être impatiemment attendu. En arrivant, il trouva la place prise par un garçon perruquier, stupide, mais robuste et actif. Mme de Warens l'instruisit de tout sans détour, lui offrant de partager; *trouvant, quant à elle, la chose toute simple*, lui repprochant *sa négligence dans la maison* et ses *fréquentes absences*. (Pag. 426.)

Sa mésaventure à Venise avec cette Zulietta dont il fait le portrait le plus séduisant et dont il a gardé le souvenir jusque dans ses derniers jours, est encore plus caractéristique (liv. VII, pag. 72). « A peine eus-je connu, dans les premières familiarités, le prix de ses charmes et de ses caresses, que *de peur d'en perdre le fruit d'avance*, je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup, au lieu des flammes qui me dévoraient, je sens un froid mortel couler dans mes veines; les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'assieds, et je pleure comme un enfant. »

Malgré les explications que Rousseau se plaît à donner de cette catastrophe, on comprend pourquoi il s'écrie dans sa douleur : « Non, la nature ne m'a pas fait pour

jouir. » Pourquoi Zulietta, femme experte, s'il en fut, lui dit « d'un ton froid et dédaigneux : Zanetto, *lascia le donne, e studia la matamatica.* » (Pag. 74.)

Après avoir brûlé pour beaucoup de femmes d'une ardeur subite, mais discrète et sans conséquence, après avoir eu Thérèse, à peu près comme M^me^ de Warens et M^me^ de Larnage, sans désir, sans amour et presque sans plaisir (liv. IX, pag. 220), Rousseau ne trouvant pas le bonheur dans la possession, le chercha long-temps dans ses souvenirs, ou dans la création de beautés imaginaires, qu'il douait de toutes les perfections et qu'il préférait aux réalités. « J'ai souvent regretté, dit-il (liv. IX, pag. 254), qu'il n'existât pas des Driades; c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurais fixé mon attachement. »

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il connut M.^me^ d'Houdetot, et qu'il conçut pour elle cette malheureuse passion qui occupe une si grande place dans l'histoire de ses chagrins. Je n'essaierai pas d'en donner une idée; il serait, d'ailleurs, trop long d'en rappeler les principales circonstances; mais ceux qui les liront dans les Confessions, pourront facilement s'apercevoir que l'imagination de l'auteur en faisait tous les frais. M^me^ d'Houdetot aimait Saint-Lambert dont Rousseau était l'ami; ils en parlaient ensemble et ils étaient heureux. « Tendres confidens l'un de l'autre, dit-il (liv. IX, pag. 282), nos sentimens avaient tant de rapport, qu'il était impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; et toutefois au milieu de cette dangereuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; et moi je proteste, je jure, que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la

rendre infidèle, *jamais je ne l'ai véritablement désiré.* La véhémence de ma passion la contenait par elle-même. *Le devoir des privations* avait exalté mon âme. L'éclat de toutes les vertus ornait à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image, eût été l'anéantir. J'aurais pu commettre le crime ; il a cent fois été commis dans mon cœur : mais, avilir ma Sophie ! ah ! cela se pourrait-il jamais ? Non, non, *je le lui ai cent fois dit* à elle-même, *eussé-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion*, hors quelques courts momens de délire, *j'aurais refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimais trop pour vouloir la posséder.* »

...« Je rêvais en marchant à celle que j'allais voir, à l'accueil caressant qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser *funeste*, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à tel point, que ma tête se troublait ; un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblans ne pouvaient me soutenir ; j'étais forcé *de m'arrêter, de m'asseoir ;* toute ma machine était dans un *désordre inconcevable :* j'étais *prêt à m'évanouir.* Instruit du *danger*, je tâchais, en partant, de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avais pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs et *tous les accidens qui en étaient la suite*, revenaient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer ; et de quelque façon que je m'y sois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit *jamais* arrivé de faire *seul* ce trajet *impunément.* J'arrivais à Eaubonne, *faible, épuisé, me soutenant à peine.* » (Pag. 284.)

...« Cet état, et surtout sa durée, pendant trois mois

d'*irritation continuelle et de privation*, me jeta dans un *épuisement* dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une *descente* que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus *combustible*, mais le plus *timide* en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'aient été comptés sur la terre: ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption. » (Pag. 285.)

Ces divers passages n'ont pas besoin de commentaire. Tout le monde comprendra facilement de quelle nature étaient les *accidens* qui arrivaient à Rousseau, lorsqu'il s'acheminait vers le lieu du rendez-vous ; comment ils devaient modifier ses sentimens, ses intentions ; pourquoi ces *trois mois d'irritation continuelle* ont jeté dans un *épuisement* irréparable, l'homme le plus *combustible*, malgré la *privation* dont ces rapports incendiaires étaient accompagnés. Mais il est bon de remarquer que ces *accidens* quotidiens, inévitables, diurnes, au lieu d'indiquer une *vigueur inépuisable*, comme Rousseau se plaît à le croire, prouvent seulement une grande irritation, une susceptibilité extraordinaire de ses organes, disposition congéniale accrue par de funestes habitudes. Ces *accidens* étaient les seuls qui pussent le frapper. Pour observer les autres, il eût fallu des connaissances que personne ne possédait alors, et qui sont encore bien peu répandues aujourd'hui.

A partir de cette époque, les fonctions génitales cessèrent tout-à-fait. Voici les raisons qu'en donne

Rousseau: d'abord, sa passion pour M.me d'Houdetot, lui fit négliger Thérèse ; ce qui s'explique parfaitement par les *accidens* journaliers qui l'épuisaient. Plus tard, il renonça complétement à ses rapports avec cette dernière, dans la crainte d'en avoir d'autres enfans. « J'aimai mieux, dit-il (liv. XII, pag. 11), me condamner à l'abstinence, que d'exposer Thérèse à se voir de rechef dans le même cas. » On aurait lieu de s'étonner de ce scrupule un peu tardif, s'il n'ajoutait immédiatement après: « J'avais d'ailleurs remarqué que l'*habitation des femmes empirait sensiblement mon état.* » Voilà le véritable motif de sa résolution, et l'on comprendra facilement pourquoi les rapprochemens sexuels produisaient cet effet.

C'est également à cette époque, chose bien remarquable, que Rousseau fait remonter tous ses malheurs; et ce n'est pas sans raison, non qu'il ait eu plus à se plaindre du sort, ou que ses *ennemis* eussent réellement ourdi contre lui ces noirs complots dont son imagination fut remplie. Mais, à la suite de cet *épuisement*, sa santé s'altéra de plus en plus; son caractère s'aigrit, devint inquiet, susceptible, défiant, et la plus profonde hypochondrie répandit sur le reste de ses jours, un voile épais de tristesse et d'amertume. La *maladie de langueur*, dont il a été question d'abord, était due à la même cause. Mais il était jeune alors; il pouvait compter sur les ressources de son âge et de sa constitution; l'espérance l'accompagnait partout; il n'avait pas de hernie; il ne souffrait pas autant de sa vessie; son amour-propre n'avait pas été exalté par l'admiration publique, ni déchiré par la critique. Enfin, sa maladie n'était pas arrivée au même degré; elle ne

pouvait donc produire alors cette misanthropie sauvage, qui lui a été tant reprochée.

Entre ces deux époques principales, il est encore facile de suivre la sourde influence de cette affection méconnue, non-seulement sur les fonctions génito-urinaires, mais encore sur tout le reste de l'économie.

J'ai fait remarquer, chez tous ceux qui sont tourmentés par cette cause occulte d'agitation et d'affaiblissement, un besoin irrésistible de marcher, de changer de place; une sensibilité excessive, d'où naît une grande disposition à s'attendrir, à pleurer, ainsi qu'à s'irriter, à s'offenser. On a vu qu'ils étaient excessivement timides, sans cesse préoccupés de leur santé; qu'ils recherchaient la solitude et la liberté pour y rêver à loisir; qu'ils avaient une aversion profonde pour la société où ils se trouvaient mal à leur aise, pour ses exigences qui les gênaient, etc.

Rousseau s'est peint lui-même sous tous ces traits dans ses Confessions. Il regrette (liv. IV, pag. 259) de n'avoir pas conservé de journal des nombreux voyages qu'il a faits, *seul et à pied*. « La marche, ajoute-t-il, a quelque chose qui anime et avive mes idées : *je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit*. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, *le grand air*, le grand appétit, *la bonne santé que je gagne en marchant*, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui *me rappelle à ma situation*, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, etc. » C'est à ce besoin de mouvement et d'air libre qu'il attribue ses continuelles excursions,

souvent très-longues ; ses promenades solitaires, dans lesquelles il a puisé l'amour de la botanique, comme tant d'autres de ces malades ; ce qui est d'autant plus frappant, qu'il paraissait moins disposé aux études positives.

C'est à la même cause qu'il faut rapporter ces continuels déplacemens, cette vie inquiète, errante, aventureuse ; cette préférence constante pour les voyages à pied, non-seulement pour *marcher*, mais encore pour être *seul*. On voit à chaque page de ses ouvrages, avec quelles délices il s'enfonçait, pendant des journées entières, dans les sites les plus escarpés, les plus sauvages, recherchant toujours les endroits le moins fréquentés, et là, versant des larmes abondantes sans savoir pourquoi.

C'est une chose bien remarquable que cette étonnante disposition à pleurer : il est peu de pages de ses Confessions, où il ne soit question de ces attendrissemens poussés jusques aux larmes. Sans doute ces expressions ne doivent pas toujours être prises à la lettre ; mais, le plus souvent, il n'est pas possible de s'y méprendre.

Il ne parle pas moins fréquemment de son excessive timidité, de la facilité avec laquelle il se déconcertait, perdant le fil de ses idées et le mot propre : il peint souvent le dépit qu'il éprouvait d'avoir trouvé trop tard ce qu'il eût fallu dire, ce qu'il disait avec éloquence dès qu'il était seul. Il sentait parfaitement que cette excessive timidité l'empêchait de tenir dans la société, la place que sa supériorité intellectuelle lui assignait. Il s'y voyait continuellement écrasé par des gens d'un mérite très-mince, mais pleins d'aplomb, et son embarras était d'autant plus grand, que tous les yeux étaient fixés sur lui, qu'on était

plus avide de l'entendre. Il se retirait avec la conscience de n'avoir pas répondu à l'attente générale.

Il avait un autre motif puissant pour ne pas aimer les réunions nombreuses, surtout celles des femmes, c'était ce *besoin fréquent et pressant d'uriner*, que j'ai si souvent fait remarquer chez ces malades. La crainte seule de ce qui pouvait en résulter, suffisait pour le mettre au supplice. On a déjà vu que c'étaient ces motifs qui l'avaient déterminé à ne pas se rendre à l'invitation du roi, après le succès du *Devin du village*, à refuser un emploi très-lucratif dans les finances, à s'habiller en arménien, etc. Les autres singularités qu'on lui reproche, sont aussi faciles à expliquer, et ne tiennent pas davantage à un vice de caractère, à un calcul de bizarrerie, à un raffinement d'amour-propre : il ne faut voir dans ce mépris des entraves sociales, qu'un besoin absolu d'indépendance, provenant de sa position comme malade.

Les contradictions continuelles qu'on lui a reprochées dans sa conduite publique et privée, dans ses actions les plus importantes comme dans les plus insignifiantes, dans ses paroles aussi bien que dans ses écrits : ces bizarreries, ces contradictions, sont inexpliquables, j'en conviens, quand on n'envisage Rousseau que d'une manière *abstraite*, ainsi qu'on l'a toujours fait; rien n'est, au contraire, plus facile à concevoir, si l'on veut se figurer l'homme de génie luttant contre une maladie sourde, inconnue, essentiellement variable, qui fait osciller toutes ses fonctions et soumet tous ses organes, surtout le cerveau, à ses moindres caprices. J'ai rapporté vingt exemples semblables, parmi lesquels j'indiquerai particulièrement les

N^os^ 50, 81 et 115, à cause de la haute capacité intellectuelle de ces malades.

Il n'y a pas eu plus de trames et de conspirations ourdies contre Rousseau, qu'il n'y en eut contre plusieurs malades fort obscurs, qui cependant y croyaient aussi fermement. S'il fut injuste envers ses anciens amis en les accusant de perfidie, il n'y eut pas moins d'injustice à l'accuser d'ingratitude et de fausseté. Les torts dont il se plaignait, furent imaginaires ou fort exagérés, sans doute; mais il n'a pas dépendu de sa volonté de voir autrement, de croire autre chose, d'agir d'après d'autres convictions. Il était le jouet de son imagination; mais ce n'était pas volontairement qu'il lui faisait produire les tristes fantômes qui l'agitaient: c'était bien certainement sa maladie qui le rendait mécontent de lui-même et des autres, et il n'était pas en son pouvoir de s'en rendre compte.

Il n'y a donc jamais eu chez lui ni calcul de brusquerie et de singularité, ni fausseté de cœur, ni affectation de sensibilité, ni ingratitude de caractère. Abstraction faite du génie, j'ai trouvé plus ou moins de tout cela chez tous les malades tourmentés par ces fâcheuses évacuations, et j'ai toujours vu ces phénomènes disparaître avec la cause qui agissait sur toute l'économie.

Ces conditions étant connues, examinons l'influence qu'elles ont dû exercer sur les opinions de Rousseau.

Dans ses nombreuses excursions, dans ses promenades solitaires de tous les jours, il se trouvait constamment bien de l'exercice en plein air : toutes ses fonctions s'exécutaient avec plus d'énergie et de liberté. Comme tous ceux qui souffrent habituellement, il mit la santé au-dessus

de tous les biens : se sentant faible, il dut attacher un grand prix à la force physique. Il avait la conception facile, mais un travail opiniâtre dans le cabinet lui était toujours nuisible : il devait donc juger par *sentiment* plutôt que par l'investigation laborieuse des faits et arriver à cette conséquence bizarre : *L'homme qui médite est un animal dépravé.* Que rencontrait-il dans les champs? De *robustes* villageois, empressés de lui être utiles, de lui offrir l'hospitalité avec le *désintéressement* qu'on leur connaît. Il les vit donc toujours *bons, vertueux.* Que de raisons pour aimer la vie *champêtre*, pour croire aux *mœurs des champs!* De ces premières idées à la conception de l'homme *sortant parfait des mains de la nature,* la transition n'était pas difficile.

D'un autre côté, que trouvait-il en rentrant dans Paris? Des rues sombres, sales, bruyantes; un air épais, infect, privé des rayons vivifians du soleil et du parfum des plantes. Dans ses relations littéraires, il rencontrait des amours-propres opposés au sien, des discussions plus ou moins aigres et pénibles : dans le monde, il était froissé par mille entraves; sa timidité ne lui permettait pas d'y briller par l'à-propos et la saillie; il sentait qu'il n'y était pas apprécié à sa valeur. Rentré chez lui, plus susceptible, plus aigri contre la société, il n'en sentait que plus vivement les injustices et les abus. Son ressentiment lui rendait, dans la solitude, d'autant plus de hardiesse et de fierté, qu'il avait éprouvé plus d'embarras et de faiblesse au milieu du monde. C'est alors surtout qu'il devait regretter plus vivement ses plaisirs champêtres, si paisibles et surtout si salutaires. Ses prédilections

devaient donc être pour tout ce qui le rapprochait de la *simple nature;* son antipathie, contre les grandes villes, contre la civilisation et toutes ses conséquences.

C'est dans ces dispositions d'esprit que vint le surprendre le fameux programme de l'Académie de Dijon, sur l'influence des sciences et des arts relativement aux mœurs. Une pareille question ne pouvait le laisser indifférent, et son parti devait être bientôt pris.

Des discussions acharnées, interminables, se sont élevées sur les véritables motifs qui ont engagé Rousseau à se prononcer contre la civilisation; et ce n'est pas sans raison qu'on a donné une grande importance à ces motifs, car ils peuvent seuls permettre d'apprécier la moralité des plus importantes actions de la vie de Rousseau. En effet, les idées qu'il a émises dans ce mémoire, se retrouvent ensuite dans tous ses ouvrages, et servent de base à sa conduite ultérieure. C'est le point de départ de sa gloire et de sa rupture avec ses anciens amis; c'est la cause première de ses plus violens chagrins.

Ce que je viens de dire des antécédens de Rousseau, permet de comprendre facilement pourquoi sa détermination fut si prompte et sa nouvelle direction si durable. Ses opinions avaient été préparées de longue main par l'état ordinaire de sa santé, auquel il faut attribuer ses habitudes, son genre de vie, son besoin de solitude, de mouvement et de liberté : elles n'attendaient donc qu'une circonstance favorable pour bouillonner dans sa tête et faire explosion. Cette circonstance s'est présentée quand a paru le programme en question, et je ne vois rien d'extraordinaire dans les effets qu'il dit en avoir

éprouvés : il crut voir *un autre univers*, il devint *un autre homme*, il était *dans une agitation qui tenait du délire !* (Liv. VIII, pag. 122.)

Une pareille effervescence est facile à concevoir dans un homme d'une imagination aussi ardente, qui croit apercevoir une série de vérités nouvelles, importantes, appuyées par ses souvenirs et ses lectures. Mais cette émotion a-t-elle pu réellement être portée au point de lui faire répandre des larmes abondantes sans qu'il s'en aperçût (*Seconde lettre à M.r de Malesherbes*)? On n'en doutera pas si l'on se rappelle tous les cas de cette nature que j'ai rapportés, et ce qu'il dit lui-même dans vingt endroits de ses Confessions, de sa disposition à s'attendrir et à pleurer.

Le parti qu'il prit fut trop conforme à ses dispositions morales, pour avoir pu être le résultat d'un froid calcul; sa détermination a été soudaine, mais non fortuite, et encore moins intéressée. Ses autres ouvrages sont empreints des mêmes opinions, parce que leur cause première n'a fait que se développer en lui. Il n'y a pas d'éloquence sans conviction : les sophismes d'un froid rhéteur peuvent embarrasser un instant; mais ils n'attachent personne, ils n'entraînent personne. Cependant, qui fut jamais plus séduisant, plus éloquent que Rousseau, même dans la peinture de ses misères? Il était donc profondément convaincu. Ses illusions, ses paradoxes, ses chagrins tiennent à la même cause sans doute, mais cette cause première n'est pas le programme de l'académie de Dijon : c'est la maladie qui l'a éloigné du monde, pour le plonger dans les mélancoliques égaremens de la solitude,

qui a fini par le jeter dans la misanthropie la plus sauvage, la plus malheureuse, et peut-être dans le suicide.

J'ai retrouvé les mêmes besoins d'indépendance et de mouvement, la même susceptibilité, la même aversion pour la société, la même passion pour la solitude, la même méfiance des hommes, les mêmes plaintes contre eux, la même exaltation dans les idées, les mêmes erreurs enfin, chez une foule de malheureux tourmentés par la même maladie. Leurs goûts, leurs actions, leurs idées étaient les mêmes, quant au fond; plusieurs d'entre eux avaient également éprouvé, dès leur plus tendre enfance, des symptômes d'affection des voies urinaires, et en conservèrent quelque chose pendant le reste de leur vie.

On s'étonnera sans doute de voir Rousseau produire des chefs-d'œuvre dans un pareil état de santé. Mais j'ai déjà fait observer bien des fois, que ces maladies offrent des nuances infinies dans leur intensité, et l'on vient de voir par de nombreux exemples, que celles qu'on peut appeler chroniques, constitutionnelles, sont les plus opiniâtres, mais les moins graves; qu'elles suivent une marche essentiellement intermittente; qu'une vie active, ambulante, peut en suspendre les fâcheux effets pendant plusieurs années, tandis qu'une existence sédentaire et des travaux intellectuels les exaspèrent constamment. (*Voy.* surtout les Observ. 114 et 115.)

Rousseau n'a donc différé de la plupart de ces malades, que par la supériorité de ses fonctions intellectuelles; supériorité dont il est facile de se rendre compte en jetant un coup-d'œil sur le buste fait par Houdon, d'après un plâtre

moulé sur nature, et en se rappelant ce que dit Mercier de la *beauté*, de la *forme antique* du *front* de son ami.

Ces considérations sur Rousseau sont peut-être bien étendues ; mais personne n'a exercé une influence plus directe, plus énergique sur notre immense révolution ; personne n'a remué plus profondément toutes les sociétés modernes; personne n'a conservé des admirateurs plus enthousiastes, des détracteurs plus acharnés. Il m'a paru d'un très-grand intérêt de remonter aux causes de la maladie sourde qui a si gravement agi sur cette puissante organisation cérébrale ; de montrer l'étrange influence de cette affection méconnue, sur le caractère, sur les actions, sur les erreurs et les étonnantes aberrations de ce génie entraînant. Les détails minutieux contenus dans ses Confessions, me permettaient de donner la démonstration complète de cet intéressant problème, et je n'ai pas voulu la tronquer.

Maintenant, j'espère qu'on pourra juger Rousseau comme il désirait l'être, *intùs et in cute*, mais beaucoup plus exactement qu'il n'a pu le faire lui-même.

—

Qui sait à combien d'autres grands hommes de pareilles études seraient applicables? Si nous possédions des révé-

lations aussi franches, aussi intimes, aussi complètes sur Blaise Pascal, par exemple, nous saurions, peut-être, pourquoi sa santé a toujours été chancelante *depuis l'époque de la puberté ;* pourquoi sa vie a toujours été si chaste, si austère; pourquoi ses jambes étaient devenues si faibles; pourquoi, pendant quatre ans, il perdit presque entièrement le sommeil et la faculté de travailler, sans que personne pût deviner quelle était sa maladie. On comprendrait peut-être ses bizarres hallucinations, ses terreurs paniques, ses dévotes macérations, et ses fréquens emportemens pour la moindre cause.

L'étude des pollutions diurnes peut seule aider les phrénologistes à comprendre complétement les contradictions, les inégalités, les aberrations d'une foule d'existences incohérentes. Quand on connaîtrait parfaitement les fonctions des diverses parties du cerveau, l'influence réciproque qu'elles peuvent exercer l'une sur l'autre, etc.; cela ne suffirait pas pour expliquer les changemens subits observés dans une foule de caractères, la chute momentanée de bien des hautes intelligences, leur décadence anticipée, sans cause appréciable. Combien de gloires avortées, de carrières interrompues; combien de sourds désespoirs, de suicides inattendus, cesseront d'être des mystères impénétrables pour les familles et pour les médecins, quand on connaîtra mieux l'influence des fatigues excessives du cerveau sur la production des pertes séminales involontaires, et l'action plus puissante encore de ces évacuations énervantes sur les fonctions cérébrales!

Broussais, en terminant son cours de phrénologie,

a signalé, avec la profondeur et la franchise du génie, la nécessité de tenir compte de l'action des autres organes sur l'encéphale. Cette vérité, d'une immense portée, ne doit plus être négligée des phrénologistes, s'ils veulent étudier sous toutes ses faces la question si importante et si compliquée dont ils sont saisis.

De mon côté, je me suis efforcé de ne pas isoler les affections des organes génitaux de leurs causes et de leurs effets, et j'ai eu soin de faire remarquer que la plupart de ces malades m'avaient été adressés uniquement parce que je m'étais occupé des affections *de l'encéphale et de ses dépendances.*

Il n'eût tenu qu'à moi de voir dans tous ces cas, comme mes collègues, des maladies chroniques du cerveau ou des méninges; de ne pas aller plus loin que les symptômes d'aliénation mentale, de monomanie, d'hallucination, d'hypochondrie, etc. : une préoccupation bien naturelle pouvait me faire pencher de préférence vers l'objet de mes premières recherches, de mes études favorites; mais j'ai dû me rendre à l'évidence, quand j'ai vu ces symptômes augmenter dans la même proportion que les pertes séminales, diminuer, disparaître, revenir avec elles.

Que les phrénologistes ne montrent pas plus d'obstination dans une idée exclusive; qu'ils se persuadent bien que les fonctions du cerveau sont modifiées par les qualités du sang qui lui est transmis; par la force avec laquelle il y est poussé; par l'influence directe ou sympathique des autres organes de l'économie; par leur prépondérance relative, leurs aberrations, leurs souffrances, etc.

Dans l'appréciation des phénomènes physiques ou chi-

miques les plus simples, on n'est arrivé à quelque précision qu'en tenant compte de la température atmosphérique, de sa pression, de l'électricité ambiante, des frottemens, etc. Combien les phénomènes vitaux ne sont-ils pas plus compliqués, plus intimement liés entre eux!

Résumé des causes de spermatorrhée.

Plus je me suis occupé des pertes séminales involontaires, plus j'ai vu leur étude se compliquer et leur importance s'agrandir. Pour ne parler ici que des *causes*, j'ai bientôt reconnu qu'elles étaient beaucoup plus nombreuses qu'on ne l'avait cru, et que leur mode d'action variait beaucoup. En effet, Hippocrate n'avait parlé que des excès vénériens; Tissot et ses successeurs n'y avaient ajouté que la masturbation, et l'on a pu voir combien ce cadre était incomplet. On supposait que ces deux causes agissaient toujours de la même manière, et j'ai montré combien leur influence variait d'un individu à l'autre, et même d'une époque à une autre chez le même individu. Enfin, on attribuait toutes les pollutions, nocturnes ou diurnes, à l'affaiblissement des organes génitaux, et j'ai fait voir que beaucoup d'autres états pouvaient produire les mêmes effets; que même ce prétendu relâchement existait rarement seul, surtout dans les circonstances qu'on avait supposées.

C'est des *causes* de la spermatorrhée que j'ai dû m'occuper en commençant, afin de les signaler aux praticiens et de remonter à leur mode d'action sur les organes génitaux. C'est en les prenant pour point de départ, que j'ai pu réunir en divers groupes les nombreuses obser-

vations que j'avais à rapporter pour faire apprécier toutes les variétés de cette bizarre maladie, et ses nuances infinies.

J'ai d'abord examiné (chap. II) les effets produits par la blennorrhagie, parce que cette maladie présente des phénomènes tranchés, bien connus, faciles à suivre dans toutes leurs conséquences : j'ai mis en première ligne les cas dans lesquels la mort avait permis l'examen anatomique des parties affectées, afin de pouvoir montrer comment l'inflammation s'étend de l'ouverture du gland jusqu'aux testicules et aux reins, en laissant dans tous les tissus envahis des traces non équivoques de son passage.

Ainsi, j'ai passé en revue les diverses altérations que peut subir la prostate dans ses follicules muqueux et dans le tissu cellulaire qui les unit, depuis l'injection commençante jusqu'aux diverses transformations que le temps peut amener (1).

---

(1) Je viens d'avoir sous les yeux un exemple bien remarquable de blennorrhagies suivies de suppuration de la prostate et de *pollutions par le rectum.*

M.r B***, officier distingué, eut, à 25 ans, une urétrite, puis un rétrécissement, qui nécessita l'usage des sondes : il survint bientôt de la pesanteur et des battemens vers le col de la vessie ; une tumeur dure et profonde se développa au devant des sphincters. L'indicateur introduit dans le rectum me fit reconnaître qu'elle dépendait du gonflement phlegmoneux de la prostate. Je plongeai aussitôt un bistouri à travers le périnée, dans la direction du col de la vessie : il sortit d'abord peu de pus par l'incision, parce qu'il n'était

J'ai fait voir (chap. II) les orifices des canaux éjaculateurs érodés par des ulcérations, ou bien tiraillés par des cicatrices ; leur cavité rouge, injectée, et même

---

pas encore réuni en foyer ; mais, les jours suivans, il s'en écoula une grande quantité. Le cours des urines se rétablit immédiatement, et la cicatrice fut terminée en quelques jours. Une cautérisation de la surface prostatique fit complétement disparaître l'écoulement abondant qui persistait.

Huit ans après, M.r B*** contracta une nouvelle blennorrhagie, se fatigua, et ressentit vers le col de la vessie les mêmes symptômes que la première fois : mais, au moment de son arrivée à Montpellier, l'abcès de la prostate se vida dans le rectum. Pendant la première semaine, la suppuration fut abondante et phlegmoneuse ; après quoi, l'écoulement du canal redoubla tout à coup, et celui du rectum diminua. Deux jours après, une partie des urines fut rendue par l'anus, chaque fois que le malade vidait sa vessie. Enfin, au bout de deux mois, ayant éprouvé tous les phénomènes d'une pollution nocturne, il ne trouva, en s'éveillant, que quelques gouttes de sperme à l'ouverture du canal, et il rendit, en allant à la selle, une matière abondante, qui avait tous les caractères de la liqueur séminale. Les mêmes phénomènes se reproduisirent tous les huit ou dix jours. Avec plus d'attention encore, il constata que, indépendamment de ces pollutions nocturnes extraordinaires, il rendait tous les jours du sperme en moindre quantité par le rectum, sans érection préalable. J'ai pu vérifier plusieurs fois l'exactitude de ses observations.

Cependant, au bout de deux mois, ces pollutions d'un nouveau genre diminuèrent, et quinze jours après, toute évacuation séminale cessa par le rectum : elles n'ont point

tapissée de petits ulcères. (Tom. I, pag. 676.) J'ai montré, dans les vésicules séminales, du pus fluide ou concret, suivant le degré de la maladie; dans les canaux déférens, l'épididyme, le corps d'Hygmore et le testicule, des dépôts purulens analogues; dans les tuniques vaginales, des épanchemens variés, des adhérences celluleuses, fibreuses, etc., partielles ou générales; enfin, dans le scrotum, des abcès correspondans à la partie enflammée du testicule. (*Voy.* chap. II.)

D'un autre côté, j'ai suivi les mêmes altérations dans la direction des voies urinaires: injection, épaississement, ulcération de la membrane muqueuse, depuis le col de la vessie jusqu'au calice; abcès dans les reins, les uns récens, les autres anciens, remplis de pus diffus ou enkysté, liquide ou concret; abcès vidés dans les bassinets, etc.

Cette seconde série d'altérations a donc présenté les mêmes caractères, les mêmes nuances que la première, et leur coïncidence habituelle indique assez qu'ils tiennent

---

reparu depuis. Une cautérisation de la surface prostatique fit encore cesser, en quelques jours, l'écoulement abondant qui persistait par le canal, et M.r B*** sortit de l'hôpital complétement guéri de cette grave maladie.

Il est facile de concevoir que les parois des canaux éjaculateurs ont été usées dans un point par la suppuration des parties voisines, et que la guérison s'est opérée par la cicatrisation du foyer prostatique. Mais il n'est pas moins remarquable que des pollutions *nocturnes et diurnes* aient eu lieu, pendant deux mois, *par le rectum.*

à une condition d'organisation plutôt qu'à l'effet du hasard. (Même chapitre.)

En examinant avec attention ce qui se passe dans ces mêmes organes, lorsqu'ils ne sont soumis qu'à l'influence d'une cause irritante, ou seulement excitante, il m'a été facile de constater que des phénomènes analogues se propagent de la même manière, depuis le gland jusqu'aux reins et aux testicules, en passant par les tissus intermédiaires. Enfin, en généralisant encore davantage ces observations, en les appliquant à tous les organes sécréteurs, j'ai fait voir (pag. 91 et *passim*) *que toute action exercée sur un orifice excréteur est facilement transmise jusqu'aux dernières extrémités de l'appareil, en agissant plus ou moins sur les tissus intermédiaires.*

Cette loi générale permet d'expliquer de quelle manière agissent les causes d'inflammation, d'irritation ou simplement d'excitation qui s'étendent jusqu'aux reins et aux testicules, en partant du gland et de l'urètre; comment il se fait que la sécrétion du sperme et de l'urine est augmentée, que l'expulsion de ces produits est plus fréquente, plus précipitée; pourquoi ces deux ordres de symptômes ont entre eux des rapports si communs, si intimes; pourquoi, par exemple, le diabétès peut quelquefois compliquer la spermatorrhée. (Obs. 100.)

J'ai montré dans un autre ouvrage, imprimé il y a treize ans (1), combien étaient fréquentes les pertes sé-

---

(1) *Observations sur les maladies des organes génito-urinaires;* Paris 1825.

minales involontaires, dans les rétrécissemens de l'urètre, dont on croit généralement l'influence bornée aux voies urinaires. J'ai fait voir que le caractère impatient, irascible de la plupart de ces malades ; leur incurie, leur disposition à l'hypochondrie et au suicide, devaient être attribués à ces évacuations.

Depuis lors, j'ai eu de nombreuses occasions de me convaincre que les pollutions diurnes étaient encore plus fréquentes, à la suite des rétrécissemens de l'urètre, que je ne l'avais pensé moi-même ; ce qui se conçoit très-facilement, quand on réfléchit à l'inflammation chronique qui s'empare toujours plus ou moins de la membrane muqueuse, depuis l'obstacle jusqu'à la vessie. Dans bien des nécropsies j'ai rencontré, à la suite de rétrécissemens anciens, les vésicules séminales, les canaux déférens, les testicules et même leurs enveloppes, aussi malades que la vessie, les uretères et les reins.

Indépendamment de cette phlogose habituelle, il faut encore tenir compte, quelquefois, de la dilatation purement passive des canaux éjaculateurs, par les efforts violens et prolongés de l'urine sur les parties situées derrière un obstacle très-étroit (1).

---

(1) Voici un cas de cette nature que j'ai recueilli tout récemment ; il me paraît trop remarquable pour ne pas être mentionné en passant.

Un malade, d'environ 25 ans, vint à l'hôpital pour un rétrécissement, accompagné de fistules nombreuses, aboutissant au scrotum, au périnée et à la partie inférieure de l'abdomen. Il ne voulut jamais consentir à se laisser sonder, et

La facilité avec laquelle les inflammations de l'urètre se propagent le long des tissus muqueux, explique aussi pourquoi les affections cutanées, si souvent suivies d'urétrite, provoquent avec tant de facilité l'irritation des organes génito-urinaires ; pourquoi ces maladies suivent en général une marche irrégulière, souvent même tout-à-fait intermittente. (*Voyez* chap. IV, et Obs. 103, 104, 105, 106.)

Il faut rapprocher de ces maladies, certaines affections goutteuses ou rhumatismales, qui se déplacent aussi quelquefois sur ces mêmes parties, et qui sont accompagnées de symptômes inflammatoires plus ou moins graves, de pertes séminales plus ou moins prolongées. Un de mes malades eut plusieurs urétrites, suivies de *pollutions diurnes*,

---

succomba bientôt dans le marasme. Les orifices des canaux éjaculateurs étaient béans de chaque côté du *verumontanum*, à tel point qu'il me fut très-facile d'y introduire une sonde d'argent du n° 7, et de la faire arriver, sans résistance, jusque dans les vésicules séminales : l'extrémité des canaux déférens participait même à cette ampliation. L'examen attentif de ces diverses cavités, me prouva que l'urine y pénétrait depuis long-temps.

Une dilatation aussi extraordinaire doit être bien rare ; mais ce fait peut donner une idée de l'action mécanique que l'urine est capable d'exercer sur les orifices des canaux éjaculateurs, lorsqu'elle distend assez fortement le canal pour amener sa rupture. C'est donc une autre cause de pertes séminales qu'il faut prendre en considération, à la suite des rétentions prolongées et répétées.

qui, chaque fois, altérèrent beaucoup sa santé. Toutes ces inflammations se terminèrent par un gonflement douloureux des orteils : la dernière rechute ne put me laisser aucun doute sur le véritable caractère de la maladie, car tout se termina brusquement par un accès de goutte parfaitement caractérisé.

Moreau de la Sarthe a donné des soins, pendant long-temps, à un homme déjà avancé en âge, qui le consulta particulièrement pour des pollutions accompagnées de rêves érotiques. Ces accidens, qui l'épuisaient, se renouvelaient constamment, lorsqu'un rhumatisme chronique et mobile, dont il souffrait depuis long-temps, se portait sur la membrane fibreuse des testicules (1).

L'influence remarquable de la matière sébacée du prépuce sur les organes génito-urinaires, mérite une attention particulière par sa fréquence et par son importance. J'ai rapporté (chap. X) seize Observations, qui permettent de suivre dans toutes leurs nuances les effets produits par cette matière âcre et irritante, non-seulement sur le gland et l'urètre, mais encore sur les dernières ramifications des organes sécréteurs du sperme et de l'urine. Ces faits sont aussi concluans par la précision des détails et la gravité des symptômes, que par la promptitude de la guérison, sitôt que la cause première fut éloignée. C'est probablement la confirmation la plus remarquable de cette influence exercée par tout canal excréteur sur l'appareil dont il est la terminaison.

---

(1) *Dictionnaire des sciences méd.*; art. *Rêves*, pag. 275.

Il est vrai qu'aucun autre orifice de cette nature ne présente les dimensions et la structure compliquée du gland ; qu'aucun autre ne jouit d'une sensibilité aussi exaltée, et n'exerce un empire semblable à celui du gland sur les vésicules séminales. Les phénomènes sont donc proportionnés au développement et à la complication de cet orifice, et leur importance est encore augmentée par les conséquences graves qui s'y rattachent.

C'est aussi principalement en provoquant des inflammations, des irritations plus ou moins prolongées, plus ou moins répétées du canal excréteur, que la masturbation et les excès vénériens produisent la spermatorrhée, et les symptômes urinaires qui l'accompagnent ordinairement. (Chapit. VI et VII.) Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler les blennorrhées, les hématuries, les prostatites, etc., qui précèdent si souvent les pertes séminales involontaires, provoquées par ces abus ou ces excès.

Ces accidens ne sont pas constans sans doute ; mais il n'est pas nécessaire que la phlogose soit aussi prononcée pour amener la spermatorrhée. Ces cas rares et frappans sont surtout importans pour l'intelligence de ceux dans lesquels les phénomènes sont plus obscurs.

C'est au même mode d'action qu'il faut attribuer les pollutions nocturnes ou diurnes, qui succèdent à des érections prolongées, entretenues par des rapports érotiques dangereux, par des lectures lascives, etc., sans qu'il y ait eu abus ou excès. (*Voyez* tom. I, pag. 459 et suiv. ; Obs. 113.)

C'est encore de la même manière qu'il faut expliquer

l'influence d'un exercice exagéré du cheval, des longs voyages en voiture, d'une position assise trop habituelle, enfin de toutes les causes qui tendent à échauffer le périnée, à provoquer des érections importunes. (Observ. 44, 80, 81, 82, et tom. I, pag. 584.) Il est probable qu'alors les tissus ne sont pas toujours altérés; mais tous les phénomènes vitaux y sont exaltés: de là, une sécrétion plus abondante de sperme, une susceptibilité plus grande des vésicules séminales, des contractions spasmodiques irrégulières; de là, par conséquent, des évacuations copieuses et multipliées.

L'influence de l'urètre sur les organes spermatiques, et la connexion de ceux-ci avec l'appareil urinaire, ne se démentent pas sous l'action des causes qui agissent du dedans au dehors. C'est ainsi qu'il faut comprendre les fâcheux effets produits par les diurétiques, par les boissons alcooliques, par le café, le thé, etc., pris avec exagération; ceux du seigle ergoté, des cantharides, et de tous les agens analogues. (*Voy.* chap. VIII.)

Telles sont les causes *externes* et *internes* qui, agissant sur le canal excréteur du sperme et de l'urine, provoquent des pertes séminales involontaires, presque toujours compliquées de symptômes urinaires.

Il en est d'autres qui ont leur point de départ dans le rectum et à la marge de l'anus. (*Voyez* chap. V.)

En première ligne, il faut ranger les ascarides, non-seulement à cause de leur fréquence, mais surtout parce que leur influence sur les vésicules séminales est peut-être la plus énergique et la plus directe qui existe. (Obs. 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53.)

J'ai montré que leur présence dans le rectum provoquait des érections violentes et prolongées, même chez les enfans très-jeunes; des écoulemens de l'urètre, des douleurs, des élancemens depuis la prostate jusqu'à la fosse naviculaire; des irritations de la vessie, avec besoin fréquent d'uriner, etc. J'ai dit que les petites filles même en éprouvaient des pertes blanches, souvent très-abondantes, et accompagnées d'un prurit incommode. (Tom. I, pag. 307, 331 et suiv.)

Tous ces phénomènes indiquent assez qu'une vive irritation est transmise de l'intestin aux organes génito-urinaires. Les relations qui existent entre toutes ces parties, sont faciles à concevoir, puisque toutes reçoivent des nerfs du plexus hypogastrique, dont les rameaux multipliés s'anastomosent entre eux dans tous les sens, comme un vaste réseau disséminé dans le tissu cellulaire qui unit le rectum aux vésicules séminales, à la prostate, etc.

Si cette irritation du rectum s'étend d'une manière aussi directe, aussi énergique aux organes génito-urinaires des deux sexes, dès la plus tendre enfance, on conçoit que, à plus forte raison, il doit en résulter souvent, après la puberté, des écoulemens variés, des abus, des excès, et, chez l'homme, des pollutions nocturnes ou diurnes, abondantes et opiniâtres (1).

---

(1) Au moment où l'on imprimait ceci, M.r Raspail faisait insérer dans la Gazette des Hôpitaux (*Voyez* 29 novembre et 1er décembre), un article fort curieux *sur la cause immédiate et la médication de la plupart des cas de sur-excitation*

Cette action des ascarides, si commune, si facile à constater et à expliquer, jette un grand jour sur une foule de phénomènes analogues. Il est évident que ces vers agissent seulement comme cause irritante, puisque

---

des organes sexuels, etc. Je ne puis qu'approuver ce qu'il dit de la fréquence des ascarides, et de leur influence dans la production des pertes séminales involontaires, qu'il regarde avec raison comme la maladie *la plus grave, après la folie, qui puisse affliger l'esprit des pauvres mortels.* Mais, malgré ma confiance dans un observateur aussi distingué, je ne vois pas la nécessité d'admettre l'introduction de ces helminthes dans les organes génitaux de l'homme, pour expliquer la spermatorrhée, surtout lorsque cette hypothèse n'est appuyée d'aucun fait positif.

Le périnée est si étroit chez la femme, qu'on conçoit facilement que quelques ascarides puissent se glisser, quelquefois, jusque dans le vagin, en serpentant entre les plis de la marge de l'anus. M.r Raspail en cite deux exemples : je suppose qu'ils soient moins rares qu'on ne pense ; peut-on en conclure que ces petits vers pénètrent avec la même facilité dans les organes génitaux de l'homme ; que c'est à leur présence dans l'urètre et jusque dans les canaux déférens, qu'il faut attribuer les érections, les pollutions, etc.? Il me semble que c'est pousser bien loin les inductions ; et, dans les sciences, l'analogie ne saurait suppléer à l'observation directe.

Comment se fait-il qu'on n'ait jamais observé d'ascarides à l'ouverture du prépuce, ou dans les urines de ces malades? Si *la présence des vers dans le rectum n'agit que sur le rectum*, comme le prétend M.r Raspail, pourquoi les accidens disparaissent-ils dès que l'intestin est débarrassé de cette cause

ils ne favorisent en aucune façon la constipation ; c'est donc une action toute vitale qu'ils exercent sur les vésicules séminales.

J'ai insisté sur ce point, à cause de l'importance attribuée à la constipation, comme cause de pollutions diurnes, et parce que l'exemple des ascarides explique bien clairement pourquoi toute irritation prolongée du rectum, quelle qu'en soit la cause, amène si facilement des pertes séminales accablantes, quoique les matières fécales, presque toujours liquides, ne puissent exercer alors aucune compression sur les vésicules séminales. On voit par là que c'est uniquement aux contractions spasmodiques des réservoirs du sperme, qu'il faut attribuer l'influence de la

---

d'irritation ? M.r Raspail trouve la cautérisation « *très-rationnelle*, envisagée de son point de vue », c'est-à-dire, comme propre à détruire les ascarides qu'il suppose dans l'urètre : malheureusement, la cautérisation si efficace dans tant d'autres circonstances, n'a produit aucun bien lorsque les pollutions étaient dues à des ascarides, et ces pertes ont cessé dès que ces vers ont été expulsés du rectum. (Obs. 51, 52, 53.)

M.r Raspail fait très-bien observer que « les personnes qui vivent habituellement de *mucilagineux*, etc., sont bientôt *envahies* par les ascarides » ; et, en cela, il est parfaitement d'accord avec tous les observateurs : l'influence bien constatée de ces alimens sur le développement de ces helminthes, permet-elle de supposer que ces animaux puissent vivre long-temps dans les organes génitaux, et s'y multiplier ? Les conditions de leur existence paraissent bien restreintes puisqu'on n'en rencontre déjà plus dans les intestins grêles.

diarrhée sur les pollutions diurnes, celle des ulcérations du rectum, des purgatifs drastiques, des lavemens trop chauds, trop froids ou trop irritans. (Obs. 39 et tom. II, pag. 4 et suiv.)

Il est vrai que la plupart de ces causes n'agissent, en général, que pendant peu de temps ; aussi ne produisent-elles pas ordinairement des pertes séminales aussi fâcheuses, aussi opiniâtres que les ascarides. Cependant, leur action peut être assez prolongée, assez répétée, ou assez énergique, pour que l'irritation des organes spermatiques persiste après que celle du rectum a cessé complétement. J'ai fait voir que l'abus des purgatifs drastiques avait produit des pollutions diurnes permanentes (tom. II, pag. 6) ; et l'on a pu remarquer dans quel état d'impuissance était tombé le malade de Henri Van-Hers, par suite d'une ulcération du rectum (tom. II, pag. 5). Il est donc possible que des causes moins importantes, aidées de circonstances favorables, aient, chez certains individus, des effets aussi durables.

Les tumeurs, les brides, les cicatrices, situées au voisinage de l'anus, ainsi que toutes les causes qui peuvent favoriser une constipation habituelle, opiniâtre, agissent d'une manière purement mécanique dans la production des pertes séminales qui ont lieu pendant la défécation. (*Voyez* le chap. V.)

Toutes les fois que les matières fécales ne peuvent être expulsées qu'à l'aide des contractions énergiques des muscles abdominaux, les vésicules séminales sont comprimées entre la vessie refoulée au fond du bassin, et le rectum distendu par les matières fécales. Les réservoirs

du sperme sont donc exposés à être vidés plus ou moins complétement par cette double action. Il n'en est plus de même lorsque la défécation s'opère par la seule puissance de l'intestin : le volume et la dureté des matières fécales ne peuvent alors produire la compression des vésicules séminales, puisque la vessie n'oppose aucune résistance, et que l'intestin diminue de volume en se contractant.

Cette distinction est importante, en ce qu'elle explique pourquoi tant d'individus très-constipés n'éprouvent pas de pertes séminales ; pourquoi elles ne sont pas toujours en raison du degré de la constipation, etc. Mais, j'aurai besoin de revenir sur ce sujet, à l'occasion des symptômes de spermatorrhée ; car la constipation est encore plus souvent l'effet que la cause de la maladie, ce qu'on a trop généralement méconnu.

Enfin, il est des cas dans lesquels l'irritation et la compression des vésicules séminales paraissent agir en même temps pour amener des pollutions diurnes.

Les hémorrhoïdes, par exemple, déterminent une fluxion dans toutes les parties voisines de l'anus ; des douleurs plus ou moins vives qui retentissent au col de la vessie, etc. Quand les tumeurs hémorrhoïdales sont volumineuses, elles s'opposent en même temps au libre passage des matières fécales. (N^{os} 39, 40, 41.)

Les fissures à l'anus y mettent encore plus d'obstacle, et sont accompagnées en même temps de contractions convulsives, qui s'étendent des sphincters aux parties voisines. J'ai rapporté un exemple bien remarquable de rétention d'urine, qui ne reconnaissait pas d'autre cause. (N° 42.)

Il est donc probable que les pollutions diurnes qui ac-

compagnent, plus souvent qu'on ne pense, les hémorrhoïdes et les fissures à l'anus, sont dues à la fois aux contractions spasmodiques des vésicules séminales, et à la compression qu'elles éprouvent.

Quant à l'influence du *cervelet* et de la *moelle épinière* sur la production de la spermatorrhée, je ne puis que renvoyer aux faits que j'ai rapportés dans le chapitre IX, attendu qu'ils ne me paraissent pas assez nombreux, assez concluans, pour permettre d'établir des propositions générales.

Après avoir passé en revue toutes les causes de pollutions qu'on peut appeler *éventuelles*, j'ai dû m'occuper de celles dont l'influence *permanente* tient à l'organisation primitive des parties. Dans l'étude de toutes les maladies, la question des *causes prédisposantes* est, sans contredit, la plus obscure : elle devait présenter de plus grandes difficultés encore pour une affection à peine connue, dont les causes déterminantes sont très-nombreuses et souvent compliquées. Cependant, l'influence des *dispositions congéniales* sur la production de la spermatorrhée, n'est pas plus douteuse que celle des causes accidentelles les plus énergiques ; elle est même beaucoup plus grave et plus importante à étudier. (*Voyez* le chap. X.)

Dans l'examen de cette question neuve et ardue, j'ai procédé, comme toujours, des cas les plus évidens aux plus obscurs. J'ai d'abord rapporté un grand nombre d'exemples, dans lesquels la structure même des parties génitales présentait des caractères faciles à saisir. Les plus remarquables ont été le phimosis naturel (Obs. 91, 92.., tom. II, pag. 75 et suiv.) ; la longueur excessive du

prépuce, par suite de l'exiguïté des tissus érectiles (Obs. 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100....., pag. 124 et suiv.); l'hypospadias et la grandeur démesurée du méat urinaire (Obs. 108..., tom. II, pag. 185 et suiv.); la flaccidité des corps caverneux, la disproportion entre le gland et la base de la verge (pag. 194).

Quant aux testicules, j'ai fait remarquer leur petitesse (Obs. 93, 94, 95, 98, 99); leur descente tardive dans le scrotum, d'où résultent les hernies congéniales, etc. (Obs. 93, 106); leur mollesse (Obs. 100); la déformation de leur surface; l'atrophie de l'un d'eux (Obs. 109.., tom. II, pag. 189 et suiv.): à quoi il faut ajouter, l'altération des canaux déférens; le varicocèle (Obs. 107..., tom. II, pag. 193 et suiv.); l'allongement démesuré du cordon, ainsi que du scrotum (Obs. 100, 110); enfin, l'induration congéniale et la déformation de la surface prostatique (Obs. 111).

Les tissus érectiles, les testicules et les cordons spermatiques, jouant le principal rôle dans les fonctions génitales, il est clair que la moindre altération de leur structure mérite une grande importance; de plus, on peut en tirer des indices presque certains sur l'état des parties qui sont soustraites à tout moyen d'investigation, comme les vésicules séminales, les canaux éjaculateurs, etc.

Ce qui prouve combien est commune la liaison qui existe entre les organes extérieurs de la génération, et ceux qui sont plus profondément placés, c'est que la plupart des vices de conformation dont je viens de parler, se trouvaient réunis chez les mêmes malades; c'est qu'il

s'y joignait même d'autres modifications dans différens organes plus ou moins éloignés, qui reçoivent l'influence des organes génitaux. Ainsi, dans plusieurs cas, le développement extraordinaire du bassin, donnait aux hanches la forme spéciale qui appartient au sexe féminin : un tissu cellulaire abondant arrondissait tous les contours; la peau était blanche; le système pileux rare; la voix grêle et d'un ton aigu, ainsi qu'on l'observe chez les eunuques. (Obs. 94, 98, 101, 110..., tom. II, pag. 195 et suiv.)

Après ces caractères anatomiques viennent ceux qu'on peut appeler physiologiques, en ce qu'ils tiennent aux rapports intimes qui existent entre les fonctions urinaires et spermatiques.

Ainsi, l'incontinence d'urine, chez les enfans, est du plus fâcheux augure pour la vigueur des parties génitales, surtout quand elle persiste pendant le jour, quand elle se prolonge jusqu'à l'adolescence. Chez la plupart de ces malades, des pollutions nocturnes se sont montrées dès les premiers instans de la puberté, sans cause connue; et les circonstances les plus légères ont suffi pour leur donner un caractère très-grave; enfin, elles ont été bientôt remplacées par des pollutions diurnes de plus en plus faciles, et d'une opiniâtreté remarquable. (Obs. 93, 94, 100..., tom. II, pag. 196.) Il existait donc, chez ces malades, une faiblesse congéniale des conduits excréteurs du sperme, et cette atonie s'était annoncée, douze ou quinze ans d'avance, par la faiblesse du col de la vessie.

Quelques autres avaient éprouvé des rétentions d'urine dès leur enfance, et avaient conservé des dispositions à

ces gonflemens de la prostate. Chez eux, les pertes séminales ne pouvaient plus être attribuées à un état de relâchement ; car elles étaient accompagnées de symptômes d'irritation, et même d'inflammation chronique. Ici encore, les organes spermatiques ont donc répondu, après la puberté, aux phénomènes qui s'étaient manifestés dans l'enfance du côté des voies urinaires. (*Voy.* tom. II, pag. 202 et suiv.)

Enfin, j'ai cité plusieurs exemples remarquables de pollutions qui tenaient à une susceptibilité nerveuse des vésicules séminales, annoncée dans l'enfance par une disposition tout-à-fait semblable de la vessie; puisque toutes les sensations un peu vives qu'ils éprouvaient alors, retentissaient vers cette cavité, et se manifestaient par un besoin fréquent et impérieux de rendre les urines. Ce qui est plus remarquable encore chez ces individus, c'est que les premières pollutions ont été provoquées par des émotions semblables à celles qui avaient agi dans le premier âge sur les voies urinaires, c'est-à-dire, par la crainte, la frayeur ou quelque vive impression. (Tom. II, pag. 218 et suiv.)

Chez tous les sujets dont je viens de parler, les deux systèmes sécréteurs ont donc présenté des phénomènes analogues dès leur entrée en fonction, à douze ou quinze ans d'intervalle : ainsi, la régularité de cette association se montre jusque dans la ressemblance des phénomènes morbides; et la constance de cette succession est telle, qu'elle permet de prévoir une disposition à des pertes séminales involontaires, bien long-temps avant que la sécrétion du sperme ait commencé.

A défaut de caractères anatomiques, ou de signes précurseurs, il est des dispositions congéniales qu'on peut encore reconnaître à des rapports d'hérédité ou de consanguinité entre plusieurs malades (Obs. 28, 112 et 113..., tom. II, pag. 204); mais les renseignemens de cette nature sont toujours très-difficiles à obtenir; ce qui peut faire présumer que cette filiation est plus commune qu'il ne semble.

Enfin, lorsque rien ne peut déceler à l'avance une disposition particulière des organes de la génération, il faut cependant bien admettre, chez certains individus, des conditions spéciales qui tiennent à la texture intime des parties, quand on voit des pollutions nocturnes fréquentes, abondantes, se manifester dès les premiers instans de la puberté, sans cause connue, ou du moins à l'occasion des causes les plus légères; quand on voit ces pollutions s'aggraver continuellement, devenir diurnes, et résister aux traitemens les plus énergiques : il faut bien alors reconnaître, chez ces malheureux, une disposition fâcheuse des parties génitales, qui n'attendait qu'une circonstance pour acquérir de la gravité. (*Voy.* pag. 222 et suiv.; surtout Observ. 114 et 115.)

Au reste, il en est de même pour tous les organes de l'économie. Il est peu de constitutions assez heureusement équilibrées, pour ne pas présenter une partie faible ou irritable, sur laquelle viennent agir plus particulièrement toutes les causes de perturbation, et les praticiens sont habitués à tenir compte de ces *idiosyncrasies*. Celles de l'estomac, des poumons, etc., sont bientôt remarquées par les individus les plus insoucians; mais, que de con-

ditions ne faut-il pas pour que les anomalies des fonctions génitales soient mises en évidence !

Cependant, ces organes ne peuvent pas être plus invariables que les autres dans leur texture intime, dans leur énergie, dans leur mode de sensibilité : il existe à cet égard autant de nuances qu'on peut en observer pour toutes les autres fonctions.

D'un autre côté, l'énergie avec laquelle ces organes résistent à toutes les causes de détérioration, est un des caractères de leur vigueur.

J'ai vu beaucoup d'individus qui s'étaient livrés à la masturbation d'une manière horrible, ou qui avaient commis des excès vénériens incroyables; d'autres, qui avaient eu des blennorrhagies violentes et multipliées, des rétrécissemens, des inflammations de la prostate, etc. ; quelques-uns même avaient été soumis à ces diverses influences fâcheuses, sans parler des orgies auxquelles ils s'étaient livrés et des nombreuses imprudences qu'ils avaient commises ; cependant, ils n'avaient éprouvé aucun symptôme de spermatorrhée, tandis que les malades dont je viens de parler, avaient échappé à toute espèce d'abus ou d'excès, précisément à cause de la faiblesse de leurs organes génitaux et de la précocité de leurs pertes séminales, et c'est chez eux que ces évacuations ont été plus graves et plus difficiles à guérir.

Il est clair que toutes les prédispositions ne peuvent pas être aussi énergiques, et se manifester d'une manière aussi évidente : il doit exister à cet égard bien des nuances. Si je n'ai signalé que les plus incontestables, c'était pour ne pas embrouiller un sujet déjà très-compliqué. Mais,

dans beaucoup de cas, les causes *accidentelles* auxquelles j'ai dû attribuer les pollutions, n'étaient pas assez puissantes pour expliquer, à elles seules, toute la gravité de la maladie. Si l'on ne tenait pas compte de ces prédispositions, il serait impossible de concevoir la grande différence des effets qu'on observe à la suite des mêmes causes : on s'exposerait aussi à de graves erreurs.

En observant des symptômes généraux de spermatorrhée, on serait porté à n'y pas attacher d'importance, si les antécédens ne montraient clairement la cause de la maladie; ou bien, on serait tenté de croire la maladie peu grave, parce qu'elle serait survenue à l'occasion de causes légères. C'est cependant alors qu'il faut porter un pronostic plus fâcheux, toutes choses égales d'ailleurs ; car il faut espérer d'autant moins d'être secondé par les efforts médicateurs des organes, que leurs fonctions ont été plus facilement dérangées : lorsque l'art doit faire presque tout, il est bien à craindre qu'il ne reste impuissant. Par la même raison, les rechutes sont aussi plus faciles : c'est alors surtout qu'il faut se garder de croire trop vite à une guérison définitive, et qu'il importe de redoubler d'attention pour assurer la convalescence.

C'est seulement dans les cas de cette nature, qu'on observe la faiblesse et le relâchement des canaux éjaculateurs ; c'est alors surtout que les amers, les toniques, les astringens conviennent.

Toutefois, il existe encore bien des exceptions à cet égard : l'irritation ne s'ajoute que trop souvent à l'atonie, et cette combinaison est, sans contredit, la plus fâcheuse pour le malade, la plus embarrassante pour le praticien.

Quand j'ai dit que la guérison *radicale* était plus difficile à obtenir chez les malades aussi malheureusement prédisposés aux pertes séminales, je n'ai pas voulu faire entendre que le danger *immédiat* fût plus grand : j'ai fait voir au contraire que, chez eux, la marche de la maladie est plus lente et presque toujours intermittente ; que les symptômes s'aggravent seulement de temps en temps, et ne deviennent continus que fort tard. Mais ces apparences trompeuses ne doivent pas en imposer au praticien sur les difficultés du traitement, et sur les chances d'un succès *complet*.

C'est à l'occasion des cas de cette nature, que, ne trouvant aucune cause à la maladie et la voyant augmenter peu à peu, j'ai été conduit à rechercher les effets d'une *continence absolue*, chez ceux qui paraissent la supporter avec plus de facilité. Les étranges illusions que j'ai signalées à cet égard (pag. 240 et suiv.), suffiraient pour faire comprendre l'importance que j'ai attachée à l'étude de ces *dispositions congéniales*.

—

J'ai rapporté beaucoup d'observations dans cette première partie ; trop sans doute pour les esprits paresseux, préoccupés, ou prévenus : ils les trouveront probablement longues, minutieuses, monotones, etc. ; mais les sciences les plus simples n'ont fait de progrès qu'à force d'in-

vestigations délicates et scrupuleuses ; la médecine est la plus compliquée de toutes celles qui peuvent exercer l'intelligence humaine, et la spermatorrhée est une des maladies les moins connues, les plus difficiles à bien apprécier. Il n'est pas encore possible de réduire en propositions aphoristiques tout ce qui s'y rattache ; et, quand bien même j'aurais pu le faire, ce n'est pas ainsi que j'aurais commencé, parce que ces vérités n'auraient pas été comprises, peut-être même n'auraient-elles pas été examinées. Enfin, ces matériaux, dans lesquels d'autres pourront puiser des aperçus qui m'ont échappé, me dispenseront de citer de nouveaux cas particuliers dans ce qui me reste à dire des *symptômes* et des divers *traitemens* des pertes séminales involontaires.